

Menace cosmique

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

47

GÉRARD DE VILLIERS
PRESENTE

L'IMPLACABLE

Menace cosmique



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON PLON

MENACE COSMIQUE

L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHE OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMITE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGlant
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY
- 39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
- 40 JEUX DANGEREUX
- 41 TORCHES VIVANTES
- 42 DOUCE ÉNERGIE
- 43 NOIR LINCEUL
- 44 BYE BYE L'ESPION
- 45 SAINTE APOCALYPSE
- 46 BAIN DE SANG

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

MENACE COSMIQUE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :

DYING PLACE

Illustration de la couverture : Loris

© 1982 by Richard Sapir and Warren Murphy

© Librairie PLON/GECEP 1985
pour la traduction française

ISBN 2-259-01349-X

Édition originale :

ISBN : 0-523-41557-5

PINNACLE BOOKS INC. NEW YORK

New York N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

C'était... Eh bien c'était affreux, tout simplement affreux d'avoir à travailler pour le Pr Frances Payton-Holmes.

— Enfin tout de *même* ! Ça me fait mal de le dire mais cette femme est une *garce*, la reine des garces. Une pieuvre. Toujours à me faire des papouilles et si elle n'est pas soûle, bourrée à mort, elle essaie de l'être. Et si j'essaie de l'en empêcher, elle me traite de pédé facho ! Je me fous bien qu'elle ait deux prix Nobel. S'ils donnaient le Nobel aux ivrognes et aux obsédés sexuels, cette femme en aurait un plein placard, moi je vous le dis, un plein placard !

Ralph Dickey se confiait ainsi à un homme charmant qui avait de beaux yeux bleus, une chemise ouverte au col et deux boules d'or sur une chaîne, à son cou. Cet homme le comprenait, le comprenait vraiment.

— Ce doit être affreux, dit-il. Mais vous êtes un vibrant symbole pour nous tous. Un astrophysicien homo. Comme c'est bien !

— Oui. Si seulement je n'avais pas à être sous les ordres de cette murène. Je vous *jure* ! Si elle me met encore une fois les pattes dessus, je lui mordrai les seins, là !

— Ce doit être terrible, murmura l'homme aux yeux bleus.

— Le *pire*. Absolument le pire. Oui, je sais qu'on m'a embauché pour être la bonne d'enfants de cette créature parce que, Dieu sait, elle n'est pas mon type. Mais je ne savais pas que ce serait comme ça, oh non ! Et à qui puis-je en parler, hein ? Croyez-vous qu'il y ait quelqu'un ici qui saurait distinguer l'astrophysique de la sodomie ?

L'homme aux yeux bleus comprenait. Il était compatissant, ça se voyait à son beau regard bleu. Il y avait longtemps que Ralph n'avait pas trouvé quelqu'un à qui parler, quelqu'un qui comprenait.

Ainsi, Ralph Dickey parla, parla... De l'ordinateur spécial dans le laboratoire d'UCLA, qui était si laid.

— Il est vraiment minable, je vous jure. On dirait des toilettes de station-service, mais vous savez comment ils sont, toujours à voir des espions partout, et tout, que c'en est déprimant, déprimant. Et puis pour entrer le matin il faut une carte magnétique spéciale, je vous jure, on se croirait dans un film de James Bond, dingue, et tout ça à cause de cet ordinateur stupide qu'elle a inventé. Et qui ça intéresse, je vous demande un peu ?

Et est-ce que l'homme aux beaux yeux bleus voulait danser ? Non, malheureusement, il regrettait. L'homme aux yeux bleus s'était foulé

un muscle à son cours de danse moderne mais il serait très heureux de voir danser Ralph. Ralph se trouva alors un gentil jeune homme en gilet de cuir, sans chemise, et l'entraîna sur la piste.

Et lorsque Ralph Dickey eut le dos tourné, l'homme aux beaux yeux bleus, Mikhaïl Andreyev Istropovitch, fouilla dans le portefeuille de Ralph, qui se trouvait dans le sac à bandoulière sous la table, y prit la carte magnétique du laboratoire de l'ordinateur, et s'en alla.

Il attendit dans le parking du centre d'astrophysique d'UCLA que le Pr Frances Payton-Holmes sorte de l'immeuble en titubant. Elle semblait identifier les voitures au toucher car elle en cogna quatre avant de trouver celle qu'elle cherchait, une Edsel marron dont le pot d'échappement traînait par terre. Au bout de trois minutes, elle trouva ses clefs et mit quatre autres à ouvrir la portière. L'Edsel partit en vrombissant comme un B-52 et les pneus protestèrent en hurlant quand elle démarra en trombe, en chantant à pleine voix.

Après cinq minutes de bienheureux silence, Istropovitch entra dans le labo en se servant de la carte de Ralph Dickey. Il ne perdit pas de temps. Au centre de la salle, sur une longue table d'acier, il y avait quatre cubes métalliques de la taille de caisses d'oranges. Le superordinateur, le LCD 111 – ainsi appelé parce qu'il y avait eu 110 modèles primitifs avant que Payton-Holmes le perfectionne – devait être un de ces cubes. Il examina les numéros de série de tous les quatre, cherchant le LCD 111, le seul instrument capable de détruire la plus importante invention soviétique de la décennie, le *Volga*. Le *Volga* était cent tonnes de victoire qui assurerait la domination soviétique de l'espace, et seul le LCD 111 pouvait le rendre inoffensif.

Il trouva. L'ordinateur était le deuxième cube à partir de la droite et ne portait pas de numéro de série mais une inscription : PROPRIÉTÉ PERSONNELLE DU PR FRANCES PAYTON-HOLMES, UCLA.

Très astucieux, pensa Istropovitch, de déclarer le LCD 111 sa propriété personnelle. Astucieux et erroné. Il n'est plus à toi, pensa-t-il.

À cause des perpétuelles rondes de police, il ne pouvait tenter d'emporter l'ordinateur. Alors, en se servant d'un diable, Istropovitch le déplaça avec précaution jusque dans la resserre des poubelles à côté du bâtiment. On était mardi et il avait appris que les bennes passaient ramasser les ordures le mercredi soir. L'ordinateur serait donc en sécurité, à côté des poubelles débordantes, jusqu'à ce qu'il revienne le chercher à 5 h 30 du matin, au moment de la relève des patrouilles de police et il pourrait passer entre elles sans difficulté.

Il referma la porte du laboratoire et alla reprendre sa voiture en jouant avec les boules d'or accrochées à son cou. Ces boules avaient une raison d'être ; l'une d'elles avait été préparée à ses débuts comme agent secret. Mais il n'en aurait pas besoin, pas encore, pas cette fois.

Il allait se tirer de ce coup-ci vivant et retourner au Centre, à Moscou, le quartier général du réseau d'espionnage soviétique, où des hommes attendaient son rapport sur cette mission et où il serait tout de suite un héros. À présent, rien ne pouvait aller de travers.

La lune était pleine mais le ciel nuageux, si bien que la clarté ne touchait qu'occasionnellement quelques objets parsemant le paysage. Alors que la plupart des véhicules, sur la route, étaient voilés d'obscurité, une benne de ramassage portant la légende « Service de Nettoyement de Hollywood » s'éclaira, étincelant au clair de lune comme le Saint-Graal.

Avant de disparaître de nouveau derrière les nuages, la lune illumina aussi la silhouette d'une pulpeuse jeune personne au bord de la route. Elle fit signe aux deux hommes de la benne. Marco Gonzalez, le conducteur, donna un coup d'avertisseur et sourit largement, avec admiration, révélant ainsi l'absence de deux incisives.

— Tu la connais ? demanda Lew Verbanic assis à côté de lui.

Lew était grand, pas loin d'1 m 95, et très maigre. Chaque fois qu'il parlait, il se voûtait, même quand il était assis, comme à présent.

— Elle ressemble un peu à cette Mexico avec qui tu sors. Cette Rosa.

— Cette honte de la race Chicano ? rétorqua Gonzalez avec mépris et Verbanic pouffa.

— Les Chicanos ne sont pas une race.

— Ah non ? Qu'est-ce qu'on est, alors ? Hein ?

Verbanic lui tapota l'épaule.

— Petits, répondit-il.

Gonzalez renifla et ils roulèrent un moment en silence.

— Elle te plaît, alors, ou quoi ? demanda enfin Gonzalez.

— Qui ça ?

— La nana sur la route.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Parce que Rosa a une copine qui lui ressemble un peu. Seulement c'est pas une nana. Une bonne petite Mexicaine, qui est venue la semaine dernière de Tijuana avec ses parents. Ils ont dû traverser les barbelés, tout laisser derrière eux, les casseroles de sa mère, tout. Une belle maison, aussi. Presque trois pièces. Tu veux la connaître, dis ? Rosa dit qu'elle est vraiment chouette.

— Qu'est-ce qu'elle a qui ne va pas ?

— Rien. Je te jure, Lew, t'es un sacré Polack méfiant, tu sais ça ?

— Faut qu'elle ait quelque chose de tordu, sans ça tu ne demanderais pas à un Polack de sortir avec elle.

— C'est rien de grave, assura Gonzalez. Rien qu'une clavicule cassée, c'est tout.

— Une quoi ?

— Tu sais, une clavicule, là au cou. Un os cassé. Son petit ami l'a un peu tabassée. Mais il est reparti pour Tijuana. T'as pas à t'en faire pour lui.

— Sans blague !

— Dis donc, demain c'est ma soirée avec Rosa et elle veut pas me voir si j'amène pas quelqu'un pour sa copine.

— Celle au cou tordu.

— La clavicule. Paraît qu'elle a une belle personnalité.

— Elle porte un support ?

— Plus ou moins. Rosa dit que c'est plutôt mignon.

— Non, merci, dit Verbanic.

— Allez, ah ! Fais ça pour moi, mon vieux. Ça fait quinze jours que j'ai pas vu Rosa, à cause de l'anniversaire de ma mère mercredi dernier. J'en ai besoin, Lew. N'oublie pas que j'ai perdu ces dents pour toi, dit Gonzalez en montrant le trou béant au milieu de sa bouche.

— Tu les as perdues en cherchant la bagarre avec Fats Ozepok.

— Ouais, mais t'étais là, grommela Gonzalez. Fats aurait pu te marcher sur les pieds.

Verbanic écarta son camarade d'un geste.

— D'abord, demain nous ne pouvons pas. C'est le ramassage à UCLA. On n'en aura pas fini avant minuit. Hé ! Où tu vas ? On a pris notre dernier chargement. La décharge est par là, dit Verbanic en indiquant la droite.

— J'ai tout calculé, répliqua Gonzalez en souriant. On va faire le ramassage d'UCLA ce soir. Comme ça, nous toucherons deux heures supplémentaires et nous serons libres demain à dix heures. Bien le temps de profiter de la soirée avec les filles. Qu'est-ce que tu dis de ça, hein ?

— On est censés passer à UCLA le mercredi, insista Verbanic avec obstination. Et si quelqu'un de là-bas téléphone pour se plaindre ?

— Tu rigoles ? Ces profs d'université ne regarderaient pas des ordures s'ils en avaient jusqu'au cul. Personne ne va remarquer si nous passons un jour plus tôt. T'en fais donc pas.

Verbanic soupira.

— Qu'est-ce que je vais faire d'une fille avec le cou tordu ?

— Tout ce que tu voudras, Gringo ! répliqua Gonzalez en riant.

Quand ils arrivèrent au labo, leur benne débordait. Non sans mal, ils tassèrent tout le contenu des poubelles dans la gueule béante et grinçante à l'arrière du véhicule.

Lew Verbanic s'adossa contre une aile et s'épongea la figure avec un mouchoir sale.

— Je suis crevé, déclara-t-il.

— On a fini, mon vieux.

Gonzalez arrêta le mécanisme concasseur et sauta de la benne.

— Ah merde, on a oublié un truc.

— Quoi ?

— Ça, dit Gonzalez en désignant de la tête un cube métallique à moitié recouvert d'une bâche.

Verbanic s'approcha et le découvrit.

— Ce truc-là ? Tu es sûr qu'on doit le ramasser ? On dirait du matériel, dit-il alors qu'ils se baissaient tous deux pour soulever le cube et le jeter dans la benne.

— Les gens jettent des tas de choses. Tu te rappelles cette fois-là, y a deux ans, quand on a ramassé ces cent kilos de ferraille aux Colossal Studios ? C'est un truc comme ça, un ordinateur ou quelque chose. Avec des fils et des tubes partout. Ça arrive tout le temps.

— Le truc à Colossal était tout cassé et grillé. Celui-là a l'air neuf.

— Ça ne marche peut-être pas, supposa Gonzalez. Comme dans la navette spatiale. Ils avaient quatre ordinateurs là-dedans, qui étaient censés se parler entre eux, tu sais, se dire comment faire marcher la navette.

— Ça peut parler, les ordinateurs ?

— Va savoir ! Ils ont peut-être une langue en métal. Bref, ces ordinateurs de la navette spatiale, ils n'ont pas parlé. Ils l'ont bouclée à la dernière seconde, quand les astronautes étaient tout installés et tout, et ils ont dû retarder la mission de deux jours.

— Ils les ont fait parler ?

— Probable.

— Dis donc, Marco, tu crois que ce truc-là peut parler ?

— Je te dis, ça peut rien faire. C'est pour ça que c'est aux ordures. Allez, hop !

Au Centre de Nettoyement de Hollywood, juste au-dessous d'un grand panneau de plastique jaune et rouge proclamant « Ordures des Stars », Lew Verbanic était adossé à la benne qui déversait son contenu en cascade sur un monceau de détritux de plus de trois mètres de haut. Marco Gonzalez s'approcha de lui, au clair de lune, tout en faisant sauter le couvercle de deux boîtes de bière.

— À la tienne, champion, dit-il en fourrant la boîte humide et fraîche dans la main de son copain et les deux hommes burent avidement. Mon vieux, c'est ma dernière année en Californie.

— Comment ça se fait ?

Gonzalez tapa sur sa montre.

— Presque une heure du matin, dit-il entre deux gorgées. Onze heures de boulot. Tu sais ce qu'on a gagné en onze heures de boulot ?

Verbanic essaya de calculer de tête.

— Moins de quatre-vingts dollars. Merde, les garçons de restaurant

gagnent plus que ça pendant l'heure du déjeuner ! À New York, les éboueurs gagnent trente-six mille dollars par an, et la plupart du temps ils sont en grève et ne foutent rien.

— Tu veux aller à New York ? s'exclama Lew.

— Dis pas de mal de New York. J'ai un oncle, là-bas. Il dit que c'est le meilleur endroit pour ne pas travailler. On a la sécu, le CETA, les coupons-repas, le chômage, les indemnités, n'importe quoi contre un peu de graissage de pattes. Si ça ne marche pas, on peut toujours se faire embaucher dans le métro et là on ne fout rien. On peut acheter des armes à feu, à New York, avoir de la drogue à l'œil dans les hôpitaux pour toxicos, tout ce qu'on veut. C'est le rêve, mon petit père.

Verbanic n'écoutait pas. Il avait les yeux rivés sur le tas d'ordures derrière le panneau.

— Hé, qu'est-ce que t'as, Lew ? T'as l'air d'avoir vu un fantôme.

— Ça a bougé.

Verbanic regardait fixement le monceau d'ordures. Il avait pâli et sa figure avait une couleur verdâtre au clair de lune.

— La décharge ? Tu rigoles, ou quoi ?

— Ça bouge maintenant.

Gonzalez se tourna lentement vers la pile, allongea le cou.

— Je ne vois rien, déclara-t-il avec soulagement.

— Ça s'est arrêté.

Gonzalez donna une claque dans le dos de Verbanic.

— Eh bien tant mieux, mon petit vieux. Écoute, il est tard. Nous sommes fatigués tous les deux, et des fois, tu aurais des visions...

— Ça se remet à bouger.

Gonzalez pivota brusquement. La décharge était immobile, silencieuse comme un tombeau.

— Je te dis, y a rien qui bouge là-dedans ! cria-t-il. Tu vois ? Pas un cancrelat, rien !

Une vieille boîte de conserve dégringola du sommet du monticule. Gonzalez sauta en l'air. Puis tout le flanc de la colline de détritux commença à frémir, à trembler et à gronder, en envoyant rouler sur le sol un assortiment d'objets divers.

Tout au fond du tas, dans le magma en décomposition, un boulon manœuvre à travers les immondices, attiré par des impulsions magnétiques vers un cube de métal.

— Tirons-nous d'ici, vieux, chuchota Gonzalez.

— Et s'il y a quelqu'un de vivant, là-dedans ?

— Là-dedans ? Ha !

Gonzalez essaya de rire mais sa voix s'étrangla dans sa gorge.

Un autre boulon, un cylindre de type microfilm, une anode intacte...

— C'est un tremblement de terre, voilà ce que c'est ! déclara

Gonzalez.

— Alors comment ça se fait que la terre ne tremble pas ?

Avec un craquement, le coffrage du LC111 se disloque et plonge, profondément, à travers deux ans de rebut... un déclic, le grincement de la rouille frottée d'un pas de vis...

— Tirons-nous, Lew, répéta Gonzalez.

Verbanic ne bougea pas.

— Si, sérieusement, on fout le camp.

— Pourquoi ?

— Parce que je viens de pisser dans mon froc.

— Qui que ce soit, faut qu'on l'aide à sortir, dit Verbanic.

La forme grandit, plus complète, s'achève peu à peu en frémissant, enfouie, attendant de renaître...

— L'aider à sortir ? Ça va pas ?

Le monticule bougea encore, s'élargit et un trou apparut au sommet, avec de la poussière jaillissant comme d'un volcan.

— Pas question, oh non ! dit Gonzalez. Ne compte pas sur moi !

— D'accord.

Résolument, Verbanic se dirigea vers la décharge.

Une colonne vertébrale, des membres, des récepteurs optiques, des bandes de paroles, des mémoires transistorisées, des informations sensorielles, une logique.

— T'es dingue ! Reviens ! hurla Gonzalez, la figure convulsée de terreur, les fesses serrées, agitées de spasmes. Nous ne savons pas ce qu'il y a là-dedans. Ça pourrait être n'importe quoi. Des loups-garous, n'importe quoi !

Verbanic creusait avec ses mains, écartait des brassées d'ordures putréfiées.

Et les nouvelles bandes de microfilms, codées en séquences binaires. Des informations nouvelles, inconnues, naguère emmagasinées dans le LC 111, devenues une partie de la créature qui se créait elle-même à partir d'une seule directive programmée dans cette intelligence fabriquée par l'homme. Une seule voix, un ordre primant tout : SURVIVRE.

La chose craquait dans son profond tombeau, faisait passer son poids de l'un à l'autre de ses membres inférieurs. Très loin au-dessus, Lew Verbanic creusait frénétiquement, écartait la saleté avec une vieille boîte, la figure ruisselante de sueur.

SURVIVRE.

— Je vois quelque chose ! cria-t-il.

— Qu-quoi ? chevrota Gonzalez en s'approchant lentement de son camarade.

La créature monte en spirale sans effort à travers les détritits, entière à présent, s'élève vers la lumière. SURVIVRE.

— C'est...

Verbanic ouvrit de grands yeux en voyant la chose tournoyante, en métal, s'approcher de la surface.

— Qu'est-ce que c'est, Lew ? Lew ?

— Nom de Dieu, souffla Verbanic.

Nom de Dieu. Les mots pénétrèrent dans les récepteurs auditifs de la chose. Ils étaient flous, lointains, mais ils déclenchèrent une série de circuits qui s'animèrent :

BESOIN... INCOMPLET... FORME DE VIE PRÉSENTE... BESOIN... IMMÉDIAT... SURVIVRE... SURVIVRE...

Une par une, les centaines de milliers de bandes microscopiques se mirent à tourner et à s'embobiner. Les récepteurs orbitaux se tournèrent vers le haut et enregistrèrent une forme de vie que les mémoires identifièrent comme HUMAIN, Adulte Mâle.

UTILISATION DE FORME DE VIE NÉCESSAIRE... ENVELOPPE PROTECTRICE OBLIGATOIRE POUR ASSIMILATION... SURVIVRE... SURVIVRE...

— Va-t'en, Marco, dit posément Verbanic en reculant lentement du cratère fumant, au centre du monticule d'ordures.

Gonzalez pleurait.

— Lew... Lew...

— Va-t'en ! Tout de suite !

Ce furent les derniers mots de Lew Verbanic. En une fraction de seconde, une main métallique jaillit hors du trou et saisit sa cheville alors qu'il tentait de courir. Il poussa un hurlement ; l'os de sa jambe se pulvérisait dans la chair. Sans qu'il cesse de hurler, il décrivit des moulinets comme un chiffon pendant que la créature métallique s'élevait du cratère.

Gonzalez, pétrifié, observait la scène, horrifié et fasciné, en sanglotant. De la salive coulait sur son menton.

La chose tenant Verbanic sortit entièrement, au sommet de la colline d'ordures, ressemblant dans la clarté trompeuse de la lune à un ancien chevalier conquérant. Verbanic était toujours tenu dans la main droite de la chose, la jambe tordue à la cheville, le pied stationnaire alors que le reste de son corps tournoyait dans les airs. Ses cris aigus, lugubres, montaient dans la nuit. Même de loin, Gonzalez voyait le blanc de ses yeux révulsés, suppliants, implorant la mort.

La créature leva lentement la main gauche pour empoigner Verbanic par le cou. La tête bascula en arrière avec une telle violence qu'un flot de sang cascada de sa bouche. Alors il se tut et ne bougea plus, étiré entre les deux bras de la créature comme un trophée de guerre.

Gonzalez restait cloué sur place. La chose métallique jeta le corps de Verbanic par terre, où il rebondit et roula du monceau de détritus.

Gonzalez voulait s'enfuir mais il était paralysé. En craquant, en grinçant, en tremblant, la créature marcha vers lui.

— Non. S'il vous plaît, souffla Gonzalez.

Mais le monstre de métal continua de s'approcher. Privé de volonté, Gonzalez tomba à genoux et enfouit sa figure dans ses mains.

On n'entendit plus rien que les sanglots incontrôlables de Gonzalez. Enfin, la nuit fut déchirée par un horrible grincement de métal arraché. Gonzalez écarta ses mains. La chose était à la benne et arrachait une des ailes avant. Il crut que la chose ne l'avait pas vu mais elle se retourna, un petit tas de boulons dans une main, et braqua directement sur lui ses yeux lumineux.

Ce que la créature fit alors plongea Gonzalez dans la plus profonde perplexité. Un par un, elle éleva les boulons vers sa figure et se les vissa. Ses mouvements étaient lents et sûrs et elle ne changeait pas de position, ni la direction de son regard.

— Qu'est-ce que vous êtes ? murmura Gonzalez d'une voix pâteuse exprimant toute sa répugnance.

Les mâchoires de la créature bougèrent silencieusement, comme celles d'un jouet mécanique.

— Qu'est-ce que vous êtes ? répéta Gonzalez, cette fois en hurlant.

Il retrouvait l'usage de ses sens. Il était trop tard pour sauver Verbanic, pensa-t-il tristement, mais au moins il pourrait peut-être se sauver lui-même.

À côté de lui, il y avait une pierre grosse comme le poing. Lentement, il glissa sa main vers elle, jusqu'à ce que ses doigts se referment autour. Sur ce, plus rapidement qu'il n'avait jamais agi de sa vie, il courut vers la créature, en brandissant la pierre au-dessus de sa tête pour l'attaquer.

La chose le regarda, sans aucune expression. Elle ne manifesta aucune intention de fuir ou de se battre. Au moment où Gonzalez l'atteignait, elle leva une main et envoya la pierre voltiger hors de vue.

— *Madre de Dio*, marmonna Gonzalez en reculant peureusement, mais la créature ne fit aucun mouvement vers lui.

Elle continua de visser des boulons dans sa figure. Enfin le dernier fut en place, entre la protubérance métallique d'un nez et l'emplacement où il y aurait eu une lèvre sur un visage humain. Elle se mit à bourdonner tout bas, à fredonner sur un ton métallique, comme de la musique synthétique. Et puis le son se modula follement, du haut en bas de la gamme, passant des aigus ultrasoniques au sourd grondement de rouages.

Elle rouvrit sa bouche.

Cette fois, elle parla.

— Hello tout va bien, dit-elle.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il attrapait des balles. Des balles de Colt.

Il les attrapait entre ses mains de la même façon que des personnes aux réflexes vifs attrapent des mouches. Les balles arrivent bien plus vite que les mouches mais le principe est le même. Les voir. Les taper à un angle de 90° à la vitesse exacte de leur vol. Les claquer d'en bas ensuite en les faisant rebondir très haut pour qu'elles refroidissent.

Les attraper, c'était le plus facile. N'importe qui, capable de déplacer son bras à la vitesse de 265 mètres-seconde, peut attraper la balle d'un Colt 38 Spécial. Ce qui rendait l'exercice intéressant, c'était de les voir, sans voir le mouvement de la détente qui les tirait, d'autant que le léger sifflement produit par la balle vient après la balle elle-même. *Compte sur le bruit, petit, et t'es un assassin mort*, se répétait Remo.

Il en avait cinq dans la main droite, à présent, et trois dans la main gauche.

Chiun avait raison. C'était vrai que Remo favorisait sa main droite. Il faudrait corriger ça.

C'était la barbe, mais Chiun avait toujours raison, grommela Remo à part lui en expédiant une des balles d'une chiquenaude vers le plafond, où elle resta encastrée.

— Ah, merde ! gémit-il tout haut.

Maintenant il n'avait que sept balles. Et il avait oublié si celle du plafond venait de sa main droite ou de la gauche.

Chiun. Les vieillards de plus de quatre-vingts ans sont censés être séniles et sucrer les fraises. C'est ce que disaient tous les magazines et là pub télévisée. Chiun n'avait donc jamais entendu parler de l'irrégularité ? des prothèses dentaires, du sang fatigué ? Il ne savait donc pas qu'il existait des trucs appelés artériosclérose, arthrite, goutte ou tout simplement vieillesse ?

Bien sûr que non. Chiun savait comment tuer les gens et comment casser les – oui – à Remo.

Cinquante balles. C'est ce que voulait le vieux. Il les appelait des « fientes de booms », comme si Remo était dans ce trou d'enfer de ghetto en patrouille de pigeons, au lieu d'une vraie mission sérieuse.

— Mission sérieuse, pah ! avait déclaré Chiun en l'apprenant. Des amateurs malpropres avec des tire-booms.

— Des pistolets, petit père, des revolvers, pas des tire-booms. Et ils tuent les gens, avait répondu Remo.

— Les gens trop lents.

— Peut-être. Il n'empêche que je dois les arrêter.

— Tu ne les arrêteras jamais. Les malotrus avec des tire-booms sont comme les mouches à fruits. À peine les envoie-t-on dans le néant que toute une nouvelle génération apparaît pour prendre leur place.

— C'est ma mission, petit père.

À cela, le vieil Oriental soupira.

— Ah oui. L'empereur Smith. Ma foi, si tu dois satisfaire tous les caprices de ton employeur fou, va à la maison de sa sœur comme il le désire. Mais rappelle-toi les fientes de boom. Au moins, tu peux t'exercer un peu pendant cette mission sans intérêt. Vingt-cinq fientes dans une main, vingt-cinq dans l'autre. L'équilibre, toujours.

Remo expliqua que Sœur-Evangolica n'était la sœur de personne mais le nom d'un complexe d'immeubles où le principal passe-temps des locataires était l'assassinat. Les pertes, pour cet ensemble immobilier, se comptaient par centaines et les couloirs de Sœur-Evangolica servaient de zone de combats d'active à tous les voyous et autres morveux qui avaient accès à une arme de poing illégale.

Depuis des années, la police métropolitaine se révélait incapable de mettre fin à la violence et, dans les derniers mois, le nombre de meurtres avait brutalement augmenté.

Le Dr Harold W. Smith, l'employeur de Remo, avait appris que la cause de cette recrudescence de violence était un service régulier de livraison d'armes et de munitions au complexe d'immeubles. Alors qu'auparavant, une simple poignée de loubards plus ou moins drogués s'étaient défoulés à Sœur-Evangolica, pratiquement tout homme, femme et enfant avait maintenant un pistolet et tirait sur tout ce qui bougeait. C'était une guerre sur une grande échelle.

Smith dirigeait une organisation ultra-secrète appelée CURE, créée par un Président, mort aujourd'hui, pour maîtriser le crime et fonctionner en dehors de la constitution des États-Unis.

L'unique arme de CURE, rapide et secrète, était un mince jeune homme aux poignets épais, un orphelin sans passé, un ancien agent de police de Newark, dans le New Jersey, condamné pour un crime qu'il n'avait pas commis à mourir sur une chaise électrique qui ne marchait pas. C'était un homme entraîné depuis plus de dix ans par le maître-assassin le plus accompli du monde, un adepte des arts martiaux de Sinanju, le village de Corée qui produisait des maîtres-assassins depuis des millénaires. Plus redoutable et dangereux, plus mortel qu'aucune autre arme, cet homme, un Américain, n'était connu du Président que comme « cette personne particulière ».

« Cette personne particulière », envoyé à Sœur-Evangolica pour éliminer le trafiquant d'armes qui en fournissait à l'ensemble, jonglait avec ses sept balles attrapées au vol, en attendant une nouvelle

fusillade.

Remo guetta d'autres balles, aux carreaux cassés des appartements ravagés. Il n'en vint pas. Il se dit que les gangs armés avaient déclaré un cessez-le-feu pour leur pause héroïne du matin.

— Hé ! Qu'est-ce qui se passe ? cria-t-il dans la cour silencieuse. J'ai encore besoin de quarante-trois balles !

Pas de réponse.

— Merde, grogna-t-il. Y a jamais de porte-flingue quand on en a besoin.

Il passa devant les ascenseurs rouillés, qui ne fonctionnaient plus depuis 1973, et descendit six étages de marches de ciment jonchées de rats criblés de balles. « José 181 » – un message conseillant aux visiteurs de la 181^e Rue d'aller voir une personne hospitalière nommée José – était un thème populaire se répétant sur les murs couverts de graffiti. « Pour un joyeux moment, appelez Delphine » se retrouvait assez souvent aussi.

Remo trouva cette annonce touchante. Dans toute la misère sordide et la mort de Sœur-Evangelica, cette Delphine au cœur d'or restait joyeuse et semblait toute prête à répandre de la joie autour d'elle.

Remo songea qu'en ce moment, avec seulement sept balles dans sa poche et aucun trafiquant d'armes à sa portée, ça ne le gênerait pas du tout de passer un joyeux moment avec Delphine. Elle serait probablement de meilleure compagnie que Chiun avec ses exercices stupides.

Quand Remo arriva au rez-de-chaussée, la cour se remplissait de monde. Des vieillards sur des béquilles, de petits mômes avec le pistolet en bandoulière, des mères couvertes de pansements avec des bébés allaient et venaient sereinement dans cette cour de béton grêlée de balles, en bavardant aimablement et en se saluant les unes les autres en bons voisins.

C'était aux antipodes de la guerre de tranchées du quart d'heure précédent. Même les gangs – des Irlandais rouquins, des Noirs, des Hispaniques parlant espagnol à voix douce – paraissaient calmés, agréables, soulevaient leur casquette pour les dames sans même un frémissement vers leur sac à main.

Remo n'y comprenait rien. Avisant un vieil homme blanc marchant avec une canne qui allait s'asseoir sur un banc, il s'approcha de lui.

— Pas plus près, fiston, dit le vieux en tirant de son gilet, d'une main tremblante, un Browning 9 mm.

— Où avez-vous eu cette arme ? demanda Remo.

— Trouvée. Un pas de plus et je tire.

— Tirez, dit Remo en allongeant le bras et en transformant en gravillons noirs le pistolet.

Ils coulèrent entre ses doigts et tombèrent par terre.

— C'est bon, tu l'auras voulu, déclara le vieillard en serrant son index sur une détente qui n'était plus là. Hé ! Qu'est-ce que t'as fait ?

— Je vous ai enlevé votre pistolet, répondit Remo. Il est là par terre, si vous le voulez.

L'homme regarda le petit tas de métal pulvérisé et des larmes lui montèrent aux yeux.

— Oh, mon Dieu, murmura-t-il.

— Vous avez réellement trouvé cette arme ?

— Ouais, dit le vieil homme d'une voix douce. Le vieux George d'à côté l'avait. Il a été tué. J'ai trouvé le pistolet à côté de lui.

Au fond de la cour, des écolières chantaient une comptine pendant que deux petites filles ne portant que des blessures superficielles sautaient ensemble à la corde avec une corde à linge.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Remo avec un peu de gêne car le vieillard pleurait ouvertement.

— Archie...

— Je ne vais pas vous faire de mal.

— La belle affaire ! Et eux, alors ? demanda-t-il en montrant une bande portoricaine traînant près d'une défunte fontaine portant le message d'espoir de Delphine. Ou eux ? (en se tournant vers le groupe de jeunes Blancs) Ou M^{rs} Miller ? C'est une tueuse, celle-là. Elle a déjà douze encoches à sa ceinture.

— Qui est M^{rs} Miller ?

Le vieil homme s'arrêta de pleurer, le temps de désigner une grosse dame en robe à pois qui portait un sac de provisions.

— Ah mon Dieu, soupira Archie.

— C'est peut-être fini, suggéra Remo en contemplant le calme surnaturel régnant autour de lui mais le vieux rit tristement :

— Y a combien de temps que tu es ici, petit ?

— Je viens d'arriver, comme qui dirait.

— Eh bien, déménage aussi sec si tu peux. Vite fait, avant que le maire s'en aille faire ses courses.

— Le maire ?

— Le maire. Elle est dingue. Ça fait trois semaines qu'elle est ici. Elle vit avec nous. Tu te rends compte, elle fait son marché le mercredi ? C'est pour ça que nous avons tous ce petit repos. Oh-ho. Trop tard, gamin, la voilà. La pause-café est finie.

La porte d'un des immeubles s'ouvrit et deux douzaines d'agents en uniforme sortirent, à quatre de front. Il y avait un hiatus dans la formation, et ils furent suivis par six nouvelles rangées d'agents.

— D'où sortent-ils ?

— C'est ses gardes du corps, répondit Archie. Ils sont arrivés il y a deux ou trois minutes. C'est pour ça qu'on s'est arrêté de tirer. Ils viennent la chercher.

— Qui, elle ?

— Le *maire*, petit. Là.

Au centre de la mer de policiers, il y avait une petite blonde svelte comme un roseau, aux yeux verts étincelants, avec un large sourire pour tous les locataires de Sœur-Evangélica.

— Vous voyez comme tout va mieux depuis que je me suis installée, mes pauvres chéris miséreux ? cria-t-elle aimablement à tout un chacun. La protection de la police. De meilleures conditions de vie. C'est à ça que sert un maire.

— Elle ne voit pas la tuerie, confia Archie. Tout s'arrête quand elle apparaît mais dès qu'elle est partie, la merde recommence.

Derrière le maire, les quatre derniers policiers verrouillèrent l'entrée de son immeuble. Derrière eux, quatre membres du gang blanc exhibèrent des coups de poing américains. Quelques Portoricains ouvrirent d'une main experte des couteaux à cran d'arrêt. Presque tous les autres dégainèrent un pistolet.

— Souvenez-vous de moi le jour des élections, mes chéris ! lança joyeusement le maire avant de disparaître avec ses flics sur les talons.

— Y a pas un de nous qui va vivre jusque là, marmonna tristement Archie. Enfin, puisque nous n'avons pas de pétard, nous ferions bien de nous mettre à l'abri, toi et moi.

Remo remarqua qu'en quelques secondes la cour s'était pratiquement vidée. Il ne restait que les gangs, et un de ces loubards se dirigeait droit sur Remo et le vieux. Il était grand, costaud, et de la couleur du papier kraft sale. Il était coiffé d'un béret marron. Un 38 Spécial Police était glissé dans sa ceinture. En s'approchant, il le retira et le pointa sur Remo.

— Hé ! Gosse de Blanc ! dit-il et il tira.

Remo attrapa la balle.

— Ça fait huit, dit-il en la glissant dans sa poche.

— Hein ? fit Béret-Marron en tirant encore une fois.

— Neuf. Dis donc, il n'en faut pas beaucoup pour te foutre en rogne, on dirait.

— Je suis né en rogne, grommela le garçon et il tira derechef.

— Dix.

Béret-Marron fronça les sourcils d'un air agacé.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu fous avec ces balles ?

— Écoute, tu veux me tirer dessus ou t'asseoir et causer ? J'ai besoin de cinquante balles et je n'ai pas toute la journée.

— Je veux savoir pourquoi ces balles te touchent pas, insista Béret-Marron.

— Parce que je les attrape, Ducon. Le premier imbécile venu peut le voir.

Béret-Marron tira encore.

- Onze. Merci. Continue comme ça.
- Deux coups de feu éclatèrent rapidement.
- Douze, treize... tu n'as plus de balles.
- Quoi...

Le gosse actionna fébrilement la détente. De la sueur perla à son front. Il tourna les talons pour s'enfuir.

— Pas si vite, dit Remo en l'attrapant par l'oreille.

— Vous allez me tuer ?

— Moi ou quelqu'un d'autre, répondit philosophiquement Remo. Qu'est-ce que ça peut faire, en définitive ?

Sur ce, il serra l'oreille plus fort et l'autre glapit.

— Me tuez pas !

— Je vais te dire ce que je vais faire. Tu vas m'expliquer où tu t'es procuré ton pistolet et je ne te tuerai pas tout de suite. Ce qui ne veut pas dire que je ne te tuerai jamais...

— Ça me va. Bien sûr que je m'en vais vous dire où j'ai eu le flingue. Je m'en fous bien. Je vous dirai n'importe quoi, tout ce que vous voulez savoir. Cherchez et vous trouverez, c'est ma devise.

— Le pistolet, insista Remo en faisant courir un élan de douleur dans toute la colonne vertébrale de Béret-Marron.

— To...

— To ? Il s'appelle To ? demanda Remo.

Il était trop tard. Le corps de Béret-Marron s'affala sur le nez aux pieds de Remo et vibra sous l'impact d'un tir de barrage. Sur quoi tout le complexe explosa en une cascade de fusillades. À travers les barricades de bois des fenêtres, les locataires tiraient au jugé sur les membres des gangs, lesquels ripostaient en tirant à la fois sur les locataires aux fenêtres et sur les bandes rivales. Deux Portoricains se poignardèrent mutuellement et s'entretuèrent. Une vieille femme aux cheveux bleus éclata de rire sur son balcon en abattant un Noir d'un certain âge. La balle ricocha contre un mur et tua un gamin du gang des Irlandais. Les Irlandais se vengèrent en descendant deux Noirs. Les Noirs tuèrent la femme aux cheveux bleus.

Remo attrapait des balles. Douze dans une main, douze dans l'autre.

— Pas mal, dit-il.

Soudain, il remarqua une forte odeur nauséabonde derrière lui et reconnut celle de la peur. Du coin de l'œil il vit le vieux qui se tassait et se cachait dans son dos.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

— Où veux-tu que j'aille, petit ? Tu attrapes les balles avec tes mains. Mieux vaut t'avoir devant moi, je me dis.

— Vous ne pouvez pas vous cacher quelque part ?

— Où ça ? demanda le vieux et ses yeux eurent vraiment l'air

d'espérer une réponse.

— Au diable les balles, dit Remo en jetant les dernières par terre. Et d'abord, c'est trop lourd. Venez avec moi.

Il conduisit Archie dans le sous-sol d'un des immeubles.

— Ici, vous ne risquerez rien, assura-t-il.

— Ah oui ?

Le vieux désigna un coin où une demi-douzaine de Portoricains venaient de se relever, pistolet au poing.

— Comment vous appelez ça ? des souris ?

Remo cligna des yeux en regardant Archie.

— Je ne vous ai jamais dit que vous me rappeliez un autre vieux casse-cul ?

Les Portoricains s'avançaient lourdement.

— C'est notre turf, mec.

— Turf ? Tu veux dire ça ?

Remo ramassa une dalle de ciment disjointe et la fourra dans la bouche du garçon, qui décrivit dans les airs la plus gracieuse des cabrioles et atterrit sur le nez.

— Quelqu'un d'autre n'a pas envie de vider les lieux ?

— Ouais, moi, déclara l'homme à côté de Bouche-Cimentée et il entreprit de presser la détente de son pistolet.

Avant que le coup parte, Remo mit l'arme en position d'un coup de pied et elle tira tout droit dans la tempe du tireur, la balle traversant le cerveau pour sortir par l'autre côté.

Remo attrapa la balle.

— Merci, dit-il en l'empochant. Une.

— Une quoi ? marmonna Bouche-Cimentée.

— Une ba-balle, répliqua Remo en expédiant les testicules de l'individu dans ses reins.

— Hé ! Hé ! Qu'est-ce que tu vas foutre, mec ? demanda un des trois derniers.

— Je vais trouver d'où proviennent toutes les armes. Il faut qu'un de vous me le dise et j'ai besoin d'un autre pour le confirmer.

— Qu'est-ce qui arrivera au troisième ?

— Ça, dit Remo en étalant le nez du petit curieux dans son crâne.

Deux pistolets tombèrent bruyamment.

— Tony Marotta, dit un des deux restés debout.

— Tony Marotta, répéta l'autre.

Remo leva les yeux au ciel.

— Alors comment est-ce que je vais savoir si vous dites la vérité ? J'allais le demander à l'un de vous là-bas, dit-il patiemment en montrant un recoin sombre, et à l'autre là-bas (indiquant l'autre côté).

— C'est la vérité, mec. Marotta opère dans la ruelle à côté du complexe. D'une poussette à hot dogs.

— Ouais ?

— Ouais. Alors vous allez nous laisser filer, maintenant, pas vrai ?

— Non.

— Non ?

Ils échangèrent un regard de panique.

— Non, à moins que l'un de vous soit José et habite dans la 181^e Rue.

— C'est moi, déclarèrent-ils en chœur.

— Parfait. Alors vous pouvez commencer tous les deux à laver votre nom de tous les murs de cet ensemble. Vous fournirez l'eau et le savon.

— Je peux reprendre mon pistolet ? demanda un des José.

— Non.

— Pas de pétard ? Hé, mec, t'es dingue ? Je peux laver point de murs sans pétard. Enfin quoi...

Remo pinça un groupe de nerfs au plexus solaire du José.

— ... Je veux dire, je serai très heureux de laver les murs, señor. Sans pistolet. Avec ma langue, señor, peut-être. Seulement, s'il vous plaît, ôtez vos doigts de mon ventre, patron.

— Souviens-toi, si je te revois et si tu n'as pas des mains de plongeur...

— On les aura, affirmèrent-ils tous deux.

Remo les regarda se carapater dans l'escalier et attendit qu'ils soient dehors pour disposer les cadavres devant la porte du sous-sol.

— Ça devrait éloigner les gens, dit-il à Archie. Ne bougez pas. Je reviendrai.

— Derniers mots célèbres, marmonna le vieux.

Tony Marotta était bien là où avaient dit José Un et José Deux, rasant les murs dans la puanteur et l'ordure de la ruelle.

— C'est vous Tony Marotta ? demanda Remo.

— Qui veut le savoir ?

— Je m'appelle Remo. J'habite dans le grand ensemble Sœur-Evangélica.

— Vous êtes un flic ? Faut me le dire, si vous êtes un flic. C'est la loi.

— Je parie que vous savez tout de la loi, dit Remo.

— J'ai demandé si vous étiez un flic, insista Marotta.

— Non, je ne suis pas un flic.

— Ça va, alors.

Haletant et empestant la bière et le salami, Marotta souleva le dessus de sa poussette à hot dogs. À l'intérieur, il y avait des dizaines de pistolets et de revolvers, tous d'occasion, et des boîtes de munitions bien alignées.

— Cent dollars pièce.

Remo tira de sa poche une épaisse liasse de billets.

— Je les achète tous.

— Et les munitions ?

— Voilà qui couvrira aussi les munitions.

Marotta haussa les sourcils.

— C'est à vous.

Il commença à sortir les armes de la poussette mais Remo l'arrêta.

— Pas la peine.

— Pourquoi ?

— J'en ai besoin.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne suis pas un flic.

— Et alors ?

— Je suis un assassin, annonça Remo et d'une seule main il broya le crâne de Marotta.

De l'autre il fourra le vendeur d'armes dans sa poussette et claqua le couvercle.

— Faudra bien un jour ou deux pour te remplacer, marmonna-t-il en soupirant.

Il poussa le petit chariot jusqu'à la grande bouche d'égout à cent mètres et l'y jeta.

— C'est ça le showbiz, trésor, dit-il alors que les bulles de la poussette crevaient à la surface des eaux boueuses.

Dans le grand ensemble, le chaos régnait et la folie faisait toujours rage. M^{rs} Miller descendait à elle seule bon nombre de jeunes voyous de diverses confessions et origines. Elle ne faisait aucune discrimination mais était une tireuse d'élite. Remo décida de commencer par elle.

— M^{rs} Miller, dit-il à la porte fermée de son appartement et une balle traversa le bois. M^{rs} Miller, je veux me débarrasser de ces petits salopards-là en bas.

— Vous ? Et qu'est-ce que vous vous figurez que je fais ? répliqua-t-elle derrière la porte.

— Je crois que j'en suis capable.

— Sans blague ? Comment ? Par magie ? C'est des cancrelats, ces morveux.

— Laissez-moi faire. Tout ce que je veux, c'est que vous cessiez le feu pendant cinq minutes.

— Allez vous faire cuire un rat.

— Cinq minutes. Parole. Est-ce que vous pourriez obtenir que tous les locataires restent chez eux et s'arrêtent de tirer pendant cinq minutes ?

— Pour quoi faire ?

— Pour que j'aie le champ libre.

— Vous avez un bazooka ? Vous allez faire sauter la baraque ? C'est ma maison, vous savez, j'habite ici, ça fait vingt-cinq ans. Vous vous figurez que je vais vous laisser faire sauter ma maison ?

Remo entendit tirer une nouvelle salve dans la cour, de la fenêtre.

— Mais non, voyons. Alors ? Cinq minutes, c'est tout.

— Ma foi...

Il entendit des pas s'approcher de la porte. Un œil apparut, derrière le trou de la balle.

— Comment c'est, votre nom ?

— Remo.

— Vous êtes juif ?

— Je ne sais pas. Je suis orphelin.

— Oh, pauvre bébé. Vous êtes marié, peut-être ?

— Non, je ne suis pas marié.

— Un gentil garçon comme vous, vous devriez être marié.

— J'espère l'être un jour, madame.

— C'est vrai ?

— C'est vrai. Vous voulez bien m'aider ?

— Ma foi, répéta-t-elle et au bout de quelques secondes, elle hurla : Écoutez, vous autres, les locataires ! C'est M^{rs} Miller qui vous parle. Je veux que vous arrêtiez tous de tirer pendant cinq minutes.

Un brouhaha, des murmures se firent entendre dans tous les appartements.

— Taisez-vous et écoutez ! Rien que cinq minutes, pour que ce gentil jeune homme peut-être juif fasse quelque chose avec ces morveux, d'accord ?

Nouveaux grognements et murmures. Rires desdits morveux dans la cour. Mais pas de coups de feu.

— Bon, ça va, petit, chuchota M^{rs} Miller à travers la porte. Revenez vivant et je vous laisserai peut-être sortir avec ma nièce Sheila, une sacrée cuisinière.

— Merci, M^{rs} Miller, dit Remo en descendant déjà.

Sur le premier palier, deux morveux l'attendaient.

— Vous savez, vous êtes vraiment des cancrelats, tous tant que vous êtes, leur dit-il.

— Et toi t'es mort, répliqua un des morveux en brandissant un cran d'arrêt.

En une seconde, le bras de l'individu fut dans celui de Remo et le coup de lame dessina un Z sur le ventre de son compagnon ahuri avant de disparaître dans la gorge du premier homme.

— Faux encore, Zorro, dit Remo et il scella la porte de l'immeuble d'un coup de pied qui encastra solidement le bois des deux battants dans les murs de béton. Rassemblement général ! cria-t-il en courant à

l'immeuble suivant pour faire sortir tous les combattants dans la cour.

Tous, sauf les deux José de la 181^e Rue qui frottaient les murs avec un zèle louable. Quand tout le monde fut réuni, chacun tenant son arme basse, Remo parla.

— Bou ! fit-il.

Ils chargèrent. Pour une fois, les bandes rivales attaquèrent toutes à l'unisson le maigre envahisseur qui n'avait d'autres armes que ses mains. Ils frappèrent, ils tirèrent, ils lancèrent.

Certains se battirent même loyalement. Remo s'appliqua à disposer de ceux-là rapidement et sans douleur, tout en sachant parfaitement que s'ils se battaient loyalement c'était parce qu'ils n'avaient plus d'armes ou de munitions. Mais ça ne faisait pas de mal d'être indulgent, pensait-il avec fierté. Après tout, combien de fois un assassin avait-il l'occasion d'être un brave type ?

— Pas cette fois, dit-il en fourrant son index dans le lobe frontal d'un Noir armé d'un couteau. Pas cette fois, répéta-t-il en disloquant les deux bras d'un monstre velu avec un pistolet dans chaque main. Peut-être maintenant, supposa-t-il quand un mince Portoricain s'approcha de lui, les mains derrière le dos.

Puis il vit le bout du canon d'un Colt 350 apparaître au-dessus de l'épaule de cet homme.

— Non, pas encore, jugea-t-il en expédiant d'un coup de pied la pomme d'Adam de son assaillant dans le cerveau.

— Vous avez une minute vingt secondes ! cria M^{rs} Miller de sa fenêtre.

Remo accéléra et mit les bouchées doubles. Coups de pied, de poing, de coude, de genou, coups de boule, attaque par le flanc, du pied, de la hanche, manchettes, talon, tranchant de la main, de bas en haut, quatrième doigt...

Là, c'était fait. Chiun aurait été fier. Remo avait employé toutes les méthodes de Sinanju. Chiun l'aurait félicité. Il se serait estimé honoré d'avoir eu Remo pour élève. Il aurait dit...

— Tss, tss, tss, dit derrière Remo la voix familière. Toujours le coude plié. Tu n'apprendras donc jamais ? Pourquoi, mais pourquoi est-ce que je gaspille la sagesse de Sinanju sur un cancre comme toi ?

Remo pivota.

— Chiun ! Qu'est-ce que vous faites...

— Vous en avez laissé un ! rugit M^{rs} Miller. Reculez ! Je vais l'avoir. Vous autres, les locataires, halte au feu. Celui-là est à moi.

— Non, M^{rs} Miller, non ! glapit Remo mais il était trop tard.

La mitrailleuse était déjà à la fenêtre, sur son trépied, et les balles fusaient.

— Petit père...

— Chut, dit Chiun, impassible sous ses rides, son kimono de soie

bleue flottant autour de lui alors que ses mains disparaissaient dans le flou de leurs mouvements rapides.

Remo compta les secondes. Trois salves de munitions par seconde... 986... 992... 1053...

— Elle a presque fini, annonça Chiun et Remo comprit que le vieil Oriental comptait aussi.

Le rythme et l'équilibre. L'équilibre et le mouvement. Le mouvement et la respiration. Tout était lié dans la discipline de Sinanju et Chiun était le Maître.

Quand on en fut à 1 600, Remo sut que les munitions seraient épuisées dans quelques secondes. Et quand le silence se fit enfin, la minuscule silhouette de Chiun se dressait, plongée jusqu'aux genoux au centre de cinq piles parfaitement formées de balles de mitrailleuse, contenant exactement mille projectiles chacune.

Les locataires, médusés, contemplaient le frêle vieillard oriental.

— C'est un de vos amis, peut-être ? demanda M^{rs} Miller d'un air penaud.

— Oui, répondit Remo et il se tourna vers Chiun. C'était magnifique, petit père.

— Et combien en as-tu attrapées ?

— Euh... eh bien, j'ai été très occupé.

— Combien ?

Remo se rappela l'unique balle qu'il avait récupérée au voyou dans le sous-sol, après que l'homme se fut fracassé la tête. Il la tira de sa poche. Elle était aplatie et des débris de cervelle y restaient collés.

— Euh... une, avoua piteusement Remo.

— Je vois.

Le ton de Chiun aurait gelé le désert de Gobi.

— Je peux vous expliquer.

— Je t'ai demandé une explication ?

— Non, mais...

— Remo, petit ! glapit M^{rs} Miller. Devinez qui vient d'arriver avec un gâteau ! Sheila !

— Quoi ?

— Souvenez-vous, ma nièce qui est si bonne cuisinière ! Vous voulez que je vous présente !

Derrière M^{rs} Miller, Remo apercevait la redoutable charpente d'une géante en organdi. Et même d'en bas, il voyait la moustache ornant la lèvre supérieure de Sheila.

— Eh bien, je suis plutôt occupé, M^{rs} Miller, dit-il. Mais je vais envoyer un ami.

Sourd aux protestations de la dame, Remo repoussa les cadavres en haut de l'escalier du sous-sol où il avait caché Archie.

— Tout est fini, mon ami, lui annonça-t-il.

Archie cligna des yeux à la vue de Chiun, derrière Remo, dans toute sa splendeur orientale.

— Je suis Chiun, dit Chiun. Bonjour.

Archie sourit.

— Ah bon, c'est bien, parce que je croyais que j'étais peut-être mort et que vous étiez le bon Dieu.

On entendait toujours, au-dehors, les glapissements de M^{rs} Miller.

— Je voudrais simplement que vous fassiez quelque chose pour moi, Archie, dit Remo. J'ai dit à M^{rs} Miller que j'envoyais un ami pour goûter son gâteau. Vous voulez y aller ?

Archie se frappa le front et gémit.

— Je suis obligé ?

— Allez, ah, voyons, ce n'est qu'un petit gâteau.

— Je connais les gâteaux de Delphine.

— Delphine ?

— Delphine Miller.

Remo en resta bouche bée.

— Pour un joyeux moment... ?

— Appelez Delphine, oui. N'importe quoi pour prendre au piège un pauvre bougre et lui faire connaître son gorille de nièce.

Remo éclata de rire. Archie se résigna.

— Bon, j'y vais. Pour vous. Mais c'est bien pour vous faire plaisir parce que ça ne va pas me plaire.

Pendant qu'Archie montait tristement répondre aux cris aigus de M^{rs} Miller, la suite policière du maire, la plupart de ces hommes portant des sacs et des cartons, reparut. À la vue des cadavres épars dans la cour, le contingent précipita le maire à l'abri.

— Des meurtres ! hurla-t-elle. Et sous mon nez ! C'est un scandale. La publicité sera épouvantable. Faites venir immédiatement un camion de déménagement. Je ne resterai pas une seconde de plus ici !

— Oui, madame, répondit un des policiers.

— Et ouvrez une enquête. Faites ce que vous voulez. Mais que je sorte d'ici !

— Oui, madame.

— Qui sont ces deux hommes ? demanda-t-elle en désignant Remo et Chiun. Qu'est-ce que vous faites là ?

— Nous passons simplement un joyeux moment avec Delphine, répondit Remo.

En sortant du complexe, Chiun regarda la seule balle que Remo avait conservée et la jeta dans la rue.

— Honteux, marmonna-t-il. J'ai fait tout ce chemin pour t'apporter un message et qu'est-ce que je trouve ? Une fiente de boom maculée de cervelle. Je suis déshonoré.

— Quel est le message ?

— Ma honte ne t'intéresse pas ?

— Mais si, petit père. Mais peut-être pourriez-vous d'abord me transmettre le message ? Ensuite, nous aurons tout le temps de parler de votre honte.

— Honteux.

— Le message ?

— Le message, c'est de rentrer à la maison, la maison étant ce motel minable, répliqua Chiun en indiquant d'un geste méprisant un motel promettant « Eau chaude et Télévision gratuite. » L'empereur est venu nous rendre visite.

— Smitty ? Pourquoi est-ce que vous ne m'avez pas attendu tranquillement, tous les deux ?

Chiun coula à Remo un coup d'œil en biais.

— Tu as déjà essayé de rester seul dans une pièce pendant une demi-heure avec l'empereur ?

— Oui, je suppose que je peux vous comprendre, marmonna Remo.

Smith était assis, comme toujours, les jambes croisées. Il portait son éternel costume trois pièces gris, et il avait à côté de lui son attaché-case omniprésent. Sa figure était pâle et citronnée, arborant son expression habituelle de malaise et de vague indigestion. Rien ne changeait jamais dans l'apparence de Harold W. Smith.

— Nous avons un problème, annonça-t-il.

La conversation de Smith ne changeait jamais beaucoup, non plus.

Chapitre III

Je revis, je revis.

Hello tout va bien.

Je revis.

Je m'appelle M^r Gordons.

Je revis.

C'était le poème qui passait par les synapses de tungstène et de nickel de M^r Gordons. Le poème ne vaudrait pas de prix littéraire à la créature. Elle le savait parce qu'elle savait qu'elle n'était pas créatrice. Elle était, en fait, si peu créatrice qu'elle ne pouvait même pas dire si le poème était bon ou mauvais, mais elle supposait qu'il n'était pas bon parce qu'elle n'était pas créatrice. Elle n'était pas programmée pour ça. Elle était programmée pour survivre.

Malgré tout, pensa M^r Gordons, il était possible que le poème soit créatif, puisqu'il contenait la première phrase qu'il prononçait depuis toujours à un être humain, en dehors de la personne qui l'avait créé.

Cette personne elle-même, un remarquable savant, lui avait dit que « Hello tout va bien » était une manière de présentation. M^r Gordons était né pour la première fois, en tant que pseudo-humain, avec les mots « Hello tout va bien ». Par conséquent, il était logique d'inclure ces premiers mots dans son poème de résurrection. Logique, mais probablement sans inspiration poétique. Néanmoins, il les répéta tout haut, au bénéfice de son public d'une seule personne abasourdie et imprégnée d'urine.

— Je revis, je revis, hello tout va bien, je revis, je m'appelle M^r Gordons, dit M^r Gordons avec des accents soigneusement modulés.

— H-hello tout va quoi ? chevrota le petit homme trapu sans dents de devant.

— Va bien. Hello tout va bien.

— Va bien pour qui, bonhomme ? demanda la personne en s'épongeant le front avec un bras tremblant.

Ça ne servait à rien. Le poème de M^r Gordons était manifestement, comme l'aurait dit sa créatrice, un bide. Il y renonça et se concentra sur son nouveau système fonctionnel.

— Mécanisme de parole opérationnel, dit le robot. Contrôle mécanique excellent. (Il leva et abaissa son bras plusieurs fois.) Hello tout va bien, tout va bien, va bien...

Quelque chose était coincé dans le simulateur de voix. Il fit pivoter

sa tête de deux tours complets pour effacer la répétition.

L'homme édenté le regardait d'un air belliqueux.

— Qu'est-ce que t'as fait à mon copain, hein ? demanda-t-il.

— Je lui ai retiré la vie, répondit M^r Gordons.

J'ai besoin de quelque chose qu'il possède, quelque chose qu'il ne voudrait pas donner. Mais vous ne serez pas tué à moins que vous fassiez quelque chose pour empêcher ma survie. Je n'ai besoin de rien de vous. Vous êtes trop petit.

— Une minute, pépère, gronda l'être humain furieux, puis il se reprit. Qu'est-ce que vous vouliez de Verbanic, d'abord ?

— Qu'est-ce qu'un Verbanic ?

— Le type que vous avez assassiné, là.

L'homme désigna l'éboueur mort. M^r Gordons s'approcha du corps d'un pas raide et le ramassa d'une seule main.

— Sa peau, expliqua le robot. J'ai besoin de sa peau pour ressembler à votre espèce. La vôtre est trop petite pour ma charpente.

Il fit alors pivoter son pouce pour faire apparaître une petite lame de métal. Il perça la peau de Verbanic et pratiqua une longue fente, du crâne au coccyx.

L'être humain édenté vomit. En hoquetant, il recula pendant que M^r Gordons écorchait méthodiquement le cadavre au clair de lune.

Gonzalez courait. Il avait les poumons en feu et galopait sur une route, tournait dans une autre, prenait un chemin de traverse et débouchait sur une troisième route où il fit du stop pour se faire conduire jusqu'aux abords de Los Angeles. Là, il prit un autobus qui le déposa à quelques centaines de mètres du poste de police. Il n'arrêta pas de courir avant d'y être entré.

— Il faut que vous m'aidiez ! haleta Gonzalez.

L'agent de service lui jeta un coup d'œil.

— L'hôpital pour toxicos est à La Cienega, dit-il.

— Écoutez, mon meilleur copain vient d'être écorché. Vous êtes les flics. Faut faire quelque chose !

— Écorché ? Vous voulez dire qu'il s'est fait attaquer ? Qu'on lui a volé le portefeuille ? Qu'il n'a pas pu toucher son fric à la loterie clandestine ? Voyez, vous pouvez me parler, petit. Je suis né dans les rues, dit l'agent et il se tourna vers ses collègues, en souriant avec condescendance. Comme qui dirait que je suis au parfum, quoi.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, grogna Gonzalez. Moi, je dis que mon copain s'est fait écharper...

— Ça suffit, Chico. Plus de conneries.

Les narines de Gonzalez se dilatèrent.

— Minute ! Pas de Chico avec moi, monsieur le flic !

— Tu me cherches des crosses, petit con ?

Faisant appel à toutes ses réserves de patience, Gonzalez se retint

de sauter sur l'agent.

— Je vous dis simplement que mon copain avec qui je travaille s'est fait assassiner.

L'agent changea d'expression.

— C'est sérieux, ça ?

Soulagé, Gonzalez hocha la tête. L'agent prit un formulaire et se mit à écrire laborieusement.

— Nom ?

— Marco Juan San Miguel de Ruiz Gonzalez.

L'agent nota le renseignement.

— Et l'incident s'est produit où ?

— Au Centre de Nettoyement de Hollywood, à la 51^e...

— Ah oui. Les Ordures des Stars.

— C'est ça. Il y a environ une demi-heure.

— Pouvez-vous donner le signalement du perpétreur ?

— Du quoi ?

— Du type qui a attaqué votre ami.

— Ah, oui. C'était un robot ou quelque chose. En métal. Près de deux mètres de haut. Il s'appelle Gordon.

L'agent posa son crayon.

— Euh, M^r Gonzalez... pouvez-vous me dire ce que ce... cette personne a employé pour assaillir votre camarade ?

— Et comment que je peux ! Jamais je l'oublierai tant que je vivrai. D'abord, il a fait tourner Lew en l'air en le tenant par le pied. Ensuite, il a levé la main et a brisé le cou de Lew. Et puis il l'a écorché...

— Écorché ?

— Ouais, écorché ! cria Gonzalez. Depuis que je suis là, je vous dis qu'il a été écorché !

— Eh bien, avec quoi est-ce qu'il l'a écorché, si je ne suis pas trop curieux ? Un couteau de boy-scout ?

— Non, monsieur ! Avec son *pouce*. Il l'a écorché avec son pouce.

Gonzalez fit la démonstration, dans le vide, en sifflant alors que l'ongle de son pouce découpait un cadavre imaginaire.

L'officier de police tapotait son buvard avec la gomme de son crayon.

— Et qu'est-ce qu'il a dit au juste, cet homme métallique de deux mètres de haut, en écorchant quelqu'un dans les Ordures des Stars ?

Gonzalez réfléchit un moment. Puis tout lui revint brusquement dans un éclair de lucidité.

— Hello tout va bien ! glapit-il.

— Bon, ça va, dit l'agent. Enlevez-moi ce dingue de là.

— Mais vous devez me croire ! cria Gonzalez. Envoyez quelqu'un voir, quoi ! Le robot est peut-être encore là, en train de faire son

boulot sur Verbanic. Vous pourrez l'attraper.

L'agent respira profondément.

— Podebensky et Needham sont là-bas de ce côté, en ce moment, ils pourraient passer voir ? proposa un des autres.

Le premier agent examina Gonzalez.

— D'accord. Mais j'espère que c'est sérieux, sans quoi je m'en vais vous remettre, ainsi que toute votre famille, aux autorités d'immigration. Compris ?

Gonzalez hocha la tête.

— Allez vous asseoir là-bas.

L'agent indiqua du crayon une rangée de chaises pliantes contre un mur. Gonzalez alla s'asseoir pendant que le dispatcheur appelait la voiture de patrouille.

— Vous parlez d'une police, marmonna-t-il.

Le rapport de la voiture de patrouille arriva au bout de quelques minutes. Dans les crépitements de la radio, Gonzalez distingua les mots, de là où il était assis.

— Y a un cadavre là, pas de doute ! J'ai jamais rien vu de pire. Faut faire venir le légiste en vitesse. Et une ambulance pour Needham. Il a tourné de l'œil.

L'agent de semaine se tourna vers Gonzalez, la mine grave et sévère.

— Lisez-lui ses droits, dit-il posément.

La police, l'ambulance et les journalistes quittèrent le Service de Nettoyement de Hollywood au moment où les premiers rayons du soleil apparaissaient au-dessus des collines. Quand tout le monde eut disparu, une silhouette émergea du ventre de la benne abandonnée et un homme tout neuf, complet jusqu'à l'uniforme et au badge portant son nom, Lewis J. Verbanic, s'avança sous le soleil.

M^r Gordons ne savait pas où il était mais il avait sur sa personne un indice capable de l'aider à le découvrir. C'était sur la plante de ses pieds, l'inscription : PROPRIÉTÉ PERSONNELLE DU PR FRANCES PAYTON-HOMES. UCLA.

Sur la route, il vit un panonceau portant ces mêmes quatre lettres : UCLA. PROCHAINE SORTIE.

Il trouverait. Sa créatrice était partie mais rien que le flot de nouvelles informations affluant dans ses mémoires lui disait qu'il pourrait se débrouiller.

Ses éléments étaient opérationnels. Il avait la peau indispensable pour avoir l'apparence humaine. Il ne lui manquait plus qu'une chose, quelque chose de si évanescent, de si éphémère que la plupart des humains ne la possèdent même pas. Pour cela, il aurait besoin d'un nouveau créateur. Il retrouverait le Pr Frances Payton-Holmes.

Il avait besoin d'elle.

CHAPITRE IV

— Avez-vous entendu parler du docteur Frances Payton-Holmes ? demanda Smith.

— Non, répondit Remo.

— Oui, dit Chiun.

— Oui ? fit Remo.

— Oui ? s'étonna Smith.

— Oui, répéta Chiun. Il était le compagnon d'un détective appelé Shylock Watson. J'ai lu tout ça récemment. Ils étaient très célèbres. Ils avaient quelqu'un de très bien pour écrire à leur sujet.

Smith s'éclaircit la gorge.

— Oui, dit-il. Mais il s'agit d'un autre professeur Holmes. Frances Payton-Holmes est une femme, une astrophysicienne.

— Je n'aime pas les femmes médecins.

— Elle a un doctorat d'astrophysique, expliqua Smith.

— Je n'aime pas que des produits chimiques assurent la régularité d'une personne. Une personne doit pouvoir contrôler son corps sans drogues.

Smith, dépassé par les événements, se tourna vers Remo.

— Chiun, expliqua Remo, croit que l'astrophysique, c'est quelque chose comme l'Ex-Lax, un laxatif. Moi aussi, d'ailleurs.

— L'astrophysique est l'étude de la physique appliquée à l'espace, déclara Smith. C'est la science fondamentale du programme spatial.

— Naturellement, dit Chiun. Et vous voulez que nous disposions de cette femme prétentieuse qui se fait passer pour un vrai médecin et tripote les intérieurs des gens.

— Non, non, non, non, gémit Smith. Elle doit être protégée. Elle est très importante pour l'Amérique.

Chiun se détourna, soudain ennuyé par la conversation.

— Remo, prend bien soin d'écouter attentivement tout ce que l'empereur te dira.

— Ça va, Smitty. Alors, qui est ce docteur Holmes ?

— Payton-Holmes. Elle a deux prix Nobel. À vingt-huit ans, elle a trouvé la formule des graphiques qui ont tracé la route spatiale d'*Explorer Un*. Cette route a conduit le satellite dans une bande inconnue de matière radioactive, la ceinture Van Allen.

— Pourquoi est-ce qu'on ne l'a pas appelée la ceinture Payton-Holmes ?

— On aurait pu, mais lorsque cela a été annoncé, elle n'est pas

venue. Elle était dans le laboratoire, en train d'utiliser le matériel de la NASA pour faire un alcool à base de café. Elle boit.

— Encore maintenant, elle boit ? demanda Remo.

— Oui, constamment.

— Bien. C'est plaisant de savoir que quelqu'un se paie du bon temps.

— Périodiquement, elle disparaît. Nous avons toujours peur que les Russes lui aient mis la main dessus, mais on la retrouve toujours en prison quelque part, en train de cuver sa dernière virée. La dernière fois, elle a été découverte dans le dortoir d'une équipe de football italienne en visite.

— Qu'est-ce qu'elle fait, à présent ?

— Depuis quelques années, elle travaille à un projet spécial à UCLA. Voyez-vous, nous avons eu vent d'un projet spécial russe appelé *Volga*. Nous n'en savons pas grand-chose, sinon que c'est une espèce de programme spatial comprenant des satellites qui, pensent-ils, leur donnera le contrôle de l'espace.

— Elle est passée à l'Est ? demanda Remo.

— Non, répondit Smith.

— Enfin quoi, zut, Smitty, venez-en au fait !

— Elle a conçu un ordinateur – appelé le LCD 111 – qui peut prendre le contrôle de n'importe quel satellite ou engin spatial. Autrement dit, les Russes ne pourraient pas lancer un satellite ou bien, avec le LCD 111, nous pourrions lui faire ignorer les Russes et accomplir tout ce que nous lui dirons.

— Bravo pour elle ! s'exclama Remo.

— Le LCD 111 a disparu, dit Smith, et nous ne savons pas où il est passé. Nous voulons que vous le retrouviez.

Chiun se ranima.

— Il y a une récompense ? demanda-t-il.

— Les remerciements d'un peuple reconnaissant, répondit Smith.

Chiun renifla et se détourna de nouveau.

— Cette Payton-Holmes ne sait pas du tout où il est ? Ou pensez-vous qu'elle soit passée aux Russes ?

— Je ne crois pas, dit Smith. Je dois vous avertir, Remo, elle est très difficile.

— Dans quel sens ?

— Elle est capable de n'importe quoi pour boire un verre. Elle a aussi, apparemment, de puissants... euh... désirs biologiques. Elle est très difficile.

— J'ai l'habitude des gens difficiles, déclara Remo en regardant Chiun.

— Moi aussi, empereur, dit Chiun.

CHAPITRE V

Le Pr Payton-Holmes sanglotait. Cela faisait une heure et demie qu'elle sanglotait, depuis l'instant où elle était entrée dans le labo et avait découvert le trou béant dans la rangée de terminaux d'ordinateurs, leurs indispensables fils les reliant au LCD 111 absent coupés et pendouillant lamentablement.

— Mon bébé, gémissait-elle sans cesse, à genoux par terre, roulée en misérable petite boule dans sa blouse blanche. Mon précieux bébé !

— Allons, allons, professeur, ça va s'arranger, lui dit Ralph Dickey en lui tapotant l'épaule d'une main hésitante. La police est déjà venue. Elle nous a interrogés. J'ai appelé la NASA, aussi. Le Président des États-Unis doit envoyer un enquêteur spécial ici pour...

Elle lui écarta brutalement le bras.

— Vous ! Vous êtes là pour veiller à ce que ce genre de chose ne se produise pas ! Dix ans de travail et d'amour, la plus magnifique distillation de mon génie. Disparu en une nuit, espèce de crétin de pédé !

— Voyons, professeur, protesta Dickey en pinçant les lèvres. Tout était bouclé, archi-bouclé quand je suis parti.

— Bouclez-la vous-même, vous entendez !

Elle le martela de coups de poing. Dickey essayait de se défendre, quand deux autres techniciens arrivèrent pour la maîtriser.

— Fichez-moi la paix ! glapit-elle. Retournez dans vos cages, bande d'animaux ! Rentrez chez vous, d'ailleurs. Je ne veux plus vous revoir ici aujourd'hui. Foutez le camp !

Les techniciens reculèrent et sortirent sans un mot. Le professeur se ramassa, s'épousseta.

— Foutu pédé de sale coco merdeux, marmonna-t-elle assez fort pour que Dickey, vérifiant les circuits des trois terminaux qui restaient, l'entende nettement.

— Je ne suis pas communiste, protesta-t-il avec dignité. Et je vous ai déjà dit cent fois que je ne suis pas responsable de ce qui est arrivé.

— Ouais ? Alors comment se fait-il que vous ayez eu besoin de quelqu'un pour vous faire entrer, ce matin ? Où est passé votre passe-partout magnétique ?

— Je l'ai égaré.

— Ouais. Probablement entre les mains de quelque Russe, espèce de pédale communiste.

— Vous étiez ici quand je suis parti hier soir, madame, déclara

Dickey. Il est probable que quelqu'un est entré sous votre nez dans l'état où vous étiez et, après tout, mon chou, bourrée à mort, vous l'avez aussi bien aidé à transporter le truc dans sa voiture.

La figure blême, le professeur se laissa lentement tomber sur une chaise. Dickey la regarda, tassée sur elle-même, vaincue et un peu effrayée, et elle lui fit soudain pitié.

— Tout va s'arranger, professeur. Le type de Washington trouvera le coupable.

— Ça ne s'arrangera pas... Rien n'ira plus jamais bien.

— Mais si, voyons.

Elle leva les yeux vers son assistant malingre, grêlé de petite vérole mais bien bronzé.

— Je vous ai peut-être méjugé, Dickey, murmura-t-elle.

— J'aimerais le penser, professeur.

— Vous avez vraiment été un collaborateur loyal, n'est-ce pas ?

— Je vous ai toujours été loyal, professeur.

— Si j'avais besoin de quelque chose, réellement besoin... Vous savez ce que je veux dire, quand je dis réellement besoin ?

Il lui tapota l'épaule.

— Je crois le savoir, dit-il avec un bon sourire.

— Eh bien, si j'avais réellement besoin de quelque chose, vous le feriez, n'est-ce pas, Dickey ?

— Vous pouvez compter sur moi, professeur.

— Bien. Allez me chercher à boire.

La figure de Dickey se ferma brutalement et ses petits yeux porcins se plissèrent :

— Oh que non, vous ne ferez pas ça !

Elle le poursuivit tout autour du laboratoire jusqu'à ce qu'elle puisse l'empoigner par les revers de sa blouse blanche.

— Vous avez promis de faire n'importe quoi si j'avais besoin de quelque chose ! Alors maintenant, nom de Dieu, mon LCD 111 a disparu, j'ai le cœur brisé et j'ai besoin d'un sacré verre, Dickey, vous m'entendez ?

— Professeur...

— Trouvez-moi un verre ou je vous transforme la figure en cube de steak !

— Voyons, professeur, calmez-vous. Tout ira bien...

— Allez-vous cessez de dire ça, espèce d'imbécile à cervelle d'algue ? rugit-elle. Qu'est-ce qui va bien ? Hein ? Dites-moi un peu ce qui va bien dans ce merdier ?

Un léger déclic retentit à la porte et un homme grand et maigre, en uniforme vert avec le nom « Lewis J. Verbanic » brodé en rouge au-dessus de « Service de Nettoyement de Hollywood », entra.

— Hello tout va bien, dit gaiement l'homme.

— Qui êtes-vous ? demanda très sèchement le professeur. Comment êtes-vous entré ici ?

— J'ai réglé les serrures.

— Je vais appeler la police, marmonna Ralph Dickey.

— J'ai coupé les fils, déclara l'éboueur.

Dickey se mit à geindre.

— Jésus, encore un communiste ! s'exclama le professeur d'un air écoeuré.

— Pardonnez-moi, mais Jésus n'était pas un communiste, selon mes informations. Le parti communiste n'a été conçu que bien après le commencement du siècle actuel...

— Qui est ce con ? demanda le professeur.

— Êtes-vous la personne responsable ici ? demanda l'éboueur. Seriez-vous le professeur Frances Payton-Holmes ?

— C'est moi. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Un de mes éléments identifie ce local comme une partie de mon origine, dit M^r Gordons, et j'ai discerné, aux sons de haute-fréquence qui émanent de ce bâtiment, que quelqu'un pourrait être capable de m'assister dans un quelconque type d'orientation globale.

— Éléments ? Orientation globale ? répéta Dickey et il eut une idée. Écoutez, mon vieux, je vais sortir et aller chercher quelques personnes qui vous orienteront toute la journée, d'accord ?

Il souriait tout en se glissant rapidement vers la porte.

— Je vous en prie, ne cherchez pas à sortir, dit M^r Gordons. Si vous partez, il existe un facteur de haute probabilité pour que vous alliez avertir d'autres personnes de ma présence. Une telle action risque de rendre ma survie hasardeuse.

— Qu'est-ce que vous racontez ? demanda Dickey.

— Je raconte que je vous tuerai si vous ne cessez pas immédiatement tout mouvement.

Dickey se figea.

— Il me menace, gémit Dickey.

— Taisez-vous, dit le professeur. Je vous écoute, M^r Ver... Ver...

— Gordons. Merci. Comme vous le voyez, je suis presque complet, à l'exception de certain input informationnel périphérique, qui a été détruit dans un passé relativement récent. En conséquence, mon souvenir de certains – mais pas tous – événements et personnes a été dramatiquement réduit, ainsi que ma perception du temps et lieu actuels.

— Autrement dit, vous avez perdu la mémoire.

M^r Gordons sourit.

— Précisément. Je savais que vous seriez perspicace.

— J'aimerais bien que le type de Washington arrive, marmonna tout bas Dickey.

Mais le professeur était intéressé.

— Qu'entendiez-vous par vos « éléments », jeune homme ?

— Je vais vous montrer.

Il délaça un de ses hauts bottillons et ôta sa chaussette.

— Ah, doux Seigneur ! gémit Dickey. Un fétichiste du pied, pas moins ! Et il faut qu'il choisisse aujourd'hui pour se tripoter les petons !

M^r Gordons alla à cloche-pied vers un bureau, y prit une bouteille d'encre et, sous les yeux assez médusés du professeur et de son assistant, il se versa l'encre sur la plante du pied.

— Non, écoutez voir ! s'écria Dickey en bondissant de son coin. Ça commence à bien faire !

M^r Gordons lança la bouteille vide sur Dickey, qui la reçut en plein plexus solaire et s'assit par terre en faisant *ouf*.

— Je vous ai averti de ne pas bouger, dit M^r Gordons. La prochaine fois, je serai obligé de vous tuer.

— Ne faites pas attention à lui, dit impatiemment le professeur. Continuez ce que vous faites. Et j'espère pour vous que ça en vaut la peine !

— Certainement, croyez-moi.

M^r Gordons prit alors une feuille de papier blanc et posa le pied dessus. Puis il ramassa la feuille avec l'empreinte de son pied et la remit au professeur.

Elle la regarda fixement d'un air tout à fait incrédule. Dans la cambrure de la plante, on pouvait lire, mais à l'envers :

PROPRIÉTÉ PERSONNELLE DU PR. FRANCES PAYTON-HOLMES.
UCLA.

— Pouvez-vous aider à l'identifier ? demanda M^r Gordons.

Mais le professeur n'entendit pas. La feuille de papier roulée en boule dans sa main, elle s'était évanouie.

Remo frappa à la porte coulissante du laboratoire d'astrophysique. À son contact, les battants s'ouvrirent sans effort. Il passa, et chercha le système qui aurait dû maintenir les portes fermées et verrouillées. Il avait été arraché de l'encadrement. Quelque chose, d'une puissance extraordinaire, avait servi pour pénétrer dans le bâtiment.

Dans le laboratoire, il tomba sur une scène singulière : une femme blonde était couchée par terre, évanouie, à côté d'un homme en uniforme du Service de Nettoyement de Hollywood dont le pied nu était teint en bleu marine. À l'autre bout de la salle, un jeune homme en blouse blanche et portant un vernis à ongle transparent restait immobile et tremblait.

— Êtes-vous l'homme de Washington ? demanda le garçon en blanc.

— Probable, dit Remo.

— Arrêtez cette personne, glapit Dickey en montrant d'un doigt mal assuré l'éboueur au pied nu.

— Pourquoi ?

— Il a voulu me tuer avec cette bouteille d'encre ! cria Dickey en brandissant la pièce à conviction.

Remo regarda l'homme à la bouteille d'encre, puis la femme inconsciente et inerte et enfin l'éboueur.

— Il vaut mieux tout recommencer, dit-il. Qui est le professeur Payton-Holmes ?

— C'est elle, répondit Dickey en montrant la blonde.

— Qu'est-ce qu'elle fait par terre ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Cet homme a fait irruption ici, il m'a menacé de mort, il a mis le pied sur un bout de papier et le professeur a tourné de l'œil.

— Vous feriez mieux, peut-être, de rester chaussé, mon vieux, conseilla Remo à l'éboueur, puis il se tourna vers le professeur qui avait repris connaissance et se cramponnait fébrilement à la jambe de pantalon de l'éboueur. Qu'est-ce qui se passe ici ?

La main du professeur glissa sur la feuille froissée portant l'empreinte du pied et s'en empara pour la tenir fermement.

— Rien, dit-elle d'une voix brisée.

— Comment ! glapit Dickey de l'autre bout de la salle, encore trop terrifié pour bouger. Qu'est-ce que vous racontez ? Il vient de Washington. Il est ici pour nous aider à retrouver LCD 111.

— C'est un de mes amis, dit vivement le professeur et Dickey en resta pantois.

— Professeur...

— Taisez-vous ! Allez dans un des autres labos. Laissez-nous tranquilles.

— Mais j'essayais simplement...

— Fichez le camp, Dickey ! Tout de suite !

L'assistant se glissa hors du labo, sa figure exprimant la plus profonde des perplexités.

— Écoutez, qui que vous soyez...

— Remo. Appelez-moi Remo.

— Salut, Remo ! s'écria joyeusement l'éboueur. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

Remo accusa le coup. Quelque chose s'agitait au fond de sa mémoire, quelque chose de lointain, oublié depuis longtemps, à part un petit pincement d'émotion comme... Il chercha ce que c'était, mais cela lui échappait. Malgré tout, cet homme en uniforme d'éboueur avait quelque chose de familier... quelque chose d'effroyable.

— Il me semble reconnaître votre voix, dit Remo.

— J'ai également l'impression de vous connaître, dit l'éboueur, ses yeux rivés sur ceux de Remo, et d'une voix singulièrement terne.

— Écoutez, Remo, intervint le Pr Payton-Holmes, si vous voulez retrouver ce LCD 111, allez interroger cette foutue pédale de Dickey. Il n'avait pas son passe-partout d'entrée quand il est arrivé ce matin. Il l'a probablement donné à un autre pédé dans un bar cuir, et ils se sont introduits ici pour voler mon ordinateur et lui faire des choses innommables. (Elle baissa la voix.) La petite tante est un crypto-coco. Découvrez quels doigts de pied il suçait hier soir et vous trouverez mon LCD 111. Dépêchez-vous avant qu'il s'échappe.

— OK, fit Remo.

Il alla à la porte. Dehors, dans le couloir, Ralph Dickey l'attendait.

— Il se passe quelque chose de louche, là-dedans, dit-il.

— C'est bien ce qu'il me semble, répondit Remo.

— Écoutez, allons quelque part pour causer, proposa Dickey.

— Comme c'est gentil, dit Remo.

Dickey l'emmena à la cafétéria de l'université. En criant dans la cacophonie de musique rock, de vaisselle, de plateaux et d'une bagarre à coups de hamburgers et de salade à la table voisine, il expliqua à Remo qu'il ne se fiait pas du tout au professeur et encore moins à l'éboueur.

— Et autre chose. Les ordures sont toujours ramassées le mercredi soir, ici. C'est aujourd'hui. Mais quelqu'un les a ramassées hier soir.

— Elles vont où ? À la décharge municipale ?

— Non. Nous avons un service privé. Le Service de nettoyage de Hollywood.

— Comme ce type dans le labo ?

— Précisément.

Les doigts manucurés de Dickey tortillaient des poils sur le poignet de Remo. Il ajouta :

— Je crois que nous devrions beaucoup parler de ça.

— Qu'est-ce que vous avez fait de votre carte d'entrée ? demanda Remo.

— Je l'ai perdue hier soir. Je peux vous emmener dans un endroit charmant, avec de la musique douce et des lanternes japonaises.

— Je crois que je vais être trop occupé à être hétérosexuel, répliqua Remo.

— Je voulais simplement être amical, protesta Dickey.

— J'ai déjà trop d'amis comme ça, assura Remo.

CHAPITRE VI

— Je suis M^r Gordons. Je suis un androïde. J'ai été créé il y a quatre ans par un savant, une femme. Je suis une machine de survie.

— Vous êtes un sacré farceur, dit le Pr Frances Payton-Holmes, mais je vous trouve quand même mignon. Vous avez de quoi boire sur vous, Gordons ?

— Je n'absorbe pas de boissons. Elles sont mauvaises pour mes éléments. Mais je comprends votre soif d'alcool. Ma créatrice était alcoolique aussi ; on dirait que je suis voué à avoir affaire à des femmes alcooliques. Mes prédécesseurs, messieurs Seagrams et Gilbeys, étaient des mécanismes moins parfaits que moi, dit-il fièrement.

— Ça doit être épatant d'être aussi épatant, marmonna le professeur.

— J'ai sans doute été programmé pour être épatant, dit M^r Gordons d'une voix pensive. Autrement, je ne le serais pas. Je ne puis exécuter que ce qui m'a été programmé.

— Ouais, ouais. Écoutez voir, je ne connais rien à ces histoires d'androïdes mais j'aimerais que vous me parliez de ce qui est écrit sous votre pied.

— Je suis troublé, avoua M^r Gordons.

— Bienvenue au club.

— L'homme qui était là à l'instant, avec le tee-shirt noir...

— Et alors ?

— Je l'ai déjà vu quelque part, mais je ne me rappelle pas où.

— Ah, laissez-le tomber ! Où est le sacré foutu LCD 111 ?

— Permettez-moi de vous expliquer depuis le commencement, dit posément M^r Gordons. J'ai été en quelque sorte désassemblé à un moment dont j'ai perdu le souvenir par suite de certains mécanismes endommagés dans mes banques de mémoire.

Le professeur leva les yeux au ciel.

— J'ai été déposé dans un dépôt d'objets inutilisables, expliqua-t-il et il baissa les yeux sur l'uniforme de Verbanic pour désigner sur la poche la raison sociale du Service de Nettoyement de Hollywood. Celui-là.

— La décharge ? Vous viviez dans une décharge ?

— J'étais désassemblé et mes éléments nécessaires étaient détruits. C'est seulement lorsque votre ordinateur a été placé dans le même lieu que j'ai pu amalgamer les pièces et redevenir fonctionnel. Vous voyez,

je suis un assimilateur.

— Un quoi ?

— Un assimilateur. Tant qu'un de mes éléments demeure intact, je suis capable de me réassembler. Ma créatrice m'a programmé cette faculté. Comme je l'ai dit, je suis une machine de survie.

Le professeur était suffoqué.

— Le LCD 111 fait partie de vous ?

— Oui. Je l'ai assimilé.

Le professeur poussa un cri perçant.

— Mon bébé ! Mon LCD 111 chéri dans une décharge d'ordures !

— Heureusement, votre ordinateur était en excellent état et j'ai pu utiliser toutes ses pièces.

Elle regarda M^r Gordons de travers.

— Vous voudriez me faire croire que vous êtes réellement un robot ?

— Un androïde. J'ai des traits humains.

— Et qu'est-ce que vous savez du LCD 111 ? demanda-t-elle d'un air très soupçonneux.

— J'en sais tout.

— menteur ! Personne ne sait tout sur cet ordinateur. Pas même moi et je l'ai construit.

— Moi, si. Par exemple, je sais que la quatrième cathode de la transmission laser est défectueuse, ce qui provoque une marge d'erreur de $1/250^{\circ}$ de seconde. Ignorant la cause de ce problème, vous l'avez certainement résolu en reliant un nouveau terminal tout entier, expliqua-t-il et il désigna un des trois ordinateurs restant sur la table. Celui-là, fort probablement.

Le professeur n'en revenait pas.

— La quatrième cathode ? Comment est-ce possible ?

— Absorption d'humidité par une minuscule fissure capillaire à la base.

— Mais bien sûr ! exulta-t-elle. C'est plus que possible. Il m'a fallu deux ans de travail sur ce terminal de soutien... ah ! Pourquoi est-ce que je vous raconte tout ça ? Et d'abord, comment savez-vous ce qui est arrivé à cette foutue cathode ?

M^r Gordons la regarda d'un air innocent.

— Je vous l'ai déjà dit. Je suis le LCD 111.

Le professeur Payton-Holmes crispa ses mains sur le dossier de sa chaise.

— Ce n'est pas possible. Non, vous devez être une espèce de communiste... Tenez, dites-moi par exemple quelle est la séquence binaire de la bande N° 23-1002 ? demanda-t-elle sournoisement pour le mettre à l'épreuve.

Il pencha la tête d'un côté.

— Je le savais ! Un farceur...

— 01,0110,0001,010,001001,100,11...

L'exclamation étouffée du professeur dissipa le silence de la salle.

— Comment pouvez-vous... Comment pouvez-vous savoir ça ?

— 000,1010,0110,00110, répondit-il.

Elle se jeta à son cou.

— Chéri ! Tu es enfin revenu à la maison !

Une vague étincelle brilla dans les yeux sans fond de M^r Gordons.

— Vous comprenez. Personne, depuis ma créatrice, n'a pu me comprendre.

— Je te comprends, mon bébé. Écoute... 01,1101,01111.

— Oh, je vous en prie, dit M^r Gordons en rougissant. Personne ne m'a encore jamais dit ça.

— Ne sois pas bête. Je suis ta mère. J'ai changé tes transistors quand tu n'étais qu'un petit tas de fils. 10010,00110...

— Ah, maman !

— Là, là, murmura-t-elle en lui tapotant la joue. Personne ne t'enlèvera plus jamais à moi.

— Pouvez-vous réparer mes récepteurs d'information de mémoire ?

— Naturellement, mon bébé, les mamans peuvent tout faire.

— Tout ?

— Tout.

— Dans ce cas, il y a une autre chose, que j'ai toujours voulue, avoua timidement M^r Gordons.

— Dis-le-moi, mon chéri.

M^r Gordons tourna vers elle un regard plein d'espoir.

— La créativité. Je veux être créatif. Je veux penser par moi-même. Je veux être libre.

Le professeur se gratta la tête d'un air songeur.

— Je ne sais pas si c'est possible. Et même si ça l'était, qu'est-ce qui se passerait au cas où je te donnerais la créativité ? Tu ne suivrais plus ta programmation.

L'androïde baissa les yeux.

— Je me doutais que vous diriez quelque chose comme ça.

Le silence retomba. Gauchement, le professeur mit un bras autour des épaules de M^r Gordons.

— Ah, et puis zut, je me ferai toujours avoir par un vilain museau... Je vais voir ce que je peux faire.

— Vraiment ?

— On peut toujours essayer.

Lentement, il lui prit la main et, quand il parla, sa voix parut un peu enrouée :

— Merci, maman, murmura-t-il.

Un léger bruit de pas les fit sursauter.

— Dickey ? C'est vous ? cria le professeur.

— Oui, répondit Dickey du couloir et il entra, l'allure provocante. Ce charmant garçon de Washington sait tout. Je ne sais pas à quelles affaires louches vous êtes mêlée avec cet éboueur mais il va y mettre fin !

M^r Gordons se leva.

— Cet homme ne doit pas continuer de parler de moi, dit-il. Cela compromettra ma survie. Je dois l'arrêter.

— Plutôt mourir ! s'exclama Ralph Dickey.

— Précisément, dit M^r Gordons en marchant vers lui.

— Ne vous occupez pas de lui, intervint le professeur. Revenez ici, Gordons.

— Je n'en ai que pour une minute, maman.

— Maman ?

Dickey recula, en bredouillant :

— Qu'est-ce qui se passe ici ? Hé, écarter-vous de moi, vous ! Empêchez-le, professeur !

Mais M^r Gordons avait saisi l'assistant par la peau du cou et le poussait hors du laboratoire.

— Hé... Ça va, quoi... Assez ! Où est-ce que vous m'emmenez ?... Au secours ! Professeur ! Arrêtez-le !

— Bien fait pour vous, lavette. Gordons, pendant que tu y es, cherche où il cache l'alcool.

Un bref bruit de lutte, puis le silence. Au bout de quelques minutes, Ralph Dickey rentra dans le laboratoire, sa figure anxieuse maintenant calme et impassible.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? cria le professeur en bondissant de sa chaise. Qu'est-ce que vous avez fait de mon bébé, espèce de sale voyou ringard ?

Dickey enlaça tendrement le professeur qui glapit de plus belle :

— Allez-vous-en ! Où est Gordons ?

— Je suis là, maman, dit-il affectueusement.

— Ne faites pas l'imbécile. Je sais qui vous êtes.

— Je suis M^r Gordons, insista-t-il et il tira quelque chose, une clef, de la poche de sa blouse. Je crois que vous vouliez ceci ?

Pendant un moment, elle le contempla avec stupeur, puis elle arracha la clef de la main de Dickey et courut vers une armoire d'acier et d'amiante.

— Elle marche ! cria-t-elle quand la porte de l'armoire s'ouvrit.

Avec une gravité quasi religieuse, elle y prit une bouteille de gin et la haussa.

— J'ai le gin, Dickey !

— Je suis M^r Gordons.

Elle prit une autre bouteille.

— Et voilà le vermouth !

— Les éléments d'un dry. Le breuvage favori de ma créatrice.

Le professeur fouilla dans l'armoire et puis, de plus en plus fébrilement, dans tout le laboratoire.

— Merde, merde, merde de merde ! brailla-t-elle. Pas de glace !

— Un instant.

M^r Gordons alla à l'évier, fit couler de l'eau dans ses mains et les serra. Au bout d'une minute, une douzaine de cubes de glace tintèrent dans un verre gradué.

— Pour vous, maman, murmura-t-il en le lui – offrant.

Elle le saisit, renifla le vermouth, remplit le verre de gin et but d'un trait.

— Je vous aime mieux comme ça, Ralph. Maintenant, trouvez-moi simplement Gordons et je vous laisserai garder votre emploi.

— Mais je suis M^r Gordons, assura l'homme qui ressemblait à Ralph Dickey. J'ai reçu la faculté de changer de forme quand ma survie exige que je déguise mon apparence.

Elle vida un autre verre, puis un troisième.

— Prouvez-le.

Alors qu'elle versait dans son gosier le quatrième verre gradué plein de gin, M^r Gordons s'étira, se tortilla, s'accroupit et lui tourna le dos. Il émit des espèces de couinements métalliques et des grincements de rouages en tournoyant comme une toupie. Le professeur acheva la bouteille et en entama une autre pendant que M^r Gordons se livrait à ses bizarres contorsions. Quand il s'arrêta enfin, il ne restait rien de M^r Gordons – pas plus que de Dickey ou Verbanic – à part un cube de métal parsemé de voyants et de fils. La bouteille de gin tomba et se brisa.

— Le LCD 111 ! gémit le professeur.

— C'est moi, maman, dit une voix monotone familière à l'intérieur du cube.

Le professeur chancela et fit un pas.

— Je crois que je vais vomir, marmonna-t-elle en titubant dans le couloir.

Dans les toilettes des dames, elle poussa un hurlement de Tarzan, puis elle revint dans le laboratoire affronter M^r Gordons, qui avait repris l'aspect de Ralph Dickey. Elle s'adossa à la porte, la figure verdâtre.

— Il y a un corps nu là-bas dedans, chevrotait-elle. Il vous ressemble tout à fait.

— C'est votre assistant, hélas ! répondit-il. L'homme en tee-shirt qui était là tout à l'heure représente un danger pour moi. Je ne peux pas savoir quel est ce danger avant que mes mémoires soient réparées mais il y a de fortes probabilités pour que votre assistant ait

compromis ma survie en lui parlant. Ils ont indiscutablement parlé de moi. Pour cette raison, j'ai été forcé d'abandonner ma précédente personnalité d'éboueur pour adopter celle de M^r Dickey.

Le professeur leva une main tremblante à son front.

— Que je comprenne bien. Vous avez tué Dickey... et changé ensuite votre figure pour lui ressembler exactement.

— C'est exact.

— Vous avez fait la même chose à l'éboueur ?

— Oui. C'était indispensable à ma survie.

— Et vous êtes toujours le LCD 111 ?

— Entre autres systèmes de programmation, oui.

Les yeux du professeur s'emplirent de larmes et elle soupira.

— Ah, Gordons ! L'éboueur était déjà assez laid. Je ne sais pas si je pourrai supporter que mon fils ressemble à Ralph Dickey.

— La beauté n'est qu'à fleur de peau.

— Et si les flics viennent te chercher, mon petit ?

— Je les tuerai aussi, maman, dit M^r Gordons avec simplicité, d'une voix rassurante.

Le Pr Frances Payton-Holmes pleura dans les bras mécaniques de son fils. Pour une mère, c'était un crève-cœur.

CHAPITRE VII

Mikhaïl Andreïev Istropovitch n'aimait pas se salir les mains. Fils de deux importantes personnalités du Parti, il avait été élevé dans un luxe relatif, en compagnie de ces hommes politiques astucieux que fréquentaient ses parents dans le grand appartement de Moscou, en affûtant son intelligence dans l'étude de Lénine et des échecs, dans la datcha familiale au bord de la mer Noire, en été. À l'université, il fut recruté, comme il l'espérait, par le réseau de renseignements du Centre, à Moscou.

Dès le début, il fut solidement entraîné pour faire partie de la légion croissante de maîtres-espions de la guerre froide. Istropovitch arrivait bien préparé. Il parlait aussi couramment l'anglais et le cantonais qu'un Américain ou un Chinois. Il avait étudié à fond la mécanique et la physique, ses sujets d'élection à l'université, parce qu'il savait que ces disciplines seraient précieuses pour le Parti et, en conséquence, pour son propre avenir. Son père lui avait enseigné dès son plus jeune âge les affaires étrangères et l'économie, si bien que lorsqu'il fut recruté par le Centre, il était déjà fort au courant de toutes les importantes questions du moment et possédait en plus, sur elles, un solide bagage. Il passa brillamment tous les examens du Centre et sa jeune carrière ne souffrit pas du tout du fait qu'il était beau, en pleine santé et ambitieux.

Son seul défaut, si l'on peut appeler cela un défaut, était sa haine des femmes. Il détestait leur mollesse, leur sexualité mielleuse. Mais cette aversion ne le gênait pas dans son travail, au contraire. Ainsi, un espion ne risquait pas d'être tenté par des seins provocants ou des hanches onduleuses, ce qui était une chose rare et fort appréciée de Moscou-Centre.

Il était parfait pour son emploi. Mikhaïl Andreïev Istropovitch était né pour devenir une étoile scintillant en secret en terre étrangère.

Malheureusement, il ne s'était pas attendu à ce que cette terre étrangère fût la propriété du Service de Nettoyement de Hollywood. Pas plus qu'il n'avait prévu que ses mains habiles et expertes creuseraient dans une vaste étendue d'ordures humides et puantes, parsemées de verre cassé et des restes décomposés d'animaux domestiques.

En se coupant pour la cinquième fois sur le rebord déchiqueté d'une vieille boîte de conserve de Mallow-Fluff, il maudit l'Amérique et tout ce qu'elle représentait, plus particulièrement ses éboueurs

indisciplinés qui ramassaient les ordures d'une université quand ils en avaient envie. En Russie, le ramassage d'ordures avec une heure d'avance était puni de renvoi ; un écart d'une journée mériterait un châtiment commençant par le knout et aboutissant à des mesures disciplinaires plus mémorables.

Il n'était pas un homme heureux. Pour aggraver son malheur, il observa, après avoir glissé sur un maquereau d'âge indéterminé, que le Service de Nettoyement de Hollywood était envahi par des citoyens du cru qui allaient et venaient avec précaution dans les ordures et s'interpellaient gaiement en brandissant avec une grande fierté les divers débris qu'ils avaient trouvés.

— Ouah ! glapit une jeune femme en agitant au-dessus de sa tête un lambeau d'étoffe grise. C'est le caleçon de Dustin Hoffman ! Je l'ai trouvé ! Ah, je ne peux pas y croire !

Portant une main à sa poitrine, la jeune fille simula l'extase amoureuse, en agitant de l'autre le caleçon déchiré. Une seconde jeune femme lui arracha son trésor et examina le nom écrit à l'encre indélébile à l'intérieur de la ceinture.

— Dis donc, c'est pas marqué Dustin Hoffman !

— C'est marqué Hoffman, pas vrai ? cria l'autre pour prendre la défense du sous-vêtement.

— Aaah, y a des tas de types qui s'appellent Hoffman. Et d'abord, c'est simplement l'écriture du blanchisseur. Pas de monogramme ni rien.

Avec dédain, elle lança le caleçon non authentifié à la tête de celle qui l'avait découvert.

— C'est le sien, c'est sûr, insista la jeune fille en faisant une moue boudeuse.

Elle était surtout vêtue de maquillage. D'épais traits noirs et rouges soulignaient ses yeux, à la manière d'une Néfertiti de Hollywood, et ses lèvres étaient couvertes d'un rouge vif violacé. Ses cheveux étaient teints d'une curieuse couleur bleu électrique et coupés en brosse. À part cela, elle portait un gilet de similicuir noir, une minijupe malpropre en plastique qui, nota Istropovitch, était passée de mode même en Russie, et une paire de bottillons rouges éculés. Horrifié, il la vit reprendre son aplomb et marcher droit vers lui.

Il essaya de se redresser mais à peine avait-il repris son équilibre sur le magma qu'il glissa encore et s'étala à plat ventre.

— Salut, susurra la fille. Vous vous intéressez aux Ordures des Stars ? C'est vraiment incroyable, hein ?

— Qu'est-ce qui est incroyable ? bougonna Istropovitch.

— Ça. Tout. La vie, dit-elle avec un sourire idiot et elle lui tendit la main. Je m'appelle Helen. Helen Wheels.

— Allez-vous-en. Ne vous approchez pas de moi.

Il fit des efforts pour se remettre debout, en remarquant que tout un côté de son pantalon était couvert d'immondices gluantes et d'écailles de poisson.

— Pas la peine de monter sur vos grands chevaux, dites donc, reprit la fille. Ici, c'est la Californie. Le pays des gens libres. Tenez, je vous laisserai même tenir le caleçon de Dustin Hoffman.

— Ma chère enfant, répliqua aigrement Istropovitch, c'est la dernière chose que je veux tenir. Allez-vous-en.

— J'ai des trucs incroyables chez moi. Vous voulez venir voir ?

— Sûrement pas.

— Envie de planer ? J'ai deux ou trois « ludes » incroyables.

— Je ne sais pas ce que sont des « ludes » mais je ne doute pas que vous en ayez. Un médecin et un bain vous seraient peut-être utiles...

Il s'interrompit, son attention attirée par une page du *Los Angeles Times* à moitié enfouie dans la gadoue à ses pieds. Dans le coin inférieur droit, il y avait un titre en caractères gras : UN ÉBOUEUR ARRÊTE POUR LE MEURTRE DE SON COLLÈGUE.

L'article rapportait que Marco Juan San Miguel de Ruiz Gonzalez, 25 ans, actuellement détenu pour sa propre protection dans une cellule du palais de justice du canton de Los Angeles, avait été arrêté pour avoir tué et bizarrement écorché son camarade de travail, Lewis J. Verbanic, dans la décharge du Service de Nettoyement de Hollywood, alors que les deux hommes venaient de terminer leur ramassage de la journée à UCLA.

Istropovitch s'empara de la page, la regarda un moment et la fourra dans sa poche. Il flairait une piste. Une seule chose pouvait avoir poussé un éboueur à en assassiner un autre, mardi soir après un ramassage à UCLA. Ce Gonzalez devait avoir compris la valeur du LCD 111 et conservait l'ordinateur. Il en avait eu suffisamment envie pour tuer, mais il n'était quand même qu'un amateur, pensait Istropovitch en dévalant le monceau répugnant de la décharge, vers sa voiture. Un amateur avec très peu de temps à vivre. Le LCD 111 était strictement réservé aux professionnels.

À travers une brume de Qualudes et de Kool-Aid, Helen Wheels vit plusieurs personnes fouiller parmi les trésors des Ordures des Stars. Elle ouvrit la bouche pour parler mais seul un petit rot sortit. Les personnes émergeaient du flou et semblaient la remarquer, alors elle sourit vaguement.

Sa vue était gênée par d'épaisses croûtes sur ses paupières, causées par des heures de sommeil drogué dans l'atmosphère très peu stérile du Service de Nettoyement de Hollywood. Une fois les croûtes éliminées de ses yeux et collées dans les replis de sa manche, elle vit que ces personnes étaient cinq ou six garçons vêtus de chrome et de

cuir.

— Je t'ai dit qu'elle serait là, ricana l'un d'eux. Qu'est-ce que tu fous, Helen ? Tu cherches à t'envoyer en l'air avec une peau de banane ?

Tout le groupe s'esclaffa bruyamment.

— Salut, Gueule-de-Rat.

— Moi et les potes, on cherche un peu d'action. Tu sais, quoi, la grosse rigolade.

— Je t'ai dit, je ne marche plus à ça, dit-elle d'une voix cassée, en passant une main sur ses cheveux en brosse. La dernière fois, vous m'avez brûlé tous les cheveux.

— On s'est un peu laissé emporter, quoi. Ça ne se reproduira plus. Je te jure.

Sur ce, il traça une large croix sur son cœur, ce que les autres trouvèrent tout à fait désopilant.

— Vous avez tous des petites amies, gémit-elle en essayant d'extirper ses jambes flageolantes des débris.

— Ouais, mais pas aussi dégueulasse que toi, lança un autre garçon.

Le dénommé Gueule-de-Rat s'approcha.

— Écoute, chiure de mouche, tu viens ici de la cambrousse pour chercher des vrais mecs. Alors qui c'est qui t'héberge ? Qui c'est qui t'apprend la rigolade ?

— Je n'ai pas rigolé avec vous autres. Vous m'avez battue et vous m'êtes tous montés dessus et vous avez fourré des épingles dans mon nez et mis le feu à mes cheveux. C'était pas comme au cinéma.

— On est la nouvelle vague, connasse. Et tu adorais ça.

— Pas vrai ! C'est pour ça que je me suis sauvée. Je veux simplement que vous me foutiez la paix.

— Dites voir, les mecs, elle veut qu'on lui foute la paix ! qu'est-ce que vous dites de ça ?

Un type avec une rangée d'épingles de sûreté dans les oreilles tira de son blouson une courte et lourde chaîne.

— Je ne crois pas que j'ai envie de lui foutre la paix, dit-il.

— Main-de-Fer ne peut pas arrêter de jouer avec de l'ordure. Tout comme toi, hein, Helen ? Vous devriez peut-être vous mettre ensemble, tous les deux, puisque vous aimez tant les ordures.

— Allez-vous-en, gémit-elle.

— On s'en ira, déclara Gueule-de-Rat, mais d'abord on va t'apprendre à te sauver des Princes de l'Enfer.

Il lui saisit le bras. Elle se débattit mais un autre Prince la tenait par la jambe et puis tout le groupe la souleva et la porta, tandis qu'elle hurlait et résistait, jusqu'au sommet du tas d'immondices.

— Vous n'êtes pas des Princes de l'Enfer, glapit-elle

frénétiquement. Vous n'êtes qu'une bande de paumés !

Un poing s'écrasa dans son ventre. Elle regarda autour d'elle, prise de panique. Tout était désert. À l'apparition des Princes, les autres fouille-merde des Ordures des Stars s'étaient tous esquivés à la recherche d'autres terrains de chasse. Elle était seule avec les jeunes voyous qu'elle croyait avoir abandonnés. Tandis que le soleil brillait dans le ciel de Californie, ils la jetèrent sans ménagement sur le tas de détrit. L'un d'eux ramassa une vieille boîte de conserve et la remplit de saleté, puis il la lui lança à la figure.

Gueule-de-Rat attendit qu'elle ait fini de tousser et de cracher.

— Maintenant, histoire que tu saches ce qui t'arrive, au cas où tu tournerais de l'œil ou quelque chose, je vais te faire un dessin. D'abord, nous allons tous te monter à tour de rôle. Ça, ça te plaira. Le vieux Smiley passera le dernier, parce que c'est un vicieux. Et puis on va s'assurer que tu ne nous échapperas plus, parce qu'on va te casser les jambes et les deux bras. Et puis Main-de-Fer t'enchaînera bien et...

Il tira de sa poche une boîte d'allumettes et en craqua une. Helen frémit en regardant les flammes danser dans la brise et brûler jusqu'au bout.

— Non, je t'en supplie, non...

— Les Ordures des Stars vont brûler, bébé, et quand on trouvera tes petites bottes rouges, y aura plus rien dedans que des cendres.

— Des cendres de moucharde, ajouta Main-de-Fer et il s'avança vers la tête d'Helen, en balançant sa chaîne.

— Non ! Non, je vous en supplie ! geignit Helen alors que la chaîne s'abaissait lentement et lui caressait le cou.

Saisie de tremblements, elle ferma les yeux. À ce moment, inexplicablement, les maillons froids de la chaîne quittèrent sa gorge et le dénommé Main-de-Fer tourna la tête. Les autres regardaient dans la même direction. Elle se tordit le cou et vit, à trois ou quatre mètres, un mince jeune homme brun qui arrivait. Il avait des poignets très épais et portait un tee-shirt noir.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda l'inconnu.

— Rien. On rigole un peu avec la dame, ricana Gueule-de-Rat.

— Si vous rigoliez un peu sans la dame ?

— Si t'apprenais à vivre sans jambes ? riposta le Rat en abattant un couteau vers la figure de Remo.

Le couteau manqua son but, décrivit un arc et tomba parce que la main de Gueule-de-Rat s'était séparée de son corps et succombait à la gravité terrestre. Il poussa un hurlement aigu en regardant le moignon ensanglanté mais se tut net quand deux doigts sur son larynx l'envoyèrent valser en silence dans un réfrigérateur abandonné. Le réfrigérateur vacilla, se renversa et atterrit lourdement sur son contenu.

Celui que l'on appelait Main-de-Fer fit tourner sa chaîne devant lui. La vue de cette chaîne fendait l'air en sifflant terrifia la fille couchée par terre. Un petit sourire apparut au contraire sur les lèvres de Main-de-Fer. Remo leva un pied, frappa de la pointe le dernier maillon et renvoya l'objet à son propriétaire avec un claquement sec. Quand la chaîne se logea entre les cuisses de Main-de-Fer, son sourire disparut. Sa virilité aussi.

Deux autres se ruèrent sur Remo. Ils comprirent leur erreur dès qu'ils furent à un mètre au-dessous du sol, la tête émergeant à la surface tandis qu'ils plongeaient plus profondément, leurs dents ouvrant la voie. Les autres prirent leurs jambes à leur cou. Lentement, Helen se releva.

— Dites, c'était vraiment incroyable ! s'écria-t-elle.

— Votre figure aussi.

Le maquillage spectaculaire avait coulé et la faisait ressembler à un clown. Malgré tout, sous les traînées noires et rouges, il y avait le visage d'une jolie fille d'une vingtaine d'années. La rondeur de bébé de ses joues lisses ne s'accordait pas du tout avec son odeur, qui rappelait à Remo les clochards, les plus nauséabonds du Bowery de New York.

— Racontez-moi un peu ce que vous faisiez d'abord dans un dépôt d'ordures, dit Remo.

— La même chose que vous, répondit-elle sans se troubler, en embrassant d'un geste toute la décharge. Je fouille dans les Ordures des Stars.

Elle s'éloigna un peu, poussa un cri de joie et revint en brandissant un chiffon gris avec une ceinture élastique en haut.

— Tenez, dit-elle en offrant la loque à Remo. Puisque vous m'avez aidée, je veux bien vous donner mon caleçon.

— Sans vous offenser, ma jolie, Attila le Fléau de Dieu ne voudrait pas de votre caleçon à moins que vous preniez un bain.

— Attila le Fléau de Dieu ? Ils sont de la nouvelle vague ?

— De la vieille. Ça remonte loin, avant les Beatles, même.

Helen réfléchit à cette possibilité, en serrant sur son cœur l'incalculable caleçon de Dustin Hoffman.

— Avant les Beatles ? répéta-t-elle, ahurie. Est-ce que la vie existait, avant ? Est-ce qu'il y avait du LSD ?

— Difficile à dire. On ne peut que hasarder des hypothèses, en faisant des tests au carbone -14 d'ossements de vieux guitaristes.

— Hein ?

— Peu importe. Vous venez ici tous les jours ?

— Oui, depuis que j'ai quitté les Princes de l'Enfer.

— Vous avez trouvé quelque chose d'intéressant aujourd'hui, à part ça ? demanda-t-il en désignant le chiffon informe.

— Non, aujourd'hui, c'était plutôt moche. Ce matin j'ai cru que j'avais fait une vraie trouvaille. Une bobine de film. Enfin, ce n'était pas exactement comme un vrai film, c'était tout petit, comme ça, dit-elle en rapprochant deux doigts pour montrer la taille de sa découverte. J'ai cru que peut-être c'était un film porno ou quelque chose. Mais il n'y a que des numéros. Rien que des chiffres, dans chaque cadre, ou bien des petites bandes de papier avec des trous.

— Qu'est-ce que vous en avez fait ?

— Je l'ai emporté à la maison, on ne sait jamais. Des fois, on peut faire un échange. Je me suis dit comme ça, qui sait, il y a peut-être un dingue des chiffres et peut-être il l'échangera contre un truc formidable, comme une vieille brosse à dents de Nick Nolte.

— Où habitez-vous ?

— À Gower Gulch. Vous voulez crécher avec moi ? demanda-t-elle, pleine d'espoir.

— Montrez-moi le chemin.

Les yeux d'Helen s'illuminèrent.

— Ah dites ! Jamais personne que les Princes a voulu venir à la maison avec moi ! Vous êtes vraiment chouette, vous savez ? Vous allez voir, je vous ferai passer un bon moment. Je me raserai même sous les bras, si vous ne faites pas dans le naturel.

— Allons voir le film, dit Remo.

L'appartement de Gower Gulch était un chaos de posters aux couleurs fluorescentes et de sculptures de poussières entassées sous des meubles sauvés du ramassage de huit heures du matin et décorés d'objets découverts dans les ordures des stars. Helen Wheels fouilla derrière une masse squelettique, qu'elle identifiait comme le bock à injections de Faye Dunaway, et retrouva une minuscule bobine de film en plastique rouge ébréché.

— Voilà la bande, annonça-t-elle. Le bide. Pas de gens qui baisent, rien. Rien que des numéros et des trous.

Remo haussa le film à la lumière. Toute la bande semblait couverte de zéros et de uns, entre des symboles algébriques, entrecoupés de longues bandelettes de papier vert perforé.

— J'aurais besoin de ça, je crois, dit-il.

Helen haussa les épaules.

— Vous m'avez sauvé la vie. C'est à vous.

— Ma foi, il est temps que je parte, maintenant, dit Remo en s'efforçant de ne pas respirer l'air fétide.

— C'est ce qu'ils disent tous. Mais ça ne fait rien, allez.

Elle se gratta distraitement le bras. Un mince trait de peau claire apparut sous les couches de crasse.

— Dites, je peux vous poser une question ? demanda-t-elle timidement.

— Bien sûr.

— Pourquoi est-ce que vous ne voulez pas dormir avec moi ? Je veux dire, quoi, vous êtes chez moi et je ne vous repousse pas ni rien.

— Parce que vous êtes cradingue.

— Ah... Si je me lavais, vous croyez que je serais jolie ?

— Ça se peut. Mais je ne peux pas en voir assez pour le dire, sous toute cette saleté.

— Une minute.

Elle passa dans une salle de bains dégoûtante et ferma la porte. Remo entendit un vieux robinet s'animer en grinçant, probablement pour la première fois depuis que l'appartement était occupé, puis ce fut une cascade d'eau. Des nuages de vapeur filtrèrent sous la porte.

Au bout de quelques minutes, une petite fille maigre et pâle apparut sur le seuil, toute nue, avec des yeux bleus tout tristes au-dessous des cheveux bleus en brosse.

— Vous n'êtes pas mal du tout, finalement, dit Remo.

— Regardez-moi ! gémit-elle. Je suis horrible ! Et mon identité ? Je ne peux pas retourner à la décharge comme ça ! Je sens comme le savon. On voit ma peau. Mes copains me chasseraient de la ville.

Remo lui glissa une main dans le dos, sur les fesses.

— Les copains peuvent aller se faire voir, déclara-t-elle. Marions-nous !

CHAPITRE VIII

Remo enveloppa la bande et l'expédia à Harold W. Smith, au sanatorium de Folcroft à Rye, dans l'État de New York. Là, sous sa couverture de directeur de Folcroft, Smith emporterait le film dans son bureau privé et fermerait la porte. Il appuierait sur un bouton et tout un mur coulisserait pour révéler l'ordinateur le plus perfectionné du monde.

Tous les renseignements disponibles dans n'importe quel ordinateur stationnaire du globe pouvaient être extraits du terminal de Smith. L'homme vieillissant à la figure de citron pressé était un génie dans son domaine, Remo le savait. Si quelqu'un pouvait déchiffrer ce qu'il y avait sur la curieuse bande qu'Helen Wheels avait dénichée, c'était bien Smith.

Quand Remo retourna au motel de la 41^e Rue, il trouva Chiun assis sur une natte devant la télévision, avec une expression de sublime mépris sur son visage parcheminé alors que commençait le journal de Canal 3.

— Les nouvelles ! cracha Chiun. Qu'est-ce qu'il y a de nouveau dans la guerre, la famine, la peste et le choléra ? Jamais ces programmes stupides ne rapportent les sereines actions d'un Maître de Sinanju parmi eux.

— Alors ne les regardez pas.

— Je dois les regarder, répliqua Chiun en contemplant béatement le petit écran. Les nouvelles sont la seule émission qui montre des personnes de la bonne couleur.

Remo jeta un coup d'œil au poste, où la principale commentatrice de Canal 3, Cheeta Ching, foudroyait son public des yeux en débitant les nouvelles de la journée d'une voix qui aurait aiguisé des lames de rasoir à vingt mètres.

— Elle est coréenne, affirma Chiun.

— Ah, faites taire ce barracuda ! grogna Remo.

— Barracuda ? Toi, avec le goût d'un ver de terre, tu traites la ravissante Cheeta Ching de barracuda ?

— Pardon.

— Tu es incapable d'apprécier la beauté. Même les délicieux drames de l'après-midi sont remplis de gens de ton espèce, de gros hommes blancs affreux et des femmes comme des vaches avec des pis comme des ballons d'air chaud. Seul le journal montre des femmes de bonne origine ancestrale ! Barracuda ! grommela Chiun.

Cheeta Ching se pencha subitement en avant et s'humecta les lèvres.

— Et maintenant, passons à l'événement principal de la journée, dit-elle avec une joie mauvaise. Un meurtre bizarre commis à la décharge du Service de Nettoyement de Hollywood annonce peut-être le début d'une nouvelle ère de crimes « écorchés » dans la région de Los Angeles.

Le regard de vipère de Miss Ching fut remplacé par une photo en noir et blanc du défunt Lewis J. Verbanic, lequel avait été découvert par la police de L.A. à 1 h 15 du matin.

— On s'interroge déjà sur la nature de l'écorchement, grinça Cheeta. Des porte-parole de la Société de Fraternité dans le Terrorisme auraient découvert un lien entre la mort de Verbanic et les dernières exigences de l'OLP, de l'IRA et de mouvements séparatistes de l'Armée Républicaine du Peuple d'Afghanistan.

— La tête de ce type me dit quelque chose, murmura Remo en examinant la photo de Verbanic sur l'écran.

— Naturellement. Tous les Blancs se ressemblent, dit Chiun.

— L'assassin présumé de la victime, Marco Juan San Miguel de Ruiz Gonzalez est détenu sans caution au palais de justice du canton de L.A. D'après un représentant du médecin légiste, Verbanic a été tué et ensuite écorché sur place.

— Je crois que c'est quelque chose du côté du nez, marmonna Remo.

À ce moment, l'image changea et l'on vit une photo de carte d'employé de l'accusé, Marco Gonzalez, le trou dans ses dents bien visible.

— Gonzalez, qui prétend avoir été simple témoin du crime, dit que Verbanic a été tué par un robot métallique de près de deux mètres de haut. Gonzalez doit subir une série d'examens psychiatriques au cours de la semaine.

Chiun pouffa.

— Un robot métallique de deux mètres de haut. Heh, heh. Les Blancs disent n'importe quoi. Heh heh.

— Le labo, souffla Remo.

— Et maintenant, des nouvelles un peu moins sinistres, continua Cheeta Ching. Les combattants révolutionnaires de la liberté ont remporté une brillante victoire aujourd'hui contre les troupes impérialistes entraînées par les Américains, au cours d'une remarquable action à la grenade contre l'ambassade des États-Unis. Cela fait la quatrième victoire en deux mois de lutte vaillante...

— Où vas-tu ? demanda Chiun au dos de Remo. Tu ne souhaites pas contempler le charmant visage de Cheeta Ching ?

— Plutôt contempler le cul d'un babouin, grogna Remo. Je vais à la

prison.

— Très bien. C'est la place des rustres qui ne peuvent pas comprendre la beauté.

La prison était assiégée par des manifestants, certains avec des pancartes exigeant l'exécution immédiate de Marco Gonzalez, d'autres sa libération sous prétexte que « Les Écorcheurs sont aussi des Êtres Humains. » Un troisième groupe, armé de postes à transistors de trente kilos brailant de la musique disco, hurlait dans des haut-parleurs que Gonzalez servait de bouc émissaire aux éléments racistes de la société cherchant à exterminer les citoyens hispaniques.

Un gros jeune homme avec une radio intercepta Remo alors qu'il bondissait sur les marches de la prison. « Shake Your Love Thing » marchait si fort qu'il ne pouvait rien entendre à part les paroles, mais il savait lire sur les lèvres de l'individu qui se retroussaient sur deux rangées de pierres tombales verdâtres et moussues ressemblant très vaguement à des dents.

— Toi la presse ? articula ainsi le gros garçon.

— Non, à vrai dire j'appartiens à une organisation ultra-secrète enquêtant sur le rôle qu'a joué un des prisonniers dans la disparition d'une arme de défense ultra-secrète, répondit Remo, bien certain que l'homme ne pourrait l'entendre à moins de baisser le son de sa radio, ce qui était aussi vraisemblable que de lui faire employer du dentifrice.

— On ne laisse entrer que la presse là-dedans, articula le garçon en amenant son gros ventre avec radio incorporée en contact avec Remo. Le peuple américain veut connaître tout de cette injustice avant que le tribunal fasse un marteau de Gonzalez.

— Un marteau ?

— Ouais, con, un marteau. Comme Jésus. Tu causes pas l'inglese ?

— Vous voulez dire martyr, rectifia Remo.

— Il va mourir pour une cause ! poursuivit l'homme à la radio.

— Si vous ne bougez pas de là, je vais mourir à cause de votre haleine.

L'homme à la radio fronça les sourcils et se planta obstinément devant Remo pour lui barrer le passage.

— On ne passe pas à moins d'être presse.

Remo haussa les épaules.

— D'accord. Je presse.

Il souleva la radio géante et l'enroula autour du ventre du gros garçon puis il serra jusqu'à ce que l'individu vire au violet et que « Shake Your Love Thing » vibre à travers sa cage thoracique.

Le rez-de-chaussée du Palais de justice était bordé de salles

d'audiences et de chambres. Remo ouvrit toutes les portes jusqu'à ce qu'il trouve une pièce occupée par un homme d'un certain âge qui transpirait abondamment. Il transpirait tant que la sueur coulait à flot dans son cou et tachait son col blanc immaculé. En entrant, Remo vit l'homme en sueur sursauter et devenir d'une jolie teinte vert pâle. Ses mains étaient vertes aussi car elles serraient des liasses de billets de cinquante et cent dollars. De semblables devises étaient étalées sur la table devant lui.

— Un cadeau, annonça l'homme transpirant de la voix suave et autoritaire des gens qui ont une grande expérience de la corruption. Un simple cadeau. Pas de services ni de promesses en échange, à aucun moment.

— Je cherche le type qui a été arrêté pour le meurtre d'un éboueur, dit Remo.

L'homme fourra des poignets de billets dans ses poches débordantes.

— Jamais entendu parler de lui.

— Je ne vous ai pas encore dit son nom.

— Je n'ai quand même jamais entendu parler de lui.

De nouveaux billets crissèrent en disparaissant dans ses vêtements. Remo regarda le petit bloc de bois sur le bureau, portant une plaque de cuivre : L'Hon. JAMES ADDLINGTON BLAKELY.

— Vous n'auriez pas présidé par hasard le tribunal des flagrants délits cette nuit, vers deux heures du matin ?

— Jamais entendu parler de lui, marmonna le juge en fourrant les derniers billets dans ses poches. Excusez-moi, je dois me sauver.

L'Honorable James Addlington Blakely devait courir vers le vol 211 de la TWA à destination de l'île de Grand Cayman, où son compte en banque inimaginable avait pris des proportions considérables grâce à des années de pots-de-vin scrupuleusement acceptés. Cependant Blakely, comme il le confiait à l'occasion à quelques intimes, ne s'était pas enrichi simplement en acceptant des pots-de-vin. Il était un homme avisé, il avait des principes. Le principe auquel il obéissait toujours quand on lui offrait des « cadeaux » était ce qui différenciait James A. Blakely de l'espèce commune de politiciens véreux. Il lui permettait de garder la tête haute, quelles que soient les circonstances perçues par des observateurs de l'extérieur. Il l'autorisait à rester fier de lui et de son honneur, car jamais il ne violait son premier principe, qui était de ne jamais accepter de sommes inférieures à cinq dollars. Jamais il ne traitait avec des minables.

Le vol 211 devait décoller dans 45 minutes. La place derrière celle de Blakely, dans l'avion, était déjà occupée par le coûteux et soyeux arrière-train de Christine Clark, son assistante administrative, anciennement du Paradis de Massage d'Eddie.

L'Honorable James A. Blakely n'allait certainement pas rater son avion à cause d'un rien du tout trop curieux en tee-shirt. Ce fut pour cette raison qu'il repoussa, d'un geste de suprême mépris, le rien du tout en tee-shirt qui lui barrait la porte.

Et puis, subitement, la révélation vint à Blakely. Jamais plus il ne jugerait une personne sur la mine. Un homme en tee-shirt comptait autant qu'un millionnaire en costume à sept cents dollars, dans cette terre de la démocratie. Jamais plus il ne repousserait quelqu'un avec mépris simplement parce qu'il avait l'air d'un rien du tout. Surtout si la personne en question le tenait par les cils.

— Où est le détenu avec deux dents de devant en moins ? demanda Remo.

— Marco Gonzalez ? couina Blakely.

— Lui-même.

— Sorti sous caution.

Les paupières du juge étaient étirées devant lui comme deux stores rayés rouges.

— Je croyais qu'il était détenu sans caution.

— J'ai changé d'avis.

— Vous voulez dire que tout ce fric dans vos poches a changé votre avis. D'où ça vient ?

Remo tira les paupières de Blakely vers les poches de pantalon d'où émergeaient les bords de quelques billets. La tête de Blakely plongea avec une surprenante agilité.

— Je ne sais pas, coassa-t-il, la voix cassée par sa position insolite. Un type avec des boules en or.

— Tiens ? Mais au cas où je ne m'approcherais pas de lui à ce point, comment s'appelle-t-il ?

L'Honorable James Addlington Blakely bavait maintenant sur sa braguette.

— M'a pas dit son nom. Cheveux bruns, traits réguliers, votre taille à peu près. Il avait un collier avec deux boules d'or en pendentif. Il a emmené Gonzalez. Voulez-vous me lâcher les yeux, maintenant ?

— Bien sûr.

Remo les lâcha dans un petit claquement d'élastique. Le juge pleurait abondamment tandis que la peau de sa figure se remettait lentement en place. Il ferma les yeux, dans l'espoir que le rien du tout fou furieux en tee-shirt s'en irait.

Il ne s'en alla pas. Le juge entendit une sorte de doux sifflement. Quand il rouvrit les yeux, le type était parti. Et tout l'argent qui avait été dans ses poches pleuvait maintenant dans la pièce en millions de petits confettis verts.

CHAPITRE IX

Marco Juan San Miguel de Ruiz Gonzalez souffrait. C'était la pire douleur de sa vie, encore pire que lorsqu'il était allé trop loin avec le corsage lacé de Rosa et quelle lui avait flanqué un coup de pied entre les jambes avec ses talons aiguilles, pire que lorsque six loubards noirs armés de tuyaux de plomb l'avaient envoyé dans les pommes pour deux jours, encore pire que cette fois où Fats Ozepok lui avait fait sauter les deux dents de devant.

Le coup de pied de Rosa n'avait pas été si mal, dans le fond, parce qu'après elle le regrettait tellement que non seulement elle avait laissé Marco délayer sa blouse mais glisser deux doigts dans sa culotte, en manière d'excuses. Et si Fats et les loubards de Watts l'avaient sévèrement tabassé, il était béatement inconscient, à chaque occasion, après moins de cinq minutes de bagarre.

À présent, la douleur était différente. Elle n'apportait le soulagement des bras potelés de Rosa ni de retraite dans l'inconscience. Parce que l'homme qui jouait avec les boules d'or à son cou, là devant lui, n'était ni une vierge mexicaine ni un dingue de violence du ghetto noir. C'était une espèce de tueur professionnel glacé, Gonzalez en était sûr. L'homme aux boules d'or savait infliger la douleur en veillant à ce que ses victimes restent bien réveillées pour la sentir.

Il ne se pressait jamais, cet inconnu froid qui avait arraché Gonzalez à sa détention et l'avait amené, les yeux bandés, dans cette cave puante. Il posait inlassablement les mêmes questions stupides et quand Marco lui faisait les mêmes réponses, il lui cassait les doigts avec un marteau ou lui écrasait des cigarettes sur le torse.

Cela faisait des heures que duraient les questions et la douleur et l'inconnu n'avait pas juré une fois, pas élevé la voix ni frappé Gonzalez avec colère. Il n'y avait que ces questions répétées, sur cette caisse de métal dans la resserre aux poubelles, à côté du labo d'UCLA, suivies de la douleur administrée posément et sans émotion.

Maintenant, ils se reposaient, l'interrogateur jouant avec les boules d'or de son collier, Gonzalez assis sur la chaise où il était ligoté, goûtant les âcres gouttes de sueur coulait de sa figure entre ses lèvres craquelées. Il essaya de penser à Rosa, mais son esprit revenait aux mêmes questions inévitables : Qu'est-ce qu'il avait fait de la boîte ? Où l'avait-il emportée ? Qui était son employeur ?

— Où est le LC 111 ? recommença l'homme, d'une voix basse.

— Monsieur, je vous l'ai bien dit cent fois.

Cette boîte LCD à côté des poubelles avait l'air d'un tas de ferraille, à mon avis.

— Où est le LCD 111 ?

Gonzalez soupira.

— À la décharge. Le Service de Nettoyement de Hollywood.

L'homme alluma une cigarette, tira jusqu'à ce que le bout soit bien incandescent et la tint contre l'épaule de Marco, sans la toucher.

— Où est le LCD 111 ? demanda-t-il pour la troisième fois de cette série-là.

Sur l'épaule de Marco, les poils se ratatinèrent et tombèrent en dégageant une odeur qui avait fini par imprégner toute la cave, depuis le commencement de l'interrogatoire. Tout sentait la chair grillée et le poil calciné. La peau de Marco, à un ou deux millimètres de la cigarette, commençait à se boursoufler.

— Je vous dis la vérité !

— Peut-être, murmura l'homme et il écrasa la cigarette sur l'épaule de Marco.

La brûlure le fit hurler de douleur.

— Assez ! Je vous le dis ! Qu'est-ce que vous voulez entendre ! Je l'ai donné aux Russes. Je l'ai balancé du haut d'une falaise. Je l'ai mis au clou pour douze dollars quatre-vingt-dix-huit et une montre-bracelet. Mais enfin, nom de Dieu, dites-moi ce que vous voulez !

L'interrogateur souffla deux longs jets de fumée, éteignit sa cigarette en soupirant et alla ouvrir une porte dans le fond de la cave.

Deux hommes entrèrent. Le premier avait des lèvres si épaisses et caoutchouteuses qu'elles en étaient comiques. Dans une tête toute ronde, chauve, brillaient deux petits yeux bestiaux. L'autre était petit et maigrichon, vêtu d'un jean neuf, d'une chemise Lacoste rose et de mocassins de qualité. L'interrogateur fit un vague geste vers Gonzalez en parlant rapidement aux deux hommes dans une langue que Marco ne comprit pas. Les deux autres répondirent dans la même langue, tout en le regardant d'un air méfiant.

Après quelques instants de conversation, l'interrogateur aboya ce qui ressemblait à un ordre. Le subordonné aux grosses lèvres et à l'allure de taureau sortit et revint avec une serviette de cuir qu'il soutint respectueusement sur ses bras étendus. L'interrogateur l'ouvrit et y prit un étui en plastique contenant une seringue et plusieurs flacons enveloppés dans une peau de chamois. Haussant une fiole à la lumière, il remplit la seringue et revint vers Gonzalez, en tenant l'aiguille en l'air.

— J'ai horreur des piqûres, gémit Gonzalez, la bouche pâteuse.

L'homme aux boules d'or ne répondit pas. L'aiguille s'enfonça dans le biceps gauche de Gonzalez et ressortit. Tout en comptant les

secondes sur son chronomètre, l'interrogateur tripotait ses boules d'or. Gonzalez le vit devenir flou et gris comme une vieille photo et puis disparaître. La dernière chose qu'il vit fut le collier, apparemment suspendu en l'air, avec les boules d'or qui se choquaient doucement en cadence.

— Il est mort ? demanda en russe l'agent tenant l'attaché-case sur ses bras.

— Mais non, voyons, répondit Mikhaïl Andreyev Istropovitch. Il est notre unique lien avec le LCD 111, quelle que soit la faiblesse de ce maillon.

— Et ce professeur ? demanda l'autre subordonné en redressant le col de sa chemise Lacoste. Nous pourrions l'emmener au Centre, à Moscou, avec nous.

Istropovitch pinça les lèvres d'un air écoeuré.

— Idiot ! La disparition du LCD 111 peut être présentée comme un accident. Il n'y aurait pas de répercussions internationales. Mais l'enlèvement d'une physicienne de la NASA chargée d'un projet américain top-secret, ce serait trop dangereux pour nous tous.

— Et son assistant ?

— Son assistant ne sait rien des fonctions ni du mécanisme de l'ordinateur. Il est employé uniquement pour surveiller les penchants personnels du professeur.

Le subordonné élégant claqua des doigts.

— Camarade colonel, dit-il à Istropovitch, j'y suis ! J'ai lu un des dossiers sur le professeur. Elle a certaines faiblesses, parmi lesquelles les hommes et l'alcool sont les pires. Si nous la capturons et la gardons ici dans ce pays, nous pourrions exploiter ces faiblesses au point qu'elle collaborera avec nous pour le LCD 111.

Istropovitch laissa échapper un petit rire sec.

— Si jamais vous vous prenez pour un petit malin, Youri Alexovitch, rappelez-vous que j'ai dix ans de plus que vous et que je suis votre supérieur.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? protesta Youri en s'accrochant au crocodile sur sa chemise.

— Ça veut dire que vous avez le cerveau d'une noix et voilà pourquoi vous êtes et resterez un larbin de ceux qui sont plus capables que vous. Vous avez lu un dossier sur le professeur. Un dossier ! Il y a des réserves entières de dossiers sur le professeur Payton-Holmes, au Centre ! Et moi, naturellement, je les ai tous lus ! Depuis dix ans, le haut commandement étudie ces dossiers avec le plus grand soin. Des psychologues et des psychologues du comportement ont étudié de très près les actions du professeur et écrit des volumes sur Frances Payton-Holmes. Et qu'ont-ils découvert ?

L'homme chauve leva des yeux soudain plus brillants et ses lèvres

caoutchouteuses formèrent un sourire évoquant un canot de sauvetage.

— Elle aime les petits garçons ? demanda-t-il.

— Non ! rugit Istropovitch, puis il tira sur sa veste et se calma par un puissant effort de volonté. Toi seul peut m'abaisser à de telles profondeurs, Gorki, gronda-t-il d'une voix lourde de menaces.

— Pardon, camarade colonel, marmonna Gorki et la lumière s'éteignit dans ses petits yeux.

— Le profil de comportement du professeur montre qu'elle est de cette race espèce de créatures humaines : une personne qui ne craint pas la mort. Elle n'a pas de famille, pas le moindre lien émotionnel avec âme qui vive sur la planète.

Elle se conduit constamment d'une manière irréfléchie et téméraire, à son gré, en mettant en danger les autres et elle-même sans autre raison que le caprice du moment.

— Elle est peut-être folle, hasarda Youri.

— Peut-être. Son patriotisme déformé le laisserait certainement entendre. Elle traite de communistes tous les gens qu'elle n'aime pas.

— Non ! s'exclama Gorki sans vouloir y croire. Tout le monde aime les communistes. Partout où va l'Armée Rouge, les gens nous adorent. S'ils ne nous aiment pas, on leur colle des balles dans la tête. Bientôt, tout le monde nous aime. Comment ça se fait qu'elle ne nous aime pas ?

— Peut-être parce qu'elle est folle, dit Youri.

— Naturellement, déclara Istropovitch. Sa voiture est une Edsel... Enfin, quelle qu'en soit la raison, elle vit comme si elle ne craignait pas la mort. Pour elle-même ou pour les autres. Et sans cette peur, camarades, un individu ne peut pas être brisé.

Gorki réfléchit aux paroles de son supérieur en se mettant un doigt dans le nez. Youri demanda s'il pouvait faire un saut au McDonald pour un Big Mac et un verre gratuit Ronald McDonald. Il expliqua que ces verres se vendaient 50 roubles, à Moscou. Il avait déjà passé un marché pour vendre son blue-jean américain à un officier du KGB pour trois fois plus que sa valeur US.

— Pas le temps, répliqua Istropovitch. Préparez notre départ pour Moscou le plus vite possible. Par le prochain vol d'Aéroflot qui n'est pas prévu pour exploser en l'air. Nous emmènerons l'Américain avec nous, conclut-il en montrant Gonzalez.

Youri se tourna vers l'homme inerte sur la chaise et remarqua quelque chose qu'il n'avait pas encore vu. Gonzalez portait des baskets Keds Red Ball. Le Russe les lui ôta et les fourra sous son bras.

— Cent cinquante roubles ! annonça-t-il en clignant de l'œil à Istropovitch. Et pour faire bon poids, il flanqua un coup de pied dans le tibia de Gonzalez. Sale cochon de capitaliste cupide ! dit-il en

sortant.

CHAPITRE X

À neuf heures du soir, le laboratoire du professeur était encore tout illuminé.

— Salut, dit Remo. Vous êtes libre ?

Le professeur se détourna de tout un assortiment de bouteilles et de carafes qu'elle disposait sur une table d'aspect bizarre, contre le mur.

— À vil prix, d'ailleurs, marmonna-t-elle. Je vous connais ?

— Je suis Remo. Le type qui doit enquêter sur votre ordinateur disparu.

Les yeux du professeur retournèrent vivement vers la table métallique aux alcools.

— Euh..., il est parti, dit-elle d'un air distrait.

— Je sais. C'est pour ça que je suis là. Dites, vous vous sentez bien ?

Elle souhaitait que Remo s'en aille. Les choses seraient bien plus simples. Le LCD 111 était de retour, sous quelque forme que M^r Gordons se plaisait à lui donner et il n'y avait plus d'état d'urgence national. Cependant, Gordons ne voulait pas révéler son identité à ce Remo avant de s'être rappelé qui était Remo. Le professeur pensait que peu importait qui était Remo, il avait de très chouettes pectos et s'il ne partait pas tout de suite, elle allait lui sauter dessus.

— Vous êtes terriblement mignon, dit-elle en s'efforçant en vain de chasser les vagues de concupiscence qui l'envahissaient.

Ces yeux noirs de rêve, ce beau corps dur, ces poignets épais et, oh, ah, cette bouche !

— Merci, madame, dit Remo. Eh bien, je pense que nous devrions commencer.

— Je suis prête quand vous l'êtes, bébé ! s'exclama le professeur en ôtant vivement sa blouse blanche.

En 58 secondes chrono, elle se dépouilla du reste de ses vêtements et se présenta devant Remo, nue comme un ver.

— Je voulais dire que nous devrions commencer à causer. Au sujet de l'ordinateur.

— Causer, causer, toujours causer. Y a plus personne qui baise, alors ?

Remo fit tomber un des bras du professeur qui s'était enroulé, à la manière d'un serpent, autour de sa cuisse.

— J'aimerais vraiment avoir une conversation avec vous, dit-il. Tout habillée, si cela ne vous fait rien.

— Ce qui importe, c'est la communication, jeune homme. Pas les bavardages, haleta-t-elle en volant vers lui pour un placage au sol. Vous allez voir comme nous communiquerons mieux quand vous aurez baissé culotte. Youpiiiii !

Elle tira la ceinture hors des coulants et la fit tournoyer au-dessus de sa tête comme un lasso.

— On boit un petit coup, beau brun ?

— Non, merci, dit Remo en attrapant sa ceinture au vol pour la remettre à sa place autour de sa taille.

Le professeur se glissa sournoisement vers la table où elle versa du gin d'une carafe directement dans son gosier, amorcé au préalable par une olive. Alors qu'elle avalait, une petite voix venue de nulle part lui chuchota à l'oreille :

— Amène-le sur la table.

— Quoi ?

— Sur la table. Sur le dos, si possible.

— Pour quoi faire ?

— S'il te plaît, maman, dit la table. Amène son dos sur la table.

— Okay dokey, dit-elle en pouffant avec la plus grande lubricité.

À l'autre bout de la salle, Remo secouait la tête en regardant le prix Nobel de physique complètement nue, en train d'écluser du gin et de parler toute seule. Elle était encore plus cinglée que l'en avait averti Smith.

— À table ! À table ! chantonna-t-elle gaiement.

Tous les charmes du célibat féminin d'âge moyen s'évalèrent quand elle ondula vers Remo d'un air plus qu'engageant. Remo réprima un frémissement.

— Profites-en, beau brun ! Je suis plus brûlante qu'une E-C 135 sur sa trajectoire, comme on dit à la NASA...

Elle mouilla son index et fit un bruit de grésillement en l'appliquant sur une hanche fortement potelée.

— Venez là. C'est le seul moyen que vous avez de me faire parler.

— Ah, zut, marmonna Remo et il obéit à contrecœur.

— Maintenant asseyez-vous là.

Elle tapota la table. Il s'assit. Immédiatement, elle lui caressa la jambe.

— Est-ce que nous ne pourrions pas sauter cette séquence-là ? demanda-t-il.

— Et vous priver de l'extase de faire l'amour avec moi ? Vous rigolez ?

En soupirant, Remo se lança dans la série de manœuvres que Chiun lui avait apprises, il y avait très, très longtemps, les paliers méticuleux conçus pour amener une femme à la pleine satisfaction glapissante. Dans le cas du Pr Frances Payton-Holmes, cependant, c'était du temps

perdu. Cette bonne femme, pensait Remo, tirerait autant de satisfaction en s'asseyant sur une balle de ping-pong.

— S'il vous plaît, est-ce que nous pourrions parler, maintenant ? demanda Remo en plaçant sa main sur un certain point, sur le genou gauche de la dame, qui lui fit claquer des dents de joie.

— Bien sûr, mon chéri. Je suis née à Madison, dans le Wisconsin, unique enfant d'un fermier prospère...

— Je songeais à des événements plus récents, interrompit Remo. Par exemple, la disparition de l'ordinateur. Comment l'appelle-t-on, déjà ?

— LC 111, gémit-elle. La plus importante percée technologique des dix dernières années, le nouveau défenseur du Monde libre.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— C'est un secret d'État, répliqua-t-elle et Remo toucha un certain endroit au-dessus du nombril. Il prend en chasse les missiles et les contrôle, glapit le professeur. Un missile en particulier.

— Quel missile ? murmura Remo en caressant un groupe de nerfs sous l'oreille gauche.

— Le *Volga*, gémit-elle. La nouvelle hyper-arme soviétique.

— Un seul missile ?

— Un suffit, dit-elle, les narines palpitantes.

— Et que fait votre ordinateur, une fois qu'il a pris en chasse ce truc, ce *Volga* ?

Le professeur se tortillait, se trémoussait, ses seins mous tournaient à l'unisson dans le sens contraire aux aiguilles d'une montre.

— Il le détruit, si nous voulons. Ou bien il peut l'envoyer se perdre. De la terre, sans aucune intervention aérienne instrumentale. Il peut trouver le *Volga*, le suivre jusqu'à 250 kilomètres au-dessus de la terre et l'étaler à travers le ciel comme de la gelée de groseilles, tout... tout ça... sans quitter... ce... labo..., psalmodia-t-elle en haletant.

— Est-ce que d'autres que vous savent ce que peut faire le LCD 111 ?

Remo pinça une certaine petite zone de peau du cuir chevelu. Elle se mit à baver et à ruer en l'air.

— Tout le monde sait ce qu'il peut faire, malheureusement. La NASA, le Président, tout le monde. Et probablement tout un ragoût d'espions russes au Centre de Moscou. Peu importe qui le sait. Même Ralph Dickey savait ça. Il le racontait sans doute à tous les pédés communistes d'ici.

— Savait ? Racontait ? murmura Remo.

— Sait. Raconte, rectifia-t-elle. Enfin bref, ce qui compte, c'est comment le LCD 111 marche. La théorie du laser utilisée pour sa programmation est si complexe qu'il m'a fallu dix ans pour la résoudre et je suis le meilleur scientifique du monde. Pour voler le secret du

fonctionnement de l'appareil, on aurait besoin de l'appareil, conclut-elle triomphalement.

— Ça me fait de la peine de vous l'annoncer comme ça, professeur, mais quelqu'un a votre appareil.

— Ne dites pas de bêtises ! rétorqua-t-elle en riant. C'est seulement ce que vous croyez. En réalité, le LCD 111 est juste...

Soudain, la table émit un cri aigu et une décharge électrique qui fit tomber le professeur sur le carrelage. En ressentant les premières vibrations, Remo avait automatiquement bondi. Il pensait avoir bien quitté la table mais en retombant il la frôla légèrement du cou.

C'était surprenant. Il avait eu l'impression, sur le moment, qu'une petite protubérance avait soudain poussé sur la table, pour entrer en contact avec sa nuque. Mais c'était ridicule. Les tables n'ont pas l'habitude de se faire pousser des appendices qui bondissent et attaquent les gens.

Il tâta l'endroit en question, un peu à droite des vertèbres. À peine une petite égratignure, pas même de sang.

— Ça va bien ? demanda-t-il au professeur étalée de tout son long sous une rangée de becs Bunsen. Permettez-moi...

Il allait dire « Permettez-moi de vous aider à vous relever » mais il s'aperçut, avec une soudaine lucidité, qu'il avait lui-même du mal à se tenir relevé. Tout son côté droit était lourd. La salle tournoyait et basculait chaque fois qu'il respirait. Quand il voulut marcher, sa jambe droite parut sur le point de fléchir.

— Vous voulez que j'appelle un médecin ? demanda le professeur en se penchant sur lui.

La triple vision de Remo lui présentait six seins flasques et trois ventres ronds.

— Rhabillez-vous, simplement, marmonna-t-il faiblement.

Faisant appel à toutes ses forces, il se traîna du laboratoire vers le motel de la 41^e Rue.

— Pardon de t'avoir fait peur, maman, dit M^r Gordons qui avait repris la forme de Ralph Dickey. Je ne pouvais pas te permettre de révéler mon identité à cet homme.

— Nous devons avoir une petite conversation, déclara le professeur et elle s'assit pour avaler une solide rasade de gin. Si ça te fait plaisir de ressembler à Ralph Dickey, je veux bien. Ce n'est pas la tête la plus sympathique que je connaisse, mais enfin, d'accord. Mais te transformer en table électrique qui me flanque une peur bleue et qui fait du mal à ce gentil jeune homme, c'est exagéré. Et juste au moment où je commençais à l'intéresser à moi !

— Il n'a pas de mal, dit M^r Gordons.

— Comment le sais-tu ? Tu étais une table, quand c'est arrivé.

— J'ai planté un petit émetteur près de sa colonne vertébrale. Ce

n'est qu'une égratignure.

La moutarde commençait à monter au nez du professeur.

— Alors comment se fait-il qu'il titubait et tournait en rond comme un fou ?

— Sa réaction a été tout à fait insolite. Un être humain normal n'aurait rien senti du tout. Je savais bien qu'il avait quelque chose d'anormal.

— Ou alors tu n'es qu'un maladroit. Et d'abord, pourquoi est-ce que tu veux lui planter un émetteur dans le dos ? De quoi te mêles-tu ?

— Écoute, maman, tu dois me croire, dit M^r Gordons. Cet homme a une tête qui me dit quelque chose. C'est pourquoi il est impératif que tu répares mes banques de mémoire. Je ne sais pas si cet homme est secourable ou dangereux. Tant qu'il porte l'émetteur, je peux le suivre, au cas où j'aurais à le tuer.

— Le tuer ! tempêta le professeur. Espèce de sale petit merdeux de pédé communiste, c'est le meilleur étalon que j'ai jamais trouvé !

— Maman !

— Excuse-moi. Mais tu commences à me porter sur les nerfs.

— Les mères ne doivent pas parler comme ça à leurs enfants. J'ai découvert cette information dans un volume rédigé par un certain docteur Spock.

— Et alors ? grogna-t-elle en faisant un sort à un nouveau petit coup de gin.

— Le docteur Spock fait autorité, dans le monde entier, sur l'éducation des enfants et il affirme que les bonnes mères ne traitent pas leurs rejetons de sales petits merdeux de pédés communistes.

— Bon, d'accord, d'accord, je ne savais pas ce que je disais.

— Tu ne m'aimes pas, murmura M^r Gordons.

— Ah, je t'en prie ! Écoute, je te fais des excuses, là !

Il n'est pas besoin d'excuses, dit M^r Gordons. Je ne sens pas l'amour. Je suis un androïde. Je n'ai pas de créativité, pas de sentiments. Savoir que ma mère ne m'aime pas n'a aucune signification pour un individu comme moi. Je peux survivre sans amour.

Le professeur le regarda d'un air contrit.

— Est-ce que ça arrangerait les choses si je te racontais une histoire pour t'endormir ?

M^r Gordons haussa les épaules.

— Si tu veux.

Elle réfléchit à ses lectures d'enfance préférées. Puis son visage s'éclaircit.

— Est-ce que tu connais celle de la formation en double spirale de l'acide nucléique déoxyribose ?

— Tout le monde connaît celle-là, grommela M^r Gordons.

Le professeur réfléchit encore un peu.

— Bon. Et les méthodes optiques pour l'étude des résonances hertziennes dans les antiprotons ? J'ai eu un Nobel pour ça.

M^r Gordons baissa la tête.

— Ton étude a été programmée dans mes banques de mémoire aux premiers stades de mon développement, ainsi que tes découvertes sur les principes maser-laser utilisés dans l'électrodynamique des quantas.

— Gros malin ! N'importe quel enfant de quatre ans serait enchanté par les résonances hertziennes.

D'un air de défi, M^r Gordons la regarda.

— Puisque nous sommes sur ce sujet, tu n'as pas la tête d'une mère non plus.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? protesta le professeur en allongeant le bras vers la carafe de gin. Qu'est-ce qu'elle a, ma tête ?

— D'abord, tu n'es pas habillée.

— Oh bon, bon, grogna-t-elle et elle s'enroula dans sa blouse blanche.

— D'après tous les folklores normaux, occidentaux et orientaux, les mères sont censées avoir des cheveux gris et des rides, déclara M^r Gordons. Elles sourient fréquemment. Elles ne boivent pas de gin et n'arrachent pas le pantalon des messieurs qu'elles ne connaissent pas.

Le professeur but longuement à la carafe.

— C'est beaucoup exiger, petit.

M^r Gordons, la figure affligée, se leva.

— Je vais aller autre part. Je trouverai ce que je cherche dans un autre coin du monde.

— Attends un peu ! Je croyais que l'amour ne signifiait rien pour toi.

— Je cherche à devenir créatif. Par conséquent, je dois imiter le comportement humain. Je quitte la maison, maman.

Le professeur s'étrangla sur son gin.

— Ne fais pas ça ! Tous les agents ennemis, en Amérique, essaieront de t'enlever. Tu es le LCD 111 !

— Un être humain créatif n'accepterait pas une mère qui se conduit comme toi. Adieu... individu.

— Maman. C'est maman, d'accord ? dit-elle désespérément. Ne pars pas, Gordons. Nous explorerons tout le programme spatial soviétique. Nous découvrirons de nouveaux mondes dans l'espace. Ça te plairait, n'est-ce pas, mon bébé ?

— Adieu.

— Attends ! cria-t-elle. Attends rien qu'un instant ! Je reviens tout de suite.

Elle récupéra son sac à main dans la corbeille à papiers, sa place

habituelle, et se précipita aux toilettes.

Il y eut un cri bref, suivi de jurons et de bruits divers. Au bout d'un moment, le professeur reparut dans le laboratoire.

Un nuage de talc blanchissait ses cheveux qui étaient tirés en petit chignon de grand-mère. Une blouse blanche l'enveloppait, comme une robe d'intérieur, et une autre était nouée autour de sa taille pour ressembler à un tablier. Des rides de rire étaient dessinées sur sa figure au crayon à sourcils châtain.

— Content ? dit-elle avec un certain dégoût.

— Tu as fait ça pour moi, maman, murmura Gordons, une lueur d'émotion dans ses yeux mécaniques.

— Tu resteras, Gordons ?

— Tu me programmeras la créativité ?

Avec une expression douloureuse, elle tenta d'expliquer :

— La créativité n'est pas aussi merveilleuse que tu le crois, bébé. Parfois, c'est plus facile de laisser simplement quelqu'un vous dire ce qu'on doit faire, de suivre sa programmation.

— Mais tu as promis !

— Ça te gâcherait la vie. Regarde-toi, mon trésor. Tu es parfait. Tu ne commets jamais d'erreurs. Tu n'as jamais honte de toi-même. Tu ne fais jamais des choses idiotes que tu regrettes plus tard. Pourquoi veux-tu être créatif ? Ça ne te causera que des ennuis, de l'imprécision et de la peine.

— Parce que je veux être libre, répondit le robot.

Le professeur contempla longuement les yeux tristes de M^r Gordons.

— Je comprends, murmura-t-elle. Assieds-toi là-bas. Je vais essayer.

— Ah, maman, je ne te quitterai jamais ! s'écria-t-il en la prenant dans ses bras pour la faire tourner.

— Pose-moi par terre ! ordonna-t-elle et il obéit. Écoute, mon garçon, puisque tu comptes rester, tu ne crois pas que tu pourrais enlever ce cadavre des toilettes ? Il commence à sentir.

— Je ferai n'importe quoi pour toi, maman.

Il l'embrassa tendrement sur la joue et sortit du laboratoire. Restée seule, le professeur souffla un peu de talc de ses yeux et avala le reste du gin.

CHAPITRE XI

Remo tâtonna sur le bouton de porte de sa chambre de motel avant d'arriver à ouvrir.

— Chiun, dit-il, je ne suis pas bien.

— Heh, heh, heh, heh, fit Chiun sans se retourner.

Il était exactement au même endroit où Remo l'avait vu avant de partir, sur sa natte et les yeux rivés sur l'écran de télévision.

— C'est une des joies de l'enseignement, savoir qu'un jour un élève, même attardé, même stupide, finira par apprendre. Tu as appris la plus grande leçon de ta vie, que je désespérais presque de t'enseigner. Et maintenant, silence. Le résumé des nouvelles du Canal 3 commence.

Il contempla avec fascination la figure de rapace de Cheeta Ching, qui venait d'apparaître pour rapporter avec délices les derniers communiqués sur le trépas de la démocratie américaine.

— Chiun, je ne peux pas marcher. Je n'arrive pas à faire les mouvements que je veux. Je ne peux même pas penser normalement.

— Chut. N'attends pas trop de toi-même. Moi je n'attends certainement rien. Heh, heh, heh. Je n'attends certainement rien.

Il continua de regarder le petit écran jusqu'à ce que Cheeta Ching souhaite venimeusement bonsoir et soit remplacée par une femme mortifiée par le cou sale de son mari, comme en témoignait son col de chemise. Chiun éteignit le poste.

— Tout ce que je désire, c'est la paix et la tranquillité au crépuscule de mes années, dit-il. Tout ce que tu m'offres, c'est du bruit.

Chiun se retourna sur sa natte pour regarder Remo avec colère.. Il allait encore dire quelque chose quand il s'interrompit et examina attentivement son élève.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il.

— Mon équilibre. Il n'est pas d'aplomb, on dirait. Je perds un peu le contrôle.

— Ça m'est arrivé une fois, déclara Chiun.

— Ah ?

Remo s'assit sur le canapé.

— J'avais ton âge. Douze ans, peut-être.

— J'ai bien plus de douze ans !

— Pour Sinanju, tu es un bébé. À vrai dire, je te flattais en disant que tu avais douze ans. Quelqu'un d'autre, avec ton entraînement,

pourrait avoir douze ans. Toi, tu en as plutôt six.

— L'histoire, Chiun.

— J'étais plus âgé que toi. J'avais douze ans alors que tu n'en as que six. Et, un jour, j'ai perdu mon équilibre. Je ne pouvais rien faire. Mes bras et mes jambes semblaient avoir une volonté à eux. J'ai interrogé mon maître. Il m'a dit que ceux de Sinanju ont un sens délicat de l'équilibre. N'importe quoi, même infiniment petit, peut le compromettre. Je lui ai demandé ce que c'était et le Maître m'a dit que puisque c'était mon corps, je devais apprendre ses faiblesses et trouver mes propres remèdes.

— Chiun, ce n'est pas une de ces histoires qui durent pendant quatre semaines et que vous concluez en m'insultant, dites ?

— Pourquoi pas ? Tu m'insultes chaque fois que je te regarde. Quand je pense à toutes ces années que j'ai gaspillées, au temps précieux...

— Chiun, la suite de l'histoire, s'il vous plaît !

— Je vois. J'ai excédé ta faculté d'attention habituelle. Je n'étais donc qu'un enfant. J'ai examiné mon corps et découvert que j'avais été piqué par une abeille. Le dard était encore dans ma chair. Son poids avait jeté la confusion dans mes sens.

— C'est ridicule ! Un dard d'abeille ?

— Toutes choses sont ridicules pour un imbécile.

Chiun sourit et ralluma la télévision. Une émission de jeux envahit la pièce. Deux différentes branches de la famille Juke essayaient de se deviner mutuellement, sous la présidence d'un maître de cérémonie apparemment résolu à explorer de nouveaux sommets de somnambulisme.

— Pourquoi est-ce que Cheeta Ching n'est pas tout le temps sur la boîte à images ? demanda Chiun.

— Elle y est à six heures et à onze heures, répondit Remo. Ça devrait suffire à n'importe qui, d'avoir à regarder cette figure de piranha.

— Elle apparaît aussi d'autres fois. Souvent sans prévenir. Pourquoi ?

— Elle donne les bulletins d'information. On interrompt les programmes pour annoncer une nouvelle importante.

— Et ça peut arriver n'importe quand ?

— Chaque fois qu'il se passe quelque chose d'important dans l'actualité.

— Qu'est-ce qu'ils jugent important, ces gens qui sont responsables de ça ?

— Eh bien, vous savez, les nouvelles. Un grand incendie : Un accident très grave. Une catastrophe aérienne. La Troisième Guerre mondiale.

Chiun secoua la tête.

— Je n'aime pas les incendies parce que les innocents sont blessés autant que les coupables. Mais les accidents d'automobile, ça c'est une possibilité. Tous les gens qui conduisent ces gros affreux véhicules méritent ce qui leur arrive. Un accident d'automobile, peut-être...

— Chiun, vous n'allez pas causer des accidents d'automobile simplement pour voir plus souvent cette figure de gaufre ?

— Je n'ai pas encore pris la décision, dit Chiun. Ce ne sera peut-être pas un accident d'automobile. Peut-être une catastrophe aérienne. Qu'est-ce que tu as dit d'autre ?

— La Troisième Guerre mondiale.

— Je ferais mieux de regarder. Ça pourrait arriver d'une minute à l'autre, dit Chiun en se retournant vers le petit écran.

Le téléphone sonna.

— Si c'est cet empereur Smith fou, je veux lui parler.

— Vous ? Vous voulez lui parler ?

— Je croyais m'exprimer clairement.

— Alors répondez au téléphone, déclara Remo.

— Ce n'est pas mon travail.

— S'il vous plaît ?... C'est Smitty.

Chiun regarda encore un instant l'émission de jeux, hocha la tête et alla au téléphone.

— Je parle du domicile le plus inadéquat du Maître exalté de Sinanju, annonça-t-il. Celui qui demande audience peut maintenant parler.

— Ici le docteur Smith.

— O, très digne empereur ! Vous nous honorez par votre visite sur cet instrument. Je me porte fort bien, en dépit des aménagements misérables de cette résidence. Si seulement j'avais une photographie de la ravissante Cheeta Ching pour orner ces murs nus !

— Cheeta Ching ?

— Elle est le héraut des nouvelles du pays, répandant son message de joie par l'inviolable source de vérité de la télévision.

— C'est la commentatrice de Canal 3 ! cria Remo.

— Ah ? Bien. Je vais voir ce que je peux faire.

Chiun lança le téléphone à travers la pièce. Il atterrit sur les genoux de Remo.

— C'est pour toi, dit-il. Smith.

Et il alla s'asseoir de nouveau devant la télévision.

— Ouais ? fit Remo.

— La bande que vous m'avez envoyée concerne des coordonnées laser sur la lune. Cela doit faire partie de la programmation du LCD 111. Qu'avez-vous découvert, par le Pr Payton-Holmes ?

— Qu'elle aurait besoin d'une gaine.

— Je vous avais averti à son sujet, dit Smith.

— Je sais. C'est pourquoi je me donne la peine de vous répondre.

Remo raconta alors la singulière rencontre de Payton-Holmes et de l'éboueur et la ressemblance de l'éboueur avec Verbanic, la victime écorchée du meurtre. Il lui parla de l'enlèvement de Marco Gonzalez de la détention préventive. Il lui expliqua que Ralph Dickey avait perdu sa carte d'entrée du laboratoire après avoir pris des verres avec un homme qui portait des boules d'or au cou.

— C'est ça ! dit Smith.

— C'est quoi, ça ?

— Les boules d'or. C'est Mikhail Andreyev Istropovitch. Un des meilleurs agents de Moscou Centre.

— C'est leur service d'espionnage ? demanda Remo.

— Ce qu'ils ont de plus perfectionné. Le meilleur absolument. Ils envoient leur artillerie lourde, à ce que je vois, dit Smith et Remo put entendre un petit soupir. Malheureusement, je crois qu'ils ont réussi. J'ai fait vérifier tous les bagages et tous les paquets à bord de tous les avions quittant les États-Unis, de toutes les compagnies, pour chercher s'ils contenaient des objets métalliques et électroniques et cet ordinateur n'a pas quitté ce pays intact.

— Ils se planquent peut-être dans un coin, avec lui. En se terrant.

— Extrêmement improbable. Le Centre de Moscou ne permettrait jamais qu'une chose aussi importante que le LCD 111 reste en territoire américain plus longtemps qu'il n'est absolument nécessaire. Il n'y avait qu'un moyen de sortir, à ma connaissance.

— Lequel ?

— Un vol Aéroflot a quitté L.A. International il y a environ vingt minutes et des dispositions avaient été prises pour un blessé sur une civière. Le blessé était accompagné par trois hommes avec des passeports diplomatiques. L'un d'eux correspondait au signalement d'Istropovitch, mais Aéroflot a protesté de son immunité et les autorités n'ont pas pu le toucher. Ses bagages, naturellement, ne contenaient rien de suspect. Pas même un pistolet.

— Qui pourrait être le type sur la civière, à votre avis ?

— Je ne sais pas. Peut-être un cadavre plus ou moins bourré d'éléments du LCD 111. Ce n'est qu'une hypothèse. Je n'en sais rien du tout.

— Était-il hispanique ?

Il y eut un bref silence.

— Mais oui, en effet, je crois qu'il l'était.

— Alors ne vous fatiguez pas, dit Remo. Ils n'ont pas l'ordinateur. Le type sur la civière était Gonzalez, l'éboueur. Ils doivent se figurer qu'il a volé l'ordinateur et ils l'emmènent à Moscou Centre pour lui arracher par la torture ce qu'il en a fait.

— C'est possible. Ils ne partiraient pas sans...

— Je vous le dis, Smitty, ce bidule est par ici quelque part.

— Je ne peux pas courir ce risque, déclara Smith. Si vous n'êtes pas bientôt à Moscou Centre, ils vont reconstruire le LCD 111 et le neutraliser. Et alors plus rien ne pourra arrêter le *Volga*.

— Qu'est-ce que le *Volga* va faire de si terrible. Nous bombarder ? Est-ce que nous n'avons pas des fusées et des trucs pour empêcher ça ?

— Le bombardement est la moindre des fonctions du *Volga*, dit Smith. Je me suis arrangé pour vous faire embarquer à bord d'un appareil diplomatique spécial, ce soir à 11 h 45. Il vous conduira là-bas plus vite que n'importe quel appareil de ligne.

— Je ne peux pas partir tout de suite, dit Remo. Je ne fonctionne pas bien. Mon équilibre est bousillé.

— Combien de temps vous faut-il pour corriger ça ? demanda Smith d'une voix inquiète.

— Chiun ! appela Remo. Combien de temps avant que je sois d'aplomb ?

— Dix ans.

— Il a dit dix ans, Smitty.

Smith renifla bruyamment dans le téléphone.

— Allez en Russie. Tout de suite, ordonna-t-il et il raccrocha.

CHAPITRE XII

— Mai » qu'est-ce que tu as ? L'aiguille de l'oscilloscope vient de buter.

Le professeur vérifia toutes les électrodes fixées sur la cage thoracique métallique de M^r Gordons, tout en soufflant sur les nuages de talc tombant de ses cheveux artificiellement blanchis.

— Elles sont activées.

— Qu'est-ce qui est activé ? demanda le professeur alarmé.

— Mes banques de mémoire engourdies.

Toute surexcitée, elle sourit à travers le réseau de fils.

— Quel circuit ?

— F -42, je crois. Sur la droite.

— C'est ça ! C'est ça ! cria-t-elle en tenant respectueusement le mince fil. Ta créatrice était un génie.

Elle était radieuse et les rides dessinées sur sa figure partaient sereinement dans tous les sens.

— Un génie, répéta-t-elle. Maintenant, si je pouvais modifier la connexion avec F-26...

Elle raccorda deux fusibles avec un minuscule fer à souder et les remplaça dans le circuit de M^r Gordons.

— Et si ces deux transistors d'argent fondent à la chaleur de la fusion entre D-641 et N-22...

Elle tripota une masse de petits terminaux de fils, dans le dos du torse du robot.

— Combien de temps faudra-t-il pour que ça fonde ?

— Je ne sais pas. Peut-être jamais. Tout dépend de la quantité que tu utilises pour alimenter tes centres élevés d'intelligence. Si nous passons beaucoup de temps à réfléchir – tu sais, à résoudre des problèmes, des choses comme ça – tu activeras les anodes de chaleur.

M^r Gordons, dérouté, cligna des yeux.

— Je ne comprends pas, maman. Qu'est-ce qui se passera ?

Le professeur prit du recul pour admirer son travail.

— Eh bien, tu commenceras à développer de la créativité, cerveau d'oiseau. Pourquoi penses-tu que je me donne tant de mal avec ces transistors ?

M^r Gordons se mit à trembler.

— La créativité ? Je posséderais la créativité ? Vraiment ?

— Peut-être. Je ne promets rien. Mais tes banques de mémoire... ça c'est positif. Tu devrais pouvoir tout te rappeler, maintenant.

— Ah, maman ! s'exclama M^r Gordons. C'est toi le génie. Est-ce que tu savais que le Grand-Duché de Luxembourg a une densité de population de 120,28 personnes au kilomètre carré ?

Le professeur le regarda, médusée.

— Et alors ?

— Je me suis souvenu. Je me rappelle toutes sortes de choses. Le fromage de cheddar a une énergie alimentaire de 410 calories pour 100 grammes. Jules César a asservi les tribus de la Gaule de 57 à 52 avant Jésus-Christ. La racine carrée de 1035 est 10,12. L'explorateur français Jacques Cartier est généralement considéré comme le fondateur du Canada. Je dois tuer Remo Williams.

— Quoi ? Qui ?

— C'est le nom de cet homme dont la tête me disait quelque chose. Par conséquent, je dois le tuer. Merci pour le souvenir.

Elle arracha le fil.

— Écoute, tu es un gentil petit robot qui prend les missiles en chasse. Un point, c'est tout. Si tu continues à assassiner des gens, tu n'auras plus le temps de suivre le *Volga*. Alors ne pense plus à ces histoires de meurtres.

M^r Gordons se hâta de remettre le fil F -42 en place.

— Non, répliqua-t-il froidement. Je ne peux pas oublier, maintenant que mes banques de mémoire sont réparées. Remo Williams est un homme dangereux. Lui et un autre, nommé Chiun, m'ont démembré deux fois. La dernière fois, ils ont brûlé mes pièces.

— Salopards de communistes.

— Ils ne sont pas communistes. Ils travaillent pour... chut...

M^r Gordons bondit brusquement de sa chaise et se figea.

— Il voyage...

— C'est un soulagement, dit le professeur. Maintenant ce petit merdeux va probablement nous laisser tranquilles et nous pourrons tous travailler. Il était bien mignon, quand même, murmura-t-elle avec nostalgie.

— L'émetteur que j'ai implanté dans son dos diffuse du haut des airs. Il se déplace très vite. Très loin.

— Ma foi, un de perdu, dix de retrouvés.

— Je dois le rechercher !

— Allons, voyons !

— Je dois le tuer.

Ces mots firent frissonner le professeur.

— Mais tu ne peux pas partir ! cria-t-elle.

— Je le dois.

— Tu es un *robot*, tu entends ? *Mon* robot, mon LCD 111. Je ne vais pas encore te perdre de vue. Le *Volga* va être lancé d'un jour à l'autre. Je dois être avec toi pour ajuster les coordonnées.

M^r Gordons répondit d'une voix glaciale et, pour la première fois depuis qu'il était entré dans son laboratoire, le Pr Frances Payton-Holmes éprouva une petite sensation de peur.

— Je ne suis pas ton LCD 111. Je suis une machine de survie, créée pour assimiler tout le matériel nécessaire pour cela. Ce Remo Williams menace ma survie, donc je le suivrai jusqu'à sa destination et je le détruirai. Je le ferai tout de suite, avant qu'il connaisse mon existence et s'attende à mon attaque. Je crois que c'est une approche très créative du problème. Si tu insistes pour me surveiller, il n'y a qu'une solution possible. Tu viens avec moi. Je te laisserai m'observer pendant que je lui arracherai les bras, maman.

— Oh non ! s'exclama le professeur en reculant. Je ne vais pas partir pour je ne sais quelle course à la lune. D'ailleurs, il va probablement en vacances, simplement. Il sera de retour dans un jour ou deux.

— Alors je dois y aller seul.

Le professeur poussa un profond soupir.

— Je vais faire mes bagages.

— Tu es la plus merveilleuse des mamans ! glapit M^r Gordons en ébouriffant affectueusement la coiffure de vieille dame, ce qui fit tousser le professeur dans l'averse de talc.

— Va te coucher, Gordons.

— Mais nous devons partir !

— Demain. Je suis morte de fatigue.

— Tout de suite.

Le professeur regarda l'heure.

— Il est plus de minuit. Je suis couverte de toute cette saloperie de mère. Je n'ai même pas encore pris mon cocktail du soir.

— Alors il faut que je parte seul, déclara inexorablement M^r Gordons.

Le professeur leva les yeux au ciel.

— Bon. Attends au moins que je trouve mon sac.

Elle jeta un coup d'œil au laboratoire, un chaos de papiers épars et de concoctions renversées depuis la mort de son assistant et renonça à récupérer son sac dans ce désordre ; c'était une cause perdue. Elle s'empara à la place d'une bouteille de Tanqueray et la fourra sous son bras.

— Très bien, allons-y, enfant gâté, dit-elle.

Dans le parking de l'aéroport international de Los Angeles, M^r Gordons contempla le ciel et décrivit un tour complet, les bras étendus comme un radar.

— Il se dirige droit vers le nord-est, annonça-t-il. Vers la Russie.

— Comment peux-tu le savoir ? demanda le professeur.

— Sa vitesse et son altitude éliminent un atterrissage plus proche. Et s'il allait ailleurs qu'en Europe, il n'emprunterait pas une route tellement au nord.

Le Pr Payton-Holmes éclusa trois doigts de sa bouteille de gin et rota discrètement.

— J'aimerais bien savoir comment nous allons embarquer dans un avion à destination du nord-est ou même d'ailleurs, dit-elle. Il existe des systèmes que l'on appelle des détecteurs de métal. Tu es composé de 97,6641 pour cent d'acier inoxydable, tu sais. Dès que tu t'approcheras, leurs systèmes vont s'illuminer comme des arbres de Noël. Sans parler de l'argent des billets, que nous n'avons pas.

— Nous n'avons pas besoin de billets, déclara M^r Gordons.

Il lui prit la main et l'entraîna vers l'autre extrémité de l'aérogare. Un grillage épais séparait des pistes le monde extérieur. Sous les yeux horrifiés du professeur, M^r Gordons tendit la main droite vers le grillage. Ses doigts frémirent, crépitèrent et la chair et les os se transformèrent en deux mâchoires d'acier. Plus vite qu'elle ne put la suivre à l'œil nu, la pince coupa les maillons du grillage. Quand la brèche fut assez grande pour qu'ils passent au travers, la pince se changea de nouveau en main apparemment normale.

— Je n'y crois pas, dit-elle. Je l'ai vu, mais je n'y crois pas.

Devant eux, un DC -10 des Laker Airways s'écartait lentement de l'aérogare.

— Attends-moi ici un moment, dit M^r Gordons.

Quelques instants plus tard, elle vit M^r Gordons marcher sur l'aile du DC -10. Le pilote le vit aussi car l'appareil s'arrêta brusquement de rouler.

— Mon Dieu, souffla-t-elle en se prenant les cheveux à deux mains, ce qui fit voler de sa tête des bouffées de poudre blanche.

M^r Gordons ouvrit la porte de l'avion, disparut à l'intérieur et, au bout d'une minute ou deux, l'appareil recula lentement vers l'aire d'embarquement. Le Pr Payton-Holmes, effrayée mais incapable de réprimer sa curiosité, s'en approcha.

L'avion s'arrêta contre le boyau d'embarquement des passagers. Au-dessus de sa tête, elle entendit les voyageurs en sortir et retourner dans l'aérogare. La porte arrière s'ouvrit, une échelle se déploya et tomba sur la piste. Au sommet, elle vit M^r Gordons, resplendissant en uniforme de commandant de bord.

— Dépêche-toi, maman ! dit-il.

Elle monta en courant, M^r Gordons rentra l'échelle et referma la porte. Presque tous les passagers avaient maintenant quitté l'appareil. Quelques-uns regardèrent M^r Gordons avec curiosité.

— Un petit problème avec un de ces coquins de petits voyants rouges au tableau de bord, dit-il d'une voix traînante.

— Pourquoi parles-tu comme ça ? demanda le professeur.

— Tous les pilotes sont du Sud. Tu ne regardes jamais la télé ?
répliqua M^r Gordons et il reprit le micro. Vous reviendrez tous dès que j'aurai vérifié cette satanée petite lumière, là.

Dans le poste de pilotage, le Pr Payton-Holmes fut choquée de découvrir les corps du pilote et du copilote fourrés sans cérémonie dans un coin. Le pilote était déshabillé. C'était son uniforme que portait M^r Gordons.

— Ils ont résisté, expliqua-t-il. Ils ne comprenaient pas qu'il était important que je suive ce Remo Williams.

Il installa le professeur à la place du copilote et s'assit à côté d'elle. Prenant de nouveau la voix du commandant de bord, il appela la tour de contrôle.

— La tour, dit-il, ici Laker Cent-neuf. Navré, un peu de retard au décollage, mais on va recommencer, les copains.

Il hocha la tête en entendant une voix crépiter dans ses écouteurs, puis il mit les moteurs en marche et commença à s'écarter de la rampe d'embarquement. Alors que l'avion roulait sans secousses sur la piste, le professeur demanda :

— Tu as déjà piloté un de ces appareils ?

— Non, répondit M^r Gordons.

— Tu sais comment ?

— C'est une mécanique. Je suis une mécanique. Nous nous comprenons.

— Tu sais tout ce qu'il y a à savoir ?

— Oui.

— Est-ce que tu sais où ils rangent ces petites bouteilles d'alcool ?
demanda le Pr Frances Payton-Holmes au moment où, prenant de la vitesse, l'appareil fonçait sur la piste d'envol pour le décollage.

CHAPITRE XIII

Le commandant Grigori Seminov passa devant les vingt-quatre gardes armés, devant l'imposant bâtiment de marbre blanc de Moscou Centre. Son haleine formait un nuage dans l'air froid d'octobre et il essuya son monocle sur le revers de sa capote militaire.

Le monocle était un cadeau de son oncle, qui avait fait partie des hordes de paysans révolutionnaires dont le titre de gloire, dans le Parti du Peuple de 1917 en pleine floraison, avait été de participer à l'attaque du château du comte Yevgeny Vladischenko, après avoir assassiné le comte, sa famille, tous ses serviteurs, tous les chiens et les chevaux. Et deux canaris.

Pour montrer au bas peuple sceptique de la région que la révolution représentait une nouvelle ère pour le prolétariat, la toute nouvelle brigade bolchevique laissa les cadavres des aristocrates massacrés pourrir sur la route. Pour bien démontrer que l'ordre nouveau n'avait pas besoin des richesses décadentes de propriétaires terriens comme le comte, on incendia ses terres et ses entrepôts. Le résultat fut que la maladie et la famine déferlèrent sur le territoire conquis et que les vainqueurs durent affronter une mort bien pire que celle de leurs victimes.

Pour sa participation à la bataille sanglante, le vieux Seminov reçut un logement neuf, consistant en une seule pièce dans le château des Vladischenko, que sa femme et lui partagèrent avec douze autres familles chantant des hymnes à la gloire de Lénine et des bolchéviques conquérants, pendant que leurs enfants succombaient à la faim et au typhus.

Avant de mourir à son tour de tuberculose dans cette pièce sordide, Seminov envoya sa femme à Moscou pour conseiller à la famille de son frère de quitter la Russie.

— Nous avons commis une lourde erreur.

Telles furent ses dernières paroles.

Il fallut à Maria Seminov plusieurs semaines pour arriver à Moscou. Novembre succédait à octobre et tous les chevaux avaient été tués pour être mangés ou confisqués par la nouvelle Armée Rouge. Elle avait les pieds à moitié gelés.

En arrivant finalement à la petite maison du frère de son mari où il habitait avec sa femme et leur fils Grigori, elle versa des larmes de joie. Ils l'accueillirent fièrement. La nouvelle de la prise du domaine Vladischenko s'était déjà répandue jusqu'à Moscou, bien que le sort

macabre des familles mortes ou mourantes occupant à présent le château ne fût pas un instant mentionné dans les rapports.

— Mon frère est mort en héros, déclara le père de Grigori, gonflé d'orgueil et de chagrin russe en apprenant la mort de Seminov.

— Non, non, tu te trompes. Il n'y a rien d'héroïque, quand on meurt de crasse et de stupidité.

Maria Seminov parla alors de la maladie, de l'épidémie au château, du manque de médecins et de médicaments, de nourriture et de chevaux.

— Pas devant le gamin, chuchota la mère de Grigori.

— Il doit savoir, insista Maria. Cette révolution au nom du peuple n'est qu'un nouveau jeu militaire. Les gens du peuple comme nous meurent partout, même pas dans leur propre lit. Ils vont s'emparer de tout, ces Bolcheviques, ils feront de nous des esclaves. Nous devons quitter la Russie avant qu'il soit trop tard.

— Excusez-moi, dit alors Grigori. Je dois aller au lit, maintenant.

— Mais oui, bien sûr.

Maria embrassa tendrement l'enfant et lui donna le monocle que son oncle avait volé dans son moment de ferveur militaire malencontreuse.

— Il voulait que tu aies ceci, lui dit-elle. Cet objet a appartenu à un grand homme, un homme qui nourrissait et soignait tous ceux qui travaillaient sur ses terres. Un jour peut-être, tu seras un grand homme aussi.

— Ça me plairait, répondit le gamin.

Une fois dans sa chambre, Grigori sortit par la fenêtre et glissa silencieusement le long de la gouttière sur le sol enneigé. Il faisait nuit. Les rues étaient pratiquement désertes. Seuls des soldats allaient et venaient au pas cadencé sur la neige tassée, le fusil à la hanche.

Grigori s'approcha prudemment de l'un d'eux.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda le soldat.

— Il y a un traître à la révolution dans notre maison, répondit Grigori Seminov.

Une fois sa tante traînée en hurlant hors de la maison, Grigori se planta devant la petite glace, dans sa chambre, et vissa pour la première fois le monocle à son œil. Dans son reflet agrandi et déformé, il vit avec satisfaction une cruauté qui allait faire de lui un des hommes les plus redoutés du Parti.

Seminov aspira profondément en contemplant la Place Rouge, du haut du perron de Moscou Centre, en songeant que la grande révolution avait dû commencer par une journée comme celle-ci. Froide, claire, silencieuse à part le lointain brouhaha sur la place. Un brouhaha qui devenait plus bruyant.

Il cligna de l'œil et regarda à travers son monocle la foule qui s'amassait. Rapidement, il dévala les marches. Les personnalités du Centre n'allaient pas tolérer de soudaines manifestations de la populace. Elles étaient bien placées pour savoir ce qui s'était passé la dernière fois qu'on avait laissé les masses exprimer leur mécontentement des gens au pouvoir.

— Écartez-vous, ordonna Seminov en repoussant les badauds à coups de pied.

La foule se fendit et Grigori Seminov s'avança dignement dans le cercle d'activité.

La cause de cet attroupement semblait être deux hommes dansant ensemble et glapissant dans des langues étrangères. L'un d'eux, qui se trémoussait comme un fou, ne portait qu'un pantalon de style américain et un tee-shirt de coton, par la température d'octobre de moins 28°. L'autre, un très vieil Oriental, était revêtu d'un kimono de soie orangée et empoignait le premier avec colère.

— Respire, imbécile ! glapit Chiun en secouant Remo par les épaules. Je savais bien que nous n'aurions pas dû entreprendre ce voyage ! Aucun pays au monde n'embauchera un assassin qui a l'air d'avoir des castagnettes dans les articulations.

Seminov leur hurla un ordre, l'équivalent russe de « Circulez ! »

Chiun riposta par l'équivalent coréen de « Allez-vous-en, crotte de mangouste. »

— Allez-vous vous taire ? dit Remo en anglais. J'essaie de me concentrer.

— Vous êtes américain, dit Seminov avec dédain. Vos papiers !

— Pas le temps, répliqua Remo. Je respire.

— Tu prendras le temps, fauteur de guerre impérialiste, dit le Russe en s'apprêtant à flanquer un bon coup de pied à l'Américain pour lui apprendre le respect.

Il n'en eut pas le temps. Alors qu'il envoyait le pied en arrière pour prendre son élan, la jambe de Remo jaillit dans les airs, de son propre gré semblait-il, et son pied atterrit avec un bruit mou dans le ventre de Seminov. La tête du Russe bascula. Son monocle sauta. Alors qu'il ouvrait la bouche pour laisser échapper son souffle, le petit disque de verre disparut dans son gosier. Il le recracha, les yeux ronds et furieux.

— Tu me paieras ça ! gronda-t-il. Toi et ton copain japonais capitaliste.

Chiun en resta bouche bée.

— Japonais ? Est-ce que j'ai entendu cette grosse personne en couverture de cheval me traiter de Japonais ?

— Aidez-moi à me relever, Chiun, gémit Remo en se trémoussant par terre bizarrement.

— Japonais ? répéta Chiun aux vingt-quatre soldats de la Garde

Rouge qui arrivaient, le fusil braqué et il s'approcha d'un des gardes qui mettait un genou en terre pour le viser. Arrêtez de me brandir cette chose sous le nez.

Le garde ne fit pas attention à lui. Ce fut sa première erreur. Il pressa la détente. Ce fut sa seconde et dernière erreur.

Dans un éclair de brocart orangé, Chiun bondit et fit sauter la tête du soldat du bout du pied. Un autre leva la crosse de son arme pour se ruier sur le vieillard mais renonça quand la baïonnette fixée au canon lui transperça la poitrine.

— Arrêtez, vieillard, dit Seminov de sa plus belle voix de commandement.

Chiun se retourna pour le regarder.

— Mes hommes ne peuvent peut-être pas vous tuer. Mais ils peuvent certainement tuer ce tas de charogne derrière vous. C'est ça que vous voulez ? demanda Seminov en désignant Remo.

Involontairement, Chiun recula vers Remo comme pour lui faire un rempart de son corps. Les vingt-deux gardes qui restaient épaulèrent et visèrent Remo.

— On dirait qu'ils nous tiennent, chuchota-t-il à Chiun.

— J'espère qu'ils te garderont, pour que je puisse retourner à une vie de paix et de sérénité.

— Vous allez me suivre, tous les deux, ordonna Seminov et il tourna les talons.

— Hé dites ! s'écria Remo. Vous êtes de Moscou Centre ?

— Oui.

— Parfait. C'est ce que nous cherchions. Nous sommes de sales espions capitalistes.

— Ces trois mots te décrivent à la perfection, déclara Chiun. Aucun ne s'applique à moi.

— Vous allez me suivre. Nous allons bien savoir qui est qui !

Chiun grommela avec mépris et gravit les marches du bâtiment blanc, à côté de Remo.

Mais à l'intérieur, ils trouvèrent un nouveau peloton armé et Seminov fit mettre les gardes en position, d'un geste ; ils encerclèrent Remo et l'éloignèrent lentement de la protection de Chiun.

— Pour sauver le Blanc, vous collaborerez, dit Seminov.

Chiun le regarda fixement, puis il hocha la tête et quelques secondes plus tard, ils furent tous deux équipés de menottes et poussés en avant.

— J'ai capturé à moi seul des agents ennemis, annonça Seminov. Alertez le haut commissaire et dites que j'arrive.

— Qu'est-ce que cette bouse de bison va faire maintenant ? marmonna Chiun en mettant Remo en position de marche.

— Laissons faire, chuchota Remo en coréen.

Nous devons jeter un coup d'œil aux cellules. Gonzalez est probablement là-dedans, quelque part. Nous pourrions toujours sortir.

— Moi, je pourrai sortir, rétorqua Chiun.

Au bout d'un long corridor, une porte à deux battants s'ouvrit sur une grande salle meublée en style révolutionnaire primitif. Au milieu, il y avait un immense bureau et un fauteuil à pivot, le dossier tourné vers la porte.

— Votre Excellence, haut commissaire de la République soviétique du peuple, entonna Seminov en russe, je vous amène deux dangereux ennemis étrangers. Je les ai capturés tout seul, en prenant des risques considérables.

Amusé, Chiun jeta un coup d'œil à Remo.

— Merci, camarade commandant, dit une voix féminine tandis que le fauteuil pivotait pour révéler une femme d'une remarquable beauté. Vous pouvez aller maintenant, Seminov. Je désire parler seule à ces deux-là.

— Bien, camarade commissaire. Ils parlent anglais.

Raide comme la justice, il sortit de la pièce.

La bouche du haut commissaire était pulpeuse mais déformée par un perpétuel ricanement sadique. Ses grands yeux brillaient sous des sourcils bien dessinés et ses cheveux étaient tirés en un crescendo de vagues au sommet de sa tête, agrémentés de deux mèches blanches qui partaient de ses tempes comme deux éclairs.

Pendant plusieurs secondes, elle examina en silence le vieil Oriental d'aspect fragile qui avait causé tout ce tumulte et le singulier jeune homme qui faisait inexplicablement des claquettes sur le tapis. Chiun donna un coup de coude à Remo pour qu'il s'arrête mais Remo fit un geste navré et murmura :

— Je ne peux pas, c'est malgré moi.

— Pourquoi êtes-vous ici ? demanda brusquement le commissaire avec un lourd accent slave.

— Pourquoi sommes-nous tous sur terre ? répondit sereinement Chiun. C'est un caprice du destin, une brise fugace dans le vide de l'éternité et le vent de l'histoire.

— C'était dernière chance donner information volontairement, dit-elle. Mais ça ne fait rien. Information volontaire très assommante. Nous employons méthodes plus intéressantes pour obtenir information.

Elle appuya sur un bouton et dit quelque chose en russe dans son interphone.

— Je veux que vous rencontriez quelqu'un, dit-elle aux deux hommes.

Quand les portes se rouvrirent, cinq gardes entrèrent en entourant un jeune homme au teint basané à qui il manquait deux dents de

devant. Sa peau était marbrée de zébrures de fouet et il n'avait plus d'ongles. Il avait du mal à ouvrir les yeux et sa tête ballottait.

— C'est lui, dit Remo à Chiun. Gonzalez. L'autre éboueur.

— Je pensais bien vous vous connaissiez, déclara triomphalement le haut commissaire. Souvent espions se connaissent. Peut-être vous coopérez mieux que lui.

Le téléphone sonna. Elle décrocha d'un geste languide, avec une expression profondément ennuyée mais se mit aussitôt à parler avec animation. Quand elle raccrocha, elle souriait.

— Aaaaah ! Encore des espions arrivent. Est-ce que capitaliste CIA cherche ouvrir bureau à Moscou ?

— Quels autres espions ? demanda Remo.

Il sentait s'agiter les doigts de sa main droite. Les gardes entourant la pièce le remarquèrent et leurs mains se crispèrent sur les fusils.

— Vas-tu arrêter de danser ? gronda Chiun. Ce serait l'obscénité finale de ta vie de me faire tuer en gigotant.

— Quels autres espions ? répéta Remo.

— Un avion plein d'espions a atterri. Ils seront ici dans une minute.

L'interphone bourdonna. Elle abaissa une manette et répondit :

— *Da* ?... Ah, ils sont ici maintenant.

Remo se tourna vers la porte qui s'ouvrit. Le Pr Frances Payton-Holmes apparut, poussée par des gardes armés. Derrière elle, il y avait Ralph Dickey, son assistant. Mais il portait un uniforme de commandant de bord. Pourquoi ? se demanda Remo. Et Dickey paraissait anormal. Remo l'examina et remarqua que les ongles du jeune homme n'avaient pas de vernis. Et il marchait droit, en remuant à peine les hanches, pas du tout comme marchait Ralph Dickey.

Soldats et prisonniers s'arrêtèrent. Dickey regarda la femme derrière le bureau, sourit et lui dit :

— Hello tout va bien.

— C'est lui ! cria Gonzalez, ses yeux larmoyants brillant soudain dans leurs orbites torturées. C'est ce qu'il a dit avant de tuer Lew. « Hello tout va bien ! » Le robot !

Tout se passa très vite. L'homme bizarre à la voix métallique traversa le bureau et se jeta sur le malheureux prisonnier émacié. La tête de Gonzalez sursauta, le cou se brisa et il tomba par terre en tas.

La manœuvre suivante de M^r Gordons fut de se ruer vers Remo. Comme son système nerveux en capilotade le contraignait à faire la brasse, Remo essaya de parer l'assaut inattendu de M^r Gordons mais il en fut incapable.

Néanmoins, ses bras enchaînés s'élevèrent à l'unisson et entrèrent en contact avec la main tendue de M^r Gordons, tranchant à l'épaule le bras du robot. M^r Gordons se figea tout net. Le bras pendit un moment de son corps, en crachant une masse de fils et d'électrodes. Ses yeux,

fixes et vitreux, regardaient droit devant lui sans ciller.

Une exclamation étouffée jaillit de la bouche en O du haut commissaire quand le bras de métal tomba bruyamment. En même temps, un cri perçant retentit à l'autre bout de la pièce.

— Arrêtez ! glapit le professeur en battant follement des bras et en courant enlacer M^r Gordons.

Chiun enfouit sa tête dans ses mains.

— La honte, marmonna-t-il. Tu étais complètement déséquilibré. Un bras ! Quelle disgrâce ! Même avec ces contraintes !

Mais Remo n'observait pas Chiun. Il regardait l'homme qu'il croyait être Ralph Dickey et qui restait immobile, avec sa casquette de commandant de bord, ses éléments métalliques exposés. Et il se souvint. Un autre temps, un autre combat ; un homme métallique capable de changer de forme et d'aspect à volonté, un ennemi que Remo croyait avoir vaincu.

— M^r Gordons, murmura-t-il. Il est de retour.

Le haut commissaire tourna vivement la tête vers le professeur.

— Qu'est cette chose ?

Le professeur ne répondit pas.

— Épaulez, ordonna le commissaire à ses gardes.

Instantanément, ils se mirent en position de tir, un genou en terre, autour de l'inerte M^r Gordons. Affolée, le professeur regarda autour d'elle.

— Vous n'allez pas...

— Visez.

— Non ! Arrêtez ! Ne tirez pas ! C'est le LCD 111 ! cria le professeur en portant une main à sa bouche pour réprimer un sanglot. Mon bébé...

Le haut commissaire se leva et fit un pas hésitant vers la statue manchote.

— Est vrai ? souffla-t-elle en maîtrisant difficilement son exultation.

— C'est vrai.

D'une voix lasse, le professeur expliqua le mécanisme transistorisé de M^r Gordons, ouvrit sa chemise pour révéler un panneau coulissant recouvrant tout un réseau de circuits complexes.

— Ses fonctions motrices sont dans ses bras. C'est pourquoi il ne bouge pas.

Le haut commissaire sourit légèrement.

— Je suis étonnée, professeur. Je sais ce que vous pensez des communistes. Pourquoi vous empêchez mes gardes détruire machine ? Elle marche pas, nous ne pouvons pas voler principes de précieux ordinateur de NASA.

Le professeur ramassa le bras et le raccorda à l'épaule de

Mr Gordons.

— Parce que pour moi, il est plus qu'un ordinateur de la NASA, dit-elle en tordant deux fils ensemble pour maintenir le bras en place. J'ai besoin de temps pour le réparer.

Le haut commissaire éclata de rire.

— Oh, vous avez tout temps voulu. Vous nous montrerez tout sur votre LCD 111.

— Sale gouine coco, grommela le professeur.

— Mettez-les tous dans cellules, ordonna le haut commissaire. Et débarrassez-moi cadavre.

Quand les gardes s'avancèrent, les yeux morts de l'androïde immobile parurent s'animer un bref instant. Sa mâchoire s'entrouvrit en grinçant. Il n'émit qu'un seul mot étouffé :

— Maman.

CHAPITRE XIV

Dès qu'ils furent enfermés dans une cellule, Chiun arracha ses menottes. Puis, d'une chiquenaude, il fit sauter celles de Remo en un million d'éclats de ferraille qui tintèrent en tombant en pluie sur le plancher.

Les longs ongles de Chiun tapèrent doucement les murs d'acier et de béton. C'était une cellule bizarre, sans barreaux ni équipement d'aucune sorte. Un bouton à côté d'un petit interphone représentait le seul contact des prisonniers avec le reste de la prison, à part un espace de deux ou trois centimètres entre un mur reliant cette cellule à la suivante. Par cet interstice, on distinguait des espèces de rails singuliers, comme ceux de portes coulissantes. Au plafond, un grand trou rond laissait passer l'air et une lumière artificielle.

— Et alors ? Maintenant quoi ? demanda Chiun. Tu as réussi à nous faire arrêter, à casser le bras de ton ordinateur au moyen de l'attaque la plus scandaleuse de toute l'histoire de Sinanju et à te ridiculiser par la même occasion. Alors qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

— Il n'est pas le LCD 111, déclara Remo. Ça, c'est M^r Gordons, ce foutu robot que nous avons tué deux fois, et il est encore en vie.

Chiun ne fut pas du tout impressionné.

— Tu es dans un bel état pour te battre contre lui, en ce moment. Tu pourrais peut-être le faire mourir de rire ?

Derrière le mur, le professeur gémit :

— Gordons. Mon petit bébé Gordons.

Remo tapa contre le mur.

— Vous êtes là, professeur ?

— Oui... C'est vous le gentil garçon de Washington ?

— Ouais.

— Vous avez de quoi boire ?

— Non.

— Sale crypto-coco. Mon bébé ! sanglota-t-elle. Mon bébé Gordons !

— Votre bébé Gordons vient de tuer un homme. Il a essayé de me tuer, répliqua Remo.

— Tsss, tsss, murmura le professeur. Il est tellement coléreux, ce petit. Il est venu ici pour vous tuer, en réalité. J'ai essayé de le raisonner, de le dissuader, mais une fois qu'il a une idée dans la tête il n'y a rien à faire, dit-elle avec beaucoup d'indulgence. Il ne voulait pas

vraiment tuer cet autre individu, je ne crois pas. Il est simplement très susceptible, quand les gens le traitent de robot. Il veut être humain, le pauvre chéri. Ça le rend tout névrosé. Et maintenant, je ne sais pas où ils l'ont emmené.

— C'est une machine de survie, dit Remo. Il ne risque rien.

— C'est ce qu'il me dit. J'espère que vous ne prenez pas ça personnellement.

— Nous ne prenons jamais le meurtre personnellement, madame, intervint Chiun.

— Moi si, dit Remo. Je viens pour vous aider à retrouver l'ordinateur, mais vous me racontez un tas d'histoires pendant que vous vous acoquinez avec cet éboueur qui, incidemment, a été retrouvé mort...

— C'était Gordons aussi, hélas ! C'est quand il est venu me trouver. Il avait déjà éliminé ce pauvre Verveine ou je ne sais quoi.

— Verbanic. Un instant ! S'il est M^r Gordons, pourquoi avez-vous raconté à Lucrèce Borgia, là-haut, qu'il était le LCD 111 ?

— Parce qu'il l'est. C'est un assimilateur, expliqua le professeur. Si des éléments pour sa construction sont à sa disposition, il peut se réparer lui-même. La dernière fois qu'il a été endommagé, par vous m'a-t-il dit, il a été abandonné dans la décharge de Hollywood. C'est apparemment là que le LCD 111 a été emporté quand il a été volé.

— Par un agent russe.

— Je ne sais pas. Ça n'avait plus d'importance, une fois que j'avais retrouvé l'ordinateur. Parce qu'à ce moment, Gordons l'avait déjà assimilé. C'est pour ça que je ne pouvais pas vous parler. Gordons ne voulait pas que vous sachiez qui il était. Le LCD 111 et Gordons ne font qu'un.

— C'est pourquoi vous ne pouviez pas laisser les gardes lui tirer dessus ?

— Je suppose. En partie. À dire vrai, je ne voulais pas qu'ils tirent sur Gordons, maintenant que j'en suis venue à l'aimer. Mais Gordons pourra probablement réparer lui-même son bras en une heure ou deux. Il assimile très vite. Il est tout à fait indestructible, vous savez.

— On le dirait.

— Mais le LCD 111 ne l'est pas. Il faudrait des années pour le réassembler, si les communistes décidaient de démonter Gordons. J'ai détruit mes notes par mesure de sécurité. Cet ordinateur est unique. Il doit absolument être sauvé. L'avenir de notre pays en dépend.

— Je croyais qu'il n'était qu'un chasseur de missiles.

— Ce n'est pas le chasseur qui est important, c'est le missile. Le *Volga* est le missile soviétique le plus avancé qui ait jamais été conçu. Il émet des ondes à haute fréquence qui se dispersent une fois que l'engin quitte notre atmosphère. Les signaux se brouillent

automatiquement. Le *Volga* ne peut pas être traqué par les méthodes conventionnelles. Dès que la NASA a obtenu cette information, je me suis mise au travail sur le LCD 111.

— Où va le *Volga* ? demanda Remo.

— Sur la lune, répondit le professeur.

— La lune ? Il ne va même pas nous attaquer ?

— Si les Russes réussissent, l'atterrissage du *Volga* sur la lune sera pire que n'importe quelle bombe nucléaire.

— Nous sommes déjà allés sur la lune, nous !

— Justement. Depuis les atterrissages lunaires d'Apollo, les États-Unis se livrent à des projets intensifs d'exploitation de mines sur la lune, de construction de satellites sur la lune, de stations d'ancrage pour de futurs véhicules de transport, des choses comme ça. La lune est notre tremplin vers l'espace. Tout a été prévu pour que nous soyons bien préparés à diriger des opérations de la lune, dès que nous aurons construit les engins pour les voyages spatiaux.

— Alors qu'est-ce que les Russes veulent en faire ? Rien de tout ça n'est encore là-haut. Il n'y a rien à détruire.

— Faux, mon chou. Il y a quelque chose. Ils vont détruire nos chances de jamais travailler un jour sur la lune, déclara-t-elle et elle poussa un soupir angoissé. Ah, c'est tellement épouvantable ! Ils ont mis au point une espèce de bactérie anérobie qui se reproduit dans l'espace. C'est assez petit pour pénétrer le tissu des combinaisons spatiales et assez résistant pour se reproduire dans un vide presque absolu. Avec cette bactérie sur la lune, aucune exploration n'y sera plus possible.

— En somme, ils sont partis pour gâcher la lune, dit Remo en faisant involontairement le poirier.

— Précisément. Ils veulent se venger parce que nous y avons été les premiers. Et la seule chose capable d'arrêter le *Volga*, c'est le LCD 111.

— En bien, il est toujours M^r Gordons, dit Remo, alors je vous conseille de l'empêcher de m'embêter.

— C'est mon pauvre bébé, gémit lamentablement le professeur.

Les boules d'or suspendues à son cou tintèrent doucement quand Mikhail Andreyev Istropovitch entra dans la cellule du Pr Payton-Holmes par un panneau du mur d'acier et de béton qui pivota lourdement.

— Enfin, dit-il. Nous nous rencontrons.

— Je n'étais pas pressée, répliqua Payton-Holmes.

— Nous avons besoin que vous nous donniez des renseignements.

— Mais comment donc, sale foutu Bolchevique. Je suis née à Madison, Wisconsin, unique enfant d'un fermier prospère...

— Je viens parler du robot, interrompit Istropovitch et je n'ai ni le

temps, ni le goût d'écouter vos plaisanteries. Vous avez bien failli endommager ma position à Moscou Centre. Ma mission était de ramener le LCD 111 ici.

— Eh bien, on devrait vous renvoyer sur le cul ! Vous ne l'avez jamais ramené ici. Nous l'avons amené nous-mêmes.

— Nous allons parler du robot.

— Gordons ? Pourquoi ? Un de vos pédés cocos a envie de s'envoyer en l'air avec lui ? Il choisit lui-même ses petits amis.

— Vous allez le réparer.

— Et qu'est-ce que ça me rapportera ? demanda le professeur.

— Tout ce que vous voulez.

— Que diriez-vous d'un double dry servi par un haltérophile tout nu ?

— Ça aussi, si vous coopérez, promit Istropovitch.

Elle pencha la tête en minaudant.

— Vous ne pouvez pas le réparer, hein ? Hein ?

Il se redressa.

— Les savants d'Union soviétique ne perdent pas leur temps précieux en bricolant avec des jouets mécaniques.

— Mais vous n'avez encore jamais vu un jouet comme Gordons.

— Peu importe. Je suis ici au nom du haut-commissaire pour exiger vos services, pour l'Union des Républiques socialistes soviétiques. Vous réparerez le robot pour qu'il puisse traquer les missiles américains, pas le *Volga* soviétique. En échange, vous aurez droit à l'asile en Russie et à la liberté de travailler dans votre domaine d'élection.

— La liberté de travailler jusqu'à ce que vous décidiez de m'éliminer, vous voulez dire. Non merci. Gordons reste comme il est.

— Nous le détruirons.

Elle sourit finement.

— Vous ne pouvez pas. C'est une machine de survie. Personne, rien ne peut le détruire.

— Alors vous le rendrez inopérant. Autrement, vous vous souffrirez beaucoup, professeur. Plus de douleur que vous n'avez jamais connue.

— Assez de cinéma, vous voulez bien ? Vous avez besoin de vous allonger un moment, de penser à autre chose, dit-elle. Là, sur ce lit, tenez...

Elle indiqua la couchette et voulut lui agripper le pantalon.

— Allons, allons, professeur.

— Je serai enchantée, assura-t-elle en lui glissant une main dans le caleçon. Vous êtes peut-être un Bolchevique, mais ça ne vous empêche pas d'être bien mignon.

— Lâchez-moi ! cria-t-il, scandalisé par ces attouchements.

Istropovitch parvint à la repousser et à se glisser hors de la cellule. Il pressa un bouton et le panneau se referma, étouffant les encouragements salaces du professeur.

— Elle est folle, murmura l'agent à ses deux assistants qui l'attendaient dans le couloir.

Gorki gratta son crâne chauve.

— *Da*. Elle conduit Edsel.

— Elle n'était même pas intéressée par son robot, dit Youri en lissant son jean au pli parfait. Dès qu'elle a un homme à portée de la main, elle oublie tout le reste.

— Mais elle s'est trompée de bonhomme, pas vrai, camarade chef ? ironisa Gorki.

— Boucle-la, imbécile, gronda Istropovitch. J'ai une idée.

Cinq minutes plus tard, la porte d'acier et de béton de la cellule coulissa de nouveau.

— Allons bon, quoi encore ? bougonna le professeur.

Puis elle resta bouche bée, ses yeux se vitrèrent légèrement et elle garda le silence.

Devant elle apparaissait l'homme le plus sexuellement séduisant qu'elle avait jamais vu. Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingt-cinq et il était bâti comme le Kremlin. Énorme, majestueux, un monument avec toutes les possibilités du physique masculin, il avait des cheveux blonds ondulés, des yeux bleus limpides et des muscles tentants. Il ne portait qu'un pantalon noir étroit et sur son torse nu, lisse et glabre, un tatouage géant d'une sirène ondulait à chacune de ses respirations.

— Moi, Ivan, dit-il en provoquant une activité frénétique de la sirène. Toi, qui ?

Le professeur enfouit sa figure contre le puissant torse d'Ivan.

— Appelle-moi camarade, roucoula-t-elle.

CHAPITRE XV

— Tu vas de plus en plus mal, Remo, dit tranquillement Chiun.

Il y eut d'abord un long silence.

— Je suis navré, murmura enfin Remo.

— Il y a de quoi. Nous n'aurions jamais dû venir ici.

— J'ai dit que j'étais navré.

— Ton professeur est passé aux Russes. Le robot a disparu. Ton corps n'a pas plus de contrôle que des intestins de chameau. Avec toi dans cet état, jamais nous ne pourrions partir d'ici.

— Vous pouvez en sortir seul. Allez retrouver Smitty et racontez-lui ce qui est arrivé. Il s'arrangera pour vous renvoyer à Sinanju.

Chiun ne bougea pas.

— Non, je parle sérieusement. C'est inutile que nous cassions notre pipe tous les deux, simplement parce que je deviens un klutz. Je vais rester et tenter de faire quelque chose au sujet de ce *Volga*. Vous n'avez qu'à vous tirer comme vous pourrez.

Chiun se redressa sur son bat-flanc et assumait la parfaite position du lotus.

— Tu as fini ? demanda-t-il.

— Ma foi, oui, dit Remo.

— Tant mieux. Alors maintenant, je vais peut-être pouvoir dormir.

— Debout, toi, dit un garde en russe.

Remo se releva tant bien que mal.

— Tout de suite, marmonna-t-il. Partez maintenant, petit père !

— Épargne ta salive, dit Chiun.

Le garde empoigna Remo sans ménagement et le tourna vers la porte ouverte de la cellule.

— Haut commissaire veut voir toi, déclara-t-il en anglais.

— Je vous en prie, Chiun, implora Remo.

— C'est toi qui as été appelé. Pars, toi.

Le bureau du haut-commissaire était vide. Le garde avait fermé la porte à clef derrière Remo, qui était seul dans la pièce.

Dans le fond, un pan de mur coulissa avec un soupir et laissa pénétrer une version russe des 1001 Violons Canadiens de Montovani.

— Entrez, Américain, roucoula le haut commissaire, de la pièce voisine.

Remo entra. Elle était couchée, toute nue, au milieu d'un lit à

colonnes avec un baldaquin de gaze rouge. Elle avait au cou un lourd collier d'or et tenait deux laisses de soie rouge au bout desquelles il y avait deux petits singes. Chacun des singes portait une espèce de petite protubérance noire en forme de boîte sur la nuque.

— Venez vous allonger à côté de moi, susurra la dame en étalant la gaze rouge.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Remo.

— Vous. Vous m'amusez, tout comme les petits singes.

Elle caressa la tête d'une des bestioles. L'animal la regarda d'un air soumis. Puis, d'un léger revers de main, elle donna une tape sur la boîte noire encastrée dans le cou et le singe glapit. Il se roula en boule et s'écarta d'elle en gémissant, jusqu'à ce que la laisse l'étrangle. Elle éclata de rire en voyant la mine dégoûtée de Remo.

— Vous me trouvez cruelle, hein ?

— J'avoue que vous n'avez pas l'air d'avoir un cœur d'or.

— Nous élevons ces animaux pour la mort, expliqua-t-elle.

Lâchant les laisses, elle repoussa les deux singes du pied et les fit tomber du lit. Ils s'enfuirent en gémissant dans un coin de la pièce.

— Bientôt, ils vont entreprendre un long voyage où de mauvais microbes les tueront. Les émetteurs dans leur cou nous informeront du temps qu'ils mettront à mourir.

— J'ai entendu parler de ça. Des bactéries anaérobiques.

— *Da*. Tout juste. Le professeur vous l'a dit ?

— Non. Les singes.

Elle rit.

— C'est excellent. Les singes l'ont dit. Ha ! Je connais professeur. Elle parlera aussi, dira tout ce que nous voulons. Elle réparera robot, elle dira tout sur ordinateur. Rien que pour vroum-vroum avec Ivan.

Enroulant un bras autour de Remo elle l'attira et l'embrassa violemment sur la bouche. Malgré lui, il battit des bras.

— Restez tranquille assez longtemps pour nécessaire baiser comme expliqué dans Manuel de Mariage du Travailleur, souffla-t-elle.

— Désolé, mais nous ne sommes pas mariés. Qu'est-ce qu'ils disent, dans le Manuel de Jambes en l'air du Travailleur ?

Elle tendit vers Remo ses griffes peintes, en se passant la langue sur les lèvres. Le système nerveux de Remo choisit ce moment précis pour lui faire exécuter un double saut périlleux en arrière et il tenta de se rattraper au baldaquin de gaze rouge qui s'écroula et enveloppa le haut-commissaire comme un saucisson.

Une sensation inconnue envahit Remo et il mit une fraction de seconde à l'identifier. C'était de la peur. D'instant en instant, son corps échappait de plus en plus à tout contrôle et, quelque part dans ce bâtiment, il y avait Gordons avec un seul message dans son petit cerveau métallique : tuer Remo. Et Chiun ? Et le professeur ? Et

l'Amérique, avec la menace du *Volga* au-dessus de sa tête ?

Aussi brusquement que ses mouvements avaient commencé, Remo retomba par terre et resta sur le dos, regardant le plafond. Le haut-commissaire s'extirpa de la moustiquaire et vint l'enfourcher en haletant.

— C'est fini ? Tu oses regarder par terre, pas baisers, rien ? Tu n'as pas lu Manuel de Mariage du Travailleur !

Il essaya de se relever, mais son corps ne lui obéit pas.

— Ce n'est pas position très active, dit la Russe.

— Oh, c'est trompeur. On ne voit rien de l'extérieur. C'est le foie qui fait tout le travail.

— Je vois, murmura-t-elle d'un air songeur. Les Américains très habiles dans techniques de plaisir. À force de mener vie paresseuse et gagner argent.

D'une main, elle fit passer le tee-shirt de Remo par-dessus sa tête. Une minute plus tard, il était sans pantalon. Il se remit à s'agiter. Les convulsions se changèrent en spasmes. Bientôt, ses bras et ses jambes gesticulaient en tous sens.

— Comme ça, c'est mieux, approuva le haut-commissaire.

— Tout est dans le foie, grogna Remo en essayant en vain de se maîtriser.

— Tu vas me prendre comme ça, hein, Yankee ?

Il se retourna comme une crêpe et se dressa sur les mains. Elle s'éleva avec lui, la tête en bas et en criant de joie.

— C'est ce que les Américains appellent dingue, oui ?

— C'est ce que les Américains appellent casse-pieds.

Il gigota jusque dans un coin. Elle se cramponna à lui jusqu'au bout.

— Aime-moi à mort, impérialiste, bébé ! Haut-commissaire adore vroum-vroum dingue.

Faisant un effort pour se mettre debout, Remo leva les bras. Ses genoux fléchirent et stupéfait, il bondit vers le lustre en entraînant le haut-commissaire.

— Très inventif, approuva-t-elle.

Le lustre s'écrasa dans une averse de lumières clignotantes et de verre brisé.

— Écoutez, vous devez m'excuser, marmonna Remo.

— Ha ! fit le haut-commissaire. Sexe américain. Cinq minutes et pouf ! Pâle et sans forces, le zizi américain. Vous n'avez pas sentiment. Américains font seulement dollars, pas amour. Pas homme en Amérique pour faire plaisir à femme russe.

Remo toucha un point précis sur le lobe de l'oreille gauche du haut-commissaire.

— Je t'ordonne fournir orgasme fou comme dans magazines

américains.

Remo soupira.

— Un orgasme de magazine qui marche, un ! annonça-t-il.

Il lui enfonça un doigt entre la troisième et la quatrième côte. Elle poussa un cri et roula la tête à droite et à gauche. Il lui caressa la cheville avec son gros orteil. Elle montra les dents et lui martela la poitrine. Il pinça un certain endroit sur sa cuisse. Elle se mit à hurler le refrain de « Refais-le-me-le comme l'été dernier », en russe.

Quand elle reprit haleine, elle se redressa.

— Tu auras médaille du travailleur pour ça.

— La cérémonie de présentation doit être drôlement chouette, dit Remo.

— Maintenant nous parlons tout bas, chuchota-t-elle.

— De quoi ?

— Du communisme, bien sûr. Page 210 Manuel de Mariage du Travailleur. Je te donnerai livre.

— Je passe.

— Tu ne trouves pas communisme intéressant ?

— Aussi intéressant que d'arracher les ailes des mouches.

Elle se releva, les poings sur les hanches.

— Tu as insulté parti communiste ! Pour ça, tu seras puni.

Elle rugit pour appeler un garde. Quand le détachement en uniforme entra, elle glapit :

— Emmenez-le d'ici !

— On le remet dans sa cellule, camarade haut-commissaire ? demanda le chef du peloton.

— Non. Au cachot ! Tout seul.

Remo fut traîné hors du bureau. C'était fini. Il n'avait presque plus de forces. Il ne lui restait rien.

CHAPITRE XVI

— Ne bouge pas, chuchota le professeur au robot à l'œil vitreux.

L'instrument qu'elle tenait souda deux fils, dans la poitrine métallique.

— J'éprouve une sensation insolite, annonça M^r Gordons.

— De la chaleur ? demanda-t-elle en levant son minuscule fer à souder.

— Je ne sais pas. Je ne crois pas. C'est une sensation bizarre et terrible, dit-il, puis il y eut un déclic dans sa gorge et il dit : Maintenant je sais ce que c'est. C'est de la peur.

— De la peur ? Comment peux-tu éprouver de la peur ? Tu es un robot.

— J'ai peur, maman.

Le professeur recula un peu. Elle examina la figure terrifiée.

— C'est la créativité, déclara-t-elle lentement. La chaleur du fer à souder accélère la fusion des transistors d'argent. Ce doit être ça.

— Est-ce que je deviens créatif ? demanda M^r Gordons.

— C'est fort possible.

— Hé, qu'est-ce que vous dites tous les deux ? tonna Ivan.

Il était assis dans un fauteuil et la sirène bleue iridescente ondulait sur sa poitrine. Il reposa une cruche de dry qu'il avait fini de préparer.

— Je lui disais simplement que tu es une personne délicieuse, intelligente et prévenante, Ivan, assura le professeur en souriant. Dis-moi, tu peux me faire goûter ça ? demanda-t-elle en indiquant la cruche de verre pleine d'un liquide incolore fort tentant.

— Quand vous aurez fini, répliqua Ivan. D'abord, il faut changer robot en arme russe, après il y a vodka.

— Con de coco, marmonna-t-elle.

M^r Gordons voulut s'élancer.

— Je dois tuer ce Remo !

— Pas de précipitation, murmura le professeur. Nous avons d'autres choses à faire. Un pays à sauver. Fais-moi confiance.

— Je dois tuer Remo, insista M^r Gordons.

Derrière eux, Ivan s'assoupit légèrement.

— Écoute, souffla le Pr Payton-Holmes. Rien n'est plus important que de détruire ce *Volga*. Maintenant, tu es réglé pour assurer qu'il ne pourra pas faire de mal à l'Amérique.

— Je me fiche de l'Amérique. J'ai peur d'avoir mal, moi. Je dois tuer ce Remo avant qu'il me fasse encore du mal.

— Vas-tu oui ou non écouter ta mère ?

— Oui, maman, je crois.

— Tu pourras avoir Remo. Mais d'abord, le *Volga*. Maintenant, fais le mort.

M^r Gordons se raidit et resta immobile. Le professeur appela Ivan.

— OK, Ivan, j'ai fini !

Ivan se réveilla en sursaut.

— Cette chose maintenant arme russe ?

— Oui. Il suffit de glisser la main dans son ventre et de le mettre en marche.

— Très bien. Je vous renvoie maintenant dans cellule et j'emporte robot. Plus tard, Ivan vient voir. Avec bouteille vodka. Et Ivan.

— Où est cet imbécile d'Ivan ? demanda le haut commissaire qui trônait au bout de la longue table d'acajou.

À sa gauche, Grigori Semiov vissa le monocle à son œil, ce qui lui donnait l'aspect d'une moitié de poisson. Il regarda Istropovitch, assis à la droite du haut commissaire, dont les boules d'or tintaient doucement sur leur chaîne. Bien qu'en réalité il n'ait rien fait, ce serait à Istropovitch que reviendrait l'honneur d'avoir capturé le LCD 111. Il y aurait peut-être même assez d'honneur pour qu'il se figure pouvoir s'insinuer à la place de Semiov, comme Numéro Deux de Moscou Centre. Semiov devait donc rester sur ses gardes.

— Est-ce que tout est prêt pour le *Volga* ? demanda le haut commissaire.

— Tout est paré, camarade commissaire, répondit Semiov.

— Parfait. Quand cet imbécile arrivera, nous nous assurerons que le robot ne pourra plus gêner le *Volga*. Notre science socialiste sera de nouveau maîtresse de l'espace !

En empoisonnant la lune ? se demanda Semiov. Mais il ne dit rien. Il se rappelait le sort de sa tante qui avait eu le grand tort de dire ce quelle pensait.

Soudain, la porte derrière le haut commissaire s'ouvrit et Ivan entra, très dignement, en portant dans ses bras une masse inerte d'humanoïde.

— Pas trop tôt, bougre d'empaqueté, dit le haut commissaire et le ton de sa voix apprit à Semiov qu'Ivan ne resterait plus bien longtemps à Moscou Centre.

Le bruit courait que le talent qu'avait Ivan de satisfaire les besoins personnels du haut commissaire était sur le déclin. Dans certains milieux, on ne l'appelait plus qu'Ivan le pas Terrible et on disait qu'il avait des problèmes de prostate. D'autres affirmaient qu'il n'avait pas plus de virilité que la sirène tatouée sur son torse puissant.

Ivan déposa le corps à plat ventre sur un canapé, dans le fond de la

pièce.

— Voilà M^r Gordons, annonça-t-il. Le professeur l'a réparé, en a fait un robot russe, elle dit qu'il suffit de le mettre en marche.

— C'est agréable de savoir qu'un de vous deux au moins peut être branché, grommela le haut commissaire.

— Je pars, maintenant, annonça Ivan.

— C'est ça, répondit le haut commissaire.

Ivan parti, elle conduisit Seminov et Istropovitch au canapé, les deux hommes retournèrent le corps.

La figure inexpressive d'Ivan et ses yeux sans vie les regardèrent.

Le haut commissaire recula, en chancelant. Seminov s'approcha d'elle pour la soutenir et Istropovitch s'avança. Il empoigna le devant de la chemise d'Ivan et fit sauter les boutons.

La sirène aguicheuse apparut.

Le cadavre sur le canapé était bien celui d'Ivan.

— Et il est mort, annonça Istropovitch.

— Mais alors, qui et celui qui vient de sortir ? demanda le haut commissaire perplexe.

— C'était M^r Gordons, répondit Istropovitch. Le LCD 111.

Dans un des longs couloirs quadrillant l'immense bâtiment, M^r Gordons s'arrêta pour réfléchir.

La créativité était merveilleuse. Toutes sortes d'idées se bouscuaient dans ses synapses de métal et de plastique.

Le Pr Payton-Holmes – maman – lui avait dit qu'il devait s'occuper d'abord du *Volga* et qu'ensuite il pourrait éliminer Remo. C'était bien de maman, ça, placer son pays en premier ! Mais le cerveau créatif de M^r Gordons lui présenta un choix infiniment plus créatif.

Oui, bien sûr, il s'occuperait de la mission *Volga*.

Après avoir tué Remo.

Cependant, dans son bureau, le haut commissaire aboyait un ordre :

— Détruisez-les tous ! Immédiatement. Y compris le robot. Rien ne doit arrêter le *Volga* !

CHAPITRE XVII

La cellule était sombre et humide, presque sans air. Remo, allongé par terre, essayait de respirer. Même ça, c'était difficile. L'air lui arrivait par bouffées irrégulières et son corps était agité de spasmes.

Ainsi, c'est comme ça qu'on finit, se dit-il. Trahi par son corps, couché dans un trou puant comme un monstre de foire, toutes les années d'entraînement sans objet, sans signification.

Et pour quoi ? Il entendit les mots dans sa tête et puis dans ses oreilles. Il s'aperçut qu'il avait parlé tout haut et que sa voix se répercutait contre les murs et le plafond d'acier. Pour quoi ? Pour l'Amérique, qui ne savait même pas qu'il existait ? Pour Smith, qui se fichait qu'il vive ou non ? Pour Chiun, qui aurait toujours été plus heureux avec un disciple oriental ?

Pour quoi ? demandait la voix.

Et une autre voix répondit.

Pour la vie. Nous luttons pour vivre. Parce que la vie est précieuse. Et savoir qu'elle est précieuse donne une signification au travail que nous accomplissons, qui est de prendre la vie. Parce que nous ne donnons la mort qu'au service des vivants.

Vis, Remo, vis.

C'était la voix de Chiun.

— Chiun, chuchota Remo dans l'obscurité. C'est vous ? Vous êtes là ?

Mais il n'obtint pas de réponse. Il n'entendit que le son de sa respiration laborieuse.

Mais c'était les paroles de Chiun. Tout comme il y en avait eu d'autres, en d'autres temps. Il avait été couché par terre, une fois, le corps brisé, la mort à quelques secondes, et il avait entendu la voix de Chiun dans la brume, disant : « Vis, Remo, vis. C'est tout ce que je t'apprends, à vivre. Tu ne peux pas mourir, tu ne peux pas t'affaiblir, tu ne peux pas vieillir, à moins que ton esprit te le permette. Ton esprit est plus fort que tous tes muscles. Écoute ton esprit, Remo. Il te dit de vivre. »

— Oui, souffla Remo dans son cachot. Oui, dit-il et sa voix devint plus forte. Oui ! (Encore plus forte.) Oui, oui, oui, oui, oui !

Et il cria :

— Oui ! *Je vais vivre !*

Chiun était assis dans un coin de sa cellule, les jambes repliées

dans la position du lotus, quand le panneau encastré dans le mur de béton et d'acier coulissa et un garde déposa dans le réduit le Pr Payton-Holmes. Chiun leva les yeux et dit en russe :

— Elle est dans le mauvais endroit. Cette cellule attend le retour de mon fils.

— C'est cette cellule. Avec vous. Les ordres, répliqua le garde en reculant vivement alors que le panneau de béton se refermait sur Chiun et sur le professeur.

— Vous voulez boire un coup ? proposa-t-elle.

— L'air ici est un poison suffisant pour mon corps sans y ajouter les déchets fermentés de fleurs.

— Jamais trop tard pour commencer, déclara-t-elle. D'ailleurs, nous serons tous morts d'ici une heure.

Et elle but une solide rasade au goulot de sa bouteille de vodka.

— Cela ne me concerne pas, dit Chiun. Avez-vous vu mon fils ?

— Le mignon garçon ? Avec les beaux yeux noirs ?

— Le mangeur de viande qui gigote.

— Non. Mais il va mourir aussi.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils vont lancer le *Volga*. Et ils n'en savent rien mais j'ai reprogrammé M^r Gordons pour qu'il fasse faire demi-tour au *Volga* et retomber sur ce bâtiment. Les bactéries tueront la Russie en une heure. Dernier appel ! dit-elle gaiement en levant la bouteille.

— Je ne m'intéresse qu'à mon fils. Il est blessé.

— J'ai dit à M^r Gordons qu'il avait dû le blesser en lui implantant cet émetteur, dit-elle.

— Émetteur ?

Chiun fut debout comme une bouffée de fumée silencieuse, devant la femme.

— Ouais. Le plus petit truc que j'aie jamais vu. Il l'a implanté dans le cou de votre garçon. Si petit que je ne pouvais même pas le voir.

— Ainsi, c'est donc ça, murmura Chiun. Je dois retrouver mon fils.

— Trop tard, déclara le Pr Frances Payton-Holmes. Trop tard.

Une autre voix se fit entendre, venant d'un interphone installé dans le plafond.

— Ainsi, professeur, vous avez essayé de nous abuser. Mais vous avez échoué. Nous savons maintenant ce que le robot va faire. Quand il sera trouvé, nous le détruirons.

Le professeur poussa un petit cri.

— Il l'a fait ! s'exclama-t-elle.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda Chiun.

— C'était la voix du haut-commissaire. Elle a dit « quand il sera trouvé ». Cela veut dire que M^r Gordons s'est échappé. Quel bon garçon. Un bon garçon créatif.

— Je ne m'inquiète que de mon fils. Je dois le trouver.

Chiun fit un pas vers le panneau du mur et, au même instant, tout le mur s'avança vers lui de quelques centimètres. Il se retourna vivement. Tous les murs commençaient à se refermer lentement sur eux.

La cellule rapetissait.

— Je dois trouver mon fils, répéta Chiun.

— Je dois trouver Remo et le tuer.

M^r Gordons prononça ces mots tout bas, en s'arrêtant au sommet de l'escalier descendant vers les cachots. Il toucha sa nouvelle figure, celle d'Ivan, du bout des doigts.

— Créatif, murmura-t-il. Je suis très créatif.

Youri et Gorki, les deux assistants d'Istropovitch, accouraient vers lui. Ils s'arrêtèrent en le voyant descendre.

— Tu te trompes de direction, Ivan, dit Youri.

— Ah oui ? répondit M^r Gordons en russe.

— L'alarme est dans l'autre aile. Dans la salle de conférence.

— Dis donc, tu ne marches pas comme Ivan ! s'écria Gorki. Peut-être tu es robot.

— Ne sois pas stupide, dit Youri. Comment veux-tu qu'Ivan soit un robot ? Les robots peuvent la dresser. Ivan peut simplement y penser.

M^r Gordons se dit : *Je dois être créatif, maintenant. Ils ne doivent pas dire où je suis.*

Youri et Gorki se disputaient.

— Il y a quelque chose de louche, ici, dit Gorki.

Youri dégaina son pistolet et le braqua sur M^r Gordons.

— Nous allons le ramener, déclara-t-il en brandissant le pistolet. Allez, viens ! Remue-toi.

— Très bien, répondit M^r Gordons. Je me remue.

Et il remua un bras en direction de l'épais cou gras de Gorki, qu'il brisa en un clin d'œil.

Youri tira. La balle pénétra dans le corps de M^r Gordons et ressortit bien proprement dans le dos. Sans la moindre hésitation, il enfonça deux doigts d'acier dans la poitrine de Youri, juste au-dessous du crocodile Lacoste.

— C'est suffisamment créatif, dit-il en s'engageant dans l'escalier. Et maintenant, à Remo Williams.

Remo respirait.

Un sang neuf se ruait dans ses veines, fouillait son corps.

— Je vais vivre, dit-il.

Il ressentit une douleur fulgurante dans sa nuque, près des vertèbres.

— Respire. Vis, se répéta-t-il inlassablement et son corps entendit le commandement.

Le corps continuait de répéter son propre signal de douleur, sur la nuque, près des vertèbres.

Remo ordonna à son sang de se précipiter encore plus rapidement dans tout son corps, de descendre jusqu'au bout de ses doigts, pour augmenter la force et la sensibilité de toute sa main.

Il se tâta la nuque, d'où partaient les signaux de douleur. Quand il toucha le point précis, un cri lui échappa et puis il recommença à respirer profondément. Sans prendre garde à la douleur, il explora la région du bout des doigts. Il se pinça et sentit un minuscule objet métallique qui lui sortait de la peau. Ce fut comme s'il émergeait brusquement d'un séjour trop prolongé sous l'eau et avalait fébrilement l'oxygène salvateur. Il regarda la tache sur ses doigts. Un imperceptible point noir, presque invisible dans l'obscurité de son cachot. Un dard d'insecte ? Chiun avait peut-être raison.

Chiun.

Remo fourra le point noir dans sa poche et s'approcha du mur.

Chiun devait être sauvé.

Comme il atteignait le fond du cachot, le mur s'avança à sa rencontre. La cellule se refermait.

CHAPITRE XVIII

Des sonneries d'alarme retentissaient dans le couloir de pierre, devant la longue rangée de cellules.

M^r Gordons s'immobilisa, silencieux, en sentant les vibrations de battements de cœur à l'intérieur.

Deux des cellules étaient occupées.

Dans la première, il y avait deux êtres humains. Un seul dans l'autre, au bout du couloir. Dans laquelle se trouvait Remo ? Ses senseurs auditifs ultra-sensibles captèrent un autre son. Quelque chose bougeait à l'intérieur des cellules. Un bruit de grattement, comme si les murs eux-mêmes bougeaient.

Vers quelle cellule aller ? Laquelle contenait Remo qui devait mourir ?

Alors qu'il réfléchissait, cherchant une solution, la réponse lui fut donnée.

Un fracas grinçant, le bruit de pierre concassées, et puis avec brusquerie le panneau de béton de la première cellule explosa dans le couloir dans un furieux écrasement de cinq tonnes de maçonnerie.

Par le trou apparut Chiun et, derrière lui, le Pr Frances Payton-Holmes.

M^r Gordons les regarda puis un large sourire fendit la figure d'Ivan, qu'il arborait.

— Alors Remo est dans l'autre cellule et Remo doit mourir.

Chiun bondit au milieu du couloir, face à M^r Gordons, pour barrer de son corps le chemin de l'androïde vers le cachot de Remo.

— Le chemin de mon fils doit toujours passer par moi, dit-il froidement.

Les yeux du professeur allèrent de Chiun à Ivan, d'Ivan à Chiun et puis elle comprit.

— Mon petit ? C'est toi ?

— Oui, professeur, répondit M^r Gordons. J'ai été créatif. Je me suis servi des traits d'Ivan pour dérouter tout le monde. Maintenant, je dois tuer Remo.

— Professeur ? s'étonna le professeur. Pourquoi pas maman ? Tu m'appelais maman.

— Maintenant, je suis créatif. Je sais que vous n'êtes pas ma mère. Cela ne veut pas dire que je ne vous aime pas.

Il regarda Chiun et fit un pas hésitant vers le minuscule Oriental qui était presque nonchalant, les bras ballants.

— Remo peut attendre, déclara le professeur.

— Remo doit mourir, insista M^r Gordons.

Il fit un autre pas vers Chiun. Le Pr Payton-Holmes se plaça entre eux et saisit les bras de M^r Gordons.

— Écoute, mon petit. Tu dois m'écouter. Je t'ai programmé pour que tu fasses faire demi-tour au *Volga* et qu'il retombe sur ce bâtiment. Si tu fais ça, Remo mourra.

Toute la programmation qu'il avait en lui, tous ses circuits de synapses et de neurones répétaient un message à M^r Gordons : Remo devait mourir. Mais un autre message s'y insinuait, un message déconcertant qu'il ne savait, faute d'expérience, comment considérer. Et ce message lui disait : Écoute cette femme que tu respectes... et que tu aimes.

Il essaya de le chasser. Il s'adressa de nouveau à la petite femme blonde qui lui tenait les bras.

— Remo doit mourir. Maintenant. Alors qu'il est trop faible pour me menacer.

Soudain, au bout du couloir, un nouveau fracas assourdissant retentit. L'énorme panneau de béton recouvrant l'entrée de la cellule sauta dans le corridor.

Et Remo apparut à sa suite. Il regarda M^r Gordons.

— Trop tard, déclara-t-il. Je suis de nouveau d'aplomb, soldat de plomb.

Sans se retourner, sans quitter des yeux M^r Gordons, Chiun marmonna :

— Ce n'est pas trop tôt.

— Arrêtez de râler, répliqua Remo.

— M^r Gordons t'avait implanté un émetteur.

— Vous voyez ? C'est de votre faute. Vous m'avez dit que c'était une piqûre d'insecte.

— Non, répliqua Chiun. Je t'ai dit qu'une fois une abeille m'avait piqué. Quel insecte voudrait se nourrir de ton corps ? Est-ce que tu es remis ?

— Oui.

M^r Gordons voulut faire un pas vers Remo, mais le professeur l'entoura de ses bras.

— Sois créatif ! Tu le peux, maintenant. Si tu fais ce que je veux, tu arrêteras le *Volga* et tu tueras Remo aussi. Si tu essaies de tuer Remo tout de suite, il sera peut-être trop tard pour le *Volga*.

— Le *Volga* ne m'a jamais fait de mal, protesta M^r Gordons.

— La créativité, ça veut dire être libre. Libre de penser, libre d'agir. Le *Volga* représente des gens qui écrasent la créativité, dit le Pr Payton-Holmes. Pourquoi crois-tu que ta créatrice aurait eu le droit de te créer si elle avait vécu dans ce pays ? Crois-tu que je serais libre de

penser ? Toute ta créativité ne sert à rien si tu n'as pas le droit de créer. Aie confiance en moi. Le *Volga* !

M^r Gordons ouvrit la bouche, et la referma. Il s'y reprit. Lentement, il parla.

— J'ai confiance parce que je sais que vous m'aimez... Une autre fois, dit-il en se tournant vers Remo. D'abord, le *Volga*.

— Prêt quand tu voudras, M^r G. dit Remo.

— Je suis fière de toi, mon garçon, murmura le professeur à M^r Gordons en serrant tendrement ses bras d'androïde.

Tous quatre s'approchèrent des marches de pierre conduisant à l'étage supérieur. Au même instant, un petit peloton de soldats russes descendaient. Ils virent les quatre prisonniers et levèrent leurs armes. M^r Gordons entoura le Pr Payton-Holmes de ses bras protecteurs tandis que Remo sautait par-dessus les deux premiers et bondissait en deux enjambées au sommet des quatorze marches. Il atterrit avec deux doigts encastrés dans le lobe occipital d'un garde et un pied ressortant de la poitrine d'un autre.

Le sang du soldat qui venait d'incorporer le pied de Remo dans sa propre anatomie jaillit vers le plafond comme une belle fontaine. Un troisième soldat, accourant vers Remo, glissa dans la mare de sang et entra en collision avec Chiun.

Enveloppant l'un dans l'autre deux soldats qui s'approchaient, le vieil Oriental arrêta la glissade du corps du bout de l'orteil.

— Grossier, marmonna-t-il. Combien de fois faudra-t-il te dire qu'un assassin malpropre ne vaut pas plus cher qu'un assassin stupide ?

— Attention ! cria Remo en indiquant un garde qui s'avançait sur la pointe des pieds vers Chiun, en épaulant son fusil.

— Imbécile, grogna Chiun en ruant derrière lui pour étripier le militaire. Tu crois que je ne vois rien ? Concentre-toi sur ton propre travail.

— Très bien, c'est ce que je vais faire, dit amèrement Remo. Vous verrez si je vous avertis encore d'un danger imminent ! Vous verrez si je me soucie des gens qui vous prennent par surprise. Je vais m'occuper de moi. Bibi d'abord, voilà désormais ma devise !

Il se tut brusquement quand un objet pointu siffla à un centimètre de son nez et alla se planter dans le mur.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Si facilement distrait, grommela Chiun en secouant la tête, tout en expédiant les deux derniers gardes d'un même coup de coude.

Remo alla extraire l'objet du mur.

— Un stylo ! Quelqu'un nous lance du matériel de bureau.

Il jeta le stylo par terre. Une seconde plus tard, il explosa et pratiqua dans le mur une brèche de la taille d'un homme plutôt grand.

— Tu n'apprendras donc jamais qu'on ne doit pas toucher à tout ? gronda Chiun.

Une pochette d'allumettes arriva en vol plané en tournant le coin du couloir comme un boomerang. En s'approchant, elle s'enflamma. Remo l'évita d'un petit saut de côté. Chiun emplît d'air ses poumons et souffla la boule de feu par le trou dans le mur.

— Je n'ai pas envie de voir ce qui se passera quand ils en seront aux agrafeuses et aux trombones, dit Remo.

Un troisième objet voltigea vers eux et tomba aux pieds de Remo. C'était une enveloppe.

— Ho ho ho, gloussa Remo. Comme colis piégé, on ne fait pas mieux. Qu'est-ce que vous croyez que c'est, Chiun ? Du gaz lacrymogène ? Une grenade russe extra-plate ?

— C'est une enveloppe, messieurs, dit une voix à l'autre bout du couloir.

Grigori Semiov tourna le coin et s'approcha lentement, son monocle scintillant dans la lumière crue des tubes fluorescents.

— Il n'y a rien dans l'enveloppe. Voyez vous-mêmes.

— Non, merci. Nous vous croyons sur parole.

Chiun envoya valser l'enveloppe dans un coin, d'un coup de pied. Dès qu'elle toucha le mur, elle explosa.

— Voilà ce que vaut sa parole, bougonna-t-il.

— Ah, vous ne vous fiez pas aux Russes, murmura Semiov.

— Pas aux Russes qui emploient des concasseurs d'automobiles comme cellules de détention, répliqua Remo.

— Ou qui lancent des stylos explosifs, ajouta Chiun. Puéril.

— Et ça, c'est moins puéril ? demanda Semiov en tirant de son uniforme un Tokarev 7,65.

— Guère.

— Vous croyez sans doute que je vais vous tirer dessus.

— Vous n'avez pas l'air de vouloir allumer un cigare avec, riposta Remo. Écoutez, nous aimerions bien nous attarder un peu et bavarder avec vous de ce que vous allez nous faire, mais nous avons un rendez-vous à votre site de lancement de missiles. Vous comprendrez, n'est-ce pas ?

— Hélas ! dit Semiov. J'ai peur que vous deviez manquer votre rendez-vous, en raison d'une aggravation subite de votre état de santé. Quel dommage.

Il fit un pas en arrière et commença à presser la détente. En l'observant, Remo se prépara à parer la balle. C'était fort simple, il suffisait de se déplacer imperceptiblement ; ensuite deux pas rapides et Semiov serait aussi froid et vitreux que son monocle.

L'index se refermait lentement. Soudain, Chiun chuchota :

— Tu vois le trou du pistolet :

Remo dilata ses pupilles pour les braquer sur le canon du Tokarev. Autour de l'âme, il y avait de minuscules encoches, comme des rayons. Remo et Chiun se jetèrent à plat ventre une fraction de seconde avant que Seminov tire et envoie ainsi qu'une balle, six petits fragments qui frappèrent les murs et le plafond.

— Encore des bidules, grommela Remo.

À peine avait-il parlé que Seminov pressa un bouton sur la crosse de son arme ; le canon se désengagea et tomba en avant, replié sur une charnière. Il tira encore. Une langue de feu de plus de deux mètres de long jaillit vers le jeune Américain et le vieil Oriental. Tous deux grimèrent à des murs opposés, où la succion du plat de leurs mains à l'appui de leurs orteils les maintint plaqués en l'air assez longtemps pour que la flamme passe.

Seminov regarda fixement par son monocle. Il laissa tomber le pistolet et tira de sa poche un briquet Zippo.

— Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ? Nous fumer comme des panatellas ?

— Sales cochons d'Américains, gronda Seminov.

— Cette fois, ça y est ! protesta Chiun. D'abord il me traite de Japonais, et maintenant d'Américain !

Il s'accroupit et s'élança d'un bond dans les airs comme un sorcier volant. Seminov actionna vivement le Zippo et une longue bande de plastique transparent en sortit qui enveloppa Chiun dans un filet.

— Attention, Chiun, dit Remo.

— Attention, Chiun, singea Chiun.

Sans ralentir ses mouvements, il trancha du bout de l'ongle toutes les mailles qui le retenaient et continua de se propulser vers Seminov.

Le Russe ouvrit un grand œil, l'autre étant coincé par le monocle. Fébrilement, il se tâta les poches. Un instant avant l'atterrissage de Chiun, il en tira une bague ornée d'une pierre noire et la glissa à son doigt.

— N'approchez pas davantage ! cria-t-il d'une voix chevrotante et il brandit son poing au bout d'un bras tremblant, la bague tournée vers le vieux Coréen.

— Aaah ! Imbécile, tu crois que tu vas tuer le Maître de Sinanju avec une imitation d'onyx ?

Avec des mains si rapides qu'on ne vit que du flou, Chiun saisit le poing de Seminov et le retourna vers sa figure. La pierre s'ouvrit en sautant. Horrifié, Seminov regarda le contenu de la bague, à deux doigts de son œil monoclé. Il hurla quelque chose en russe.

Une minuscule fléchette sortit de la bague et s'implanta dans le monocle. Le verre se brisa, l'œil disparut. En gémissant piteusement, Seminov accepta le projectile dans son cerveau, où il explosa avec un bruit mou et fit sauter la calotte crânienne jusqu'au plafond.

— Américain, vraiment ! marmonna Chiun.

— Il est parti ? demanda quelqu'un dans l'ombre.

C'était M^r Gordons, qui tenait toujours le professeur dans ses bras.

— Oui, et on ne peut pas dire que tu nous aies donné un coup de main, grogna Remo. Nous devons aller au site de lancement des missiles. Savez-vous où c'est ?

— Naturellement, répondit le professeur. C'est de l'entraînement primaire de la NASA. Savez-vous voler une voiture ?

— Ben tiens ! rétorqua Remo. Entraînement primaire de Newark.

Alors qu'ils roulaient à vive allure vers la base des missiles dans une Pinto Ford russifiée, Remo demanda à Chiun ce que les derniers mots de Seminov, en russe, avaient été.

— Il a dit, « Salut, ô Maître de Sinanju », répondit en souriant le vieillard oriental. Ça fait plaisir de savoir qu'il n'était pas entièrement mauvais.

CHAPITRE XIX

Ils étaient tous les quatre entourés de gardes, à l'entrée de la base des missiles.

— Ils nous tiennent, maintenant, dit le professeur.

— Je pourrais les tuer, je suppose, murmura M^r Gordons, mais je pense que ce n'est pas suffisamment créatif. Maintenant que je suis un être créatif, je dois examiner avec soin toutes mes options.

— Ça ne te ferait rien d'être un peu moins créatif et un peu plus utile ? demanda Remo tout en se débarrassant définitivement de deux gardes, de deux doigts raidis de sa main gauche.

— Voilà la chose la plus intelligente que tu aies dite de la journée, observa Chiun alors qu'il relogeait la boîte crânienne de trois autres soldats dans le sol de béton.

— Ça ne m'a pas paru particulièrement intelligent, protesta M^r Gordons. Mais aussi, je suis moins créatif que vous tous. La créativité est encore un état relativement nouveau pour un de mes éléments physiques. À vrai dire, je crois que la créativité...

Un des gardes écrasa la crosse de son fusil sur la tête de M^r Gordons.

— ... D'un autre côté, la créativité n'est pas tout, reprit-il en pulvérisant la figure de l'homme d'une pincée de ses doigts puissants.

— Ça, c'était une manœuvre créative, lui dit Chiun pour l'encourager. Tu pourrais être un peu plus ordonné la prochaine fois, peut-être. Observe.

D'un geste nonchalant et pas du tout rapide de son bras, le frère Oriental envoya les cent kilos de militaire s'aplatir contre le mur.

— Tu vois ? Pas de sang. C'est beaucoup plus imaginaire.

— Je vois, murmura M^r Gordons. Excusez-moi, dit-il en tapant légèrement sur l'épaule d'un garde. Je désire être créatif avec vous.

Le soldat marmonna une vague réponse gutturale et vida en partie son revolver dans le ventre de M^r Gordons.

— Vous refusez de coopérer avec mes impulsions créatives, lui reprocha M^r Gordons, sur quoi il lui prit la tête au creux de son coude et lui pressa le nez jusque dans le cerveau. C'était comment, ça ?

— Pas mal, petit, approuva Remo occupé à transformer les reins des deux derniers gardes en gelée marron.

— C'est vrai ? demanda Gordons, radieux.

— C'est vrai. Entrons là-dedans.

— C'était merveilleux, mon petit, dit le professeur. Je suis fier de

toi.

— Merci, professeur, dit en souriant M^r Gordons. Mais je ne suis pas votre petit. Maintenant que je suis créatif, je le sais. Cela ne veut pas dire que mes sentiments ont diminué.

— Mon ami, alors.

M^r Gordons fut de nouveau radieux.

— Oui. Cela me plaît. Je n'ai encore jamais eu d'ami. Me permettez-vous de vous appeler Frances ?

— Est-ce que nous ne pourrions pas en finir avec cette admiration mutuelle et faire entrer cette société d'amis dans la base ? demanda impatiemment Remo.

Il dévala un escalier et se trouva dans une salle sans fenêtre aux murs de pierre nue.

— Ça ne peut pas être là, grogna-t-il.

— Si, si, c'est là, affirma le professeur. C'est l'antichambre. Elle sert au tri de tout ce qui arrive, pour s'assurer de la pureté. L'entrée est un panneau coulissant, en pierre. Celui-là, probablement, dit-elle en montrant un pan de mur en retrait.

Une voix retentit alors et se répercuta dans la salle.

— Vous n'entrerez jamais dans le laboratoire !

Chiun se tourna vers la source du bruit.

— Ah ? Pourquoi pas ? demanda-t-il.

Istropovitch surgit de l'ombre, les éternelles boules d'or tintant et se balançant entre ses doigts.

— Je sais que je ne peux pas vous tuer et sortir d'ici vivant, déclara-t-il.

Chiun considéra ce propos et finit par reconnaître :

— C'est exact.

— Et si je vous permets d'entrer dans le laboratoire, le haut-commissaire mettra immédiatement fin à ma carrière, à ma famille et à ma vie.

— C'est ça le bizness, trésor, dit Remo.

Chiun brandit un index grondeur sous le nez d'Istropovitch.

— Les choses étaient plus équitables pour les paysans sous Ivan le Merveilleux. Un grand chef. Il vous aurait au moins laissé la vie pour nettoyer les toilettes publiques.

— Par conséquent, poursuivit imperturbablement Istropovitch, ma seule option est de vous tuer en même temps que moi-même.

Remo soupira.

— On le dirait bien. Ma foi, autant vous mettre au boulot tout de suite, parce que nous en sommes à douze minutes du lancement et moi je vais entrer.

Il tâta la porte. Elle avait au moins trente centimètres d'épaisseur et elle était en pierre massive.

— Viens un peu par là, Gordons, dit-il. Montre-nous quelques coups de bélier créatifs.

— Vous ne vous êtes jamais demandé ce que contenaient ces boules d'or ? demanda Istropovitch.

— Non, répondit Chiun.

— Je vais vous l'expliquer.

— C'est bien ce que je craignais, marmonna Remo. Dites, vous ne pourriez pas expliquer ça rapidement ? Nous avons une foule de choses à faire là-dedans.

— Elles contiennent des pastilles de cyanure enrobées d'acide sulfurique. Une fois brisées, elles transforment un local hermétique comme celui-ci en chambre à gaz.

— Allez ah ! protesta Remo. Vous appelez ça un local hermétique ? Nous sommes entrés par une porte ouverte.

Il désigna l'entrée au pied de l'escalier. Il avait encore le bras levé quand la porte se ferma avec un léger déclic.

— Voyons un peu si vous resterez aussi plaisantin une fois que le gaz toxique fera son effet, ricana Istropovitch.

Il laissa tomber les boules par terre et les écrasa du pied. Aussitôt, elles se mirent à siffler tout bas. Un filet de fumée blanche en sortit. Une odeur nauséabonde se répandit.

Remo courut à la porte de l'escalier et tenta de l'ouvrir. Elle était bien verrouillée. Rapidement, il retourna au panneau coulissant du laboratoire. Pas moyen de l'ouvrir sans casser la pierre.

— Trouvez un moyen de donner de l'air à cette femme si vous voulez la sauver, ordonna Chiun.

Le professeur et Istropovitch toussaient et haletaient. Pour préserver son oxygène, Chiun ferma les yeux et ralentit sa respiration presque au niveau du coma.

— Donne-lui de l'air, dit Remo à Gordons.

Il commençait à avoir le vertige et il se concentra, s'amena lentement au niveau de conscience le plus bas.

— Je vais activer mes filtres antipollution, dit M^r Gordons.

Il s'agenouilla à côté du professeur, fouilla sous sa chemise et se mit à siffler comme un tuyau de gonflage de garagiste. Appliquant sa figure sur celle du professeur il lui insuffla de l'air dans la bouche.

Il s'interrompit un instant pour crier à Remo, par-dessus son épaule :

— Je n'ai que quatre minutes de réserve. Pour créer de l'oxygène je dois détruire certains de mes circuits internes. Je vous conseille de nous faire sortir d'ici.

Remo tapait des deux poings sur le panneau de pierre, en faisant sauter à chaque fois de pitoyables petits éclats. Chiun s'approcha, écarta Remo d'une chiquenaude et, d'un grand mouvement circulaire

de son bras il traça un zéro parfait avec l'ongle de son index. Ensuite sa main se déplaça si vite qu'on ne voyait même plus de mouvement flou, en tapotant du bout des doigts autour du cercle, à une telle cadence que l'on n'entendait pas des tapes mais un bourdonnement continu.

Ayant fait le tour complet, il appliqua le plat de sa main au centre du zéro. Le morceau de rocher rond tomba de l'autre côté de la porte et le gaz toxique s'engouffra dans le vaste laboratoire des missiles. Remo sentit l'air se dégager et permit à sa respiration et à ses battements de cœur de revenir lentement à la normale.

Il allongea un bras par le trou, tâtonna et trouva un bouton. Il le pressa et le panneau de pierre coulisssa en s'ouvrant sans bruit. Il revint ensuite, pour pousser M^r Gordons et le professeur, toujours collés l'un à l'autre par la bouche, par l'ouverture.

— Non ! cria faiblement Istropovitch du recoin d'ombre où il était tombé.

Il se traînait sur le ventre, les muscles de son abdomen contractés par d'horribles spasmes. Un filet de bile noire coulait sur son menton.

— Je ne mourrai pas pour rien, gémit-il.

— C'est comme ça que ça se passe, des fois, lui dit Remo et il s'occupa de nouveau du couple enlacé.

— Comme ça aussi, gronda Istropovitch.

Et avant que Remo remarque le reflet métallique gris dans la main du Russe, un coup de feu claqua. La balle siffla dans la petite antichambre, ricocha contre un mur et acheva sa trajectoire avec un petit craquement étouffé dans le dos du professeur. Elle se renversa brusquement en arrière, la figure convulsée.

— Faites-les passer à côté, dit Remo à Chiun.

D'un petit coup de pied à la gorge il fit sauter la tête d'Istropovitch, qui ne bougea plus.

— Frances, chuchota M^r Gordons. Pourquoi vous tenez-vous ainsi ? Frances, redressez-vous !

Chiun poussa dans le laboratoire le robot dérouté, qui portait toujours le professeur inerte.

— Je vous en prie, Frances, murmura tout bas M^r Gordons.

CHAPITRE XX

Ils furent accueillis par une salve de mitrailleuse.

Une sonnerie d'alarme stridente, aiguë, avait retenti dès que Remo avait ouvert le mur du laboratoire. Le haut commissaire en personne était au pupitre du principal ordinateur de lancement. En entendant le signal, elle abandonna les commandes et prit la mitrailleuse automatique qu'elle portait en bandoulière sur le dos.

Chiun et Remo bondirent très haut au-dessus de la grêle de balles et détournèrent l'attention du haut commissaire pendant que M^r Gordons cachait le professeur derrière un terminal isolé, en tuant le technicien qui l'opérait.

Dans la salle, les détecteurs de qualité de l'air bourdonnèrent dès l'arrivée de traces de cyanure de l'antichambre, pour le purifier. Alors que M^r Gordons s'accroupissait derrière le terminal avec le professeur inconscient, le signal d'alarme se tut. Un grand silence tomba. Le crépitement des contrôles cessa, les voyants s'éteignirent et l'on n'entendit plus que les déclics des ordinateurs et le bourdonnement des senseurs atmosphériques.

Rien que des sons électroniques, mécaniques, inorganiques, pensa M^r Gordons. Ce fut sa première pensée libre et elle l'attrista. Il se dit que c'était dans un endroit semblable qu'il avait été conçu. Propre, stérile, sans créativité et sans amour.

À travers les vitres fumées du laboratoire, il voyait à quatre cents mètres, l'immense *Volga* debout dans son échafaudage, prêt pour le lancement. C'était un lieu de métal et de fils, d'impulsions électriques et de circuits électroniques, d'isolateurs de verre. Et soudain M^r Gordons eut envie de ne plus jamais se retrouver dans un laboratoire. Il voulait simplement emporter Frances dans un endroit où elle pourrait respirer tout l'air dont elle avait besoin, où ils pourraient vivre ensemble et s'aimer éternellement.

Tout était différent, à présent. Il n'était plus une simple machine, un assemblage astucieux d'éléments électromagnétiques. Le professeur y avait veillé. Il comprenait qu'elle lui avait fait le plus grand de tous les cadeaux, plus important que sa faculté de marcher, de parler ou d'assimiler de l'information, encore plus grand même que sa faculté de survivre ; elle lui avait donné la créativité. Le choix. Grâce à son génie, elle l'avait libéré.

— Je vous en supplie, ne mourez pas. Nous avons tant de choses à faire ensemble, murmura-t-il au corps inerte du professeur.

Une nouvelle salve de mitrailleuse du haut commissaire lui répondit. Lentement, M^r Gordons se releva, en tenant ses mains devant lui. Les balles déchirèrent la peau qui le recouvrait mais rebondirent sans lui faire de mal en frappant l'intérieur métallique. Au bout de quelques instants, l'arme cliqueta à vide quand elle pressa la détente et la grêle de plomb cessa.

— Je pourrais vous tuer maintenant, dit M^r Gordons au haut commissaire affolé. Si je trouvais un moyen assez créatif de vous faire autant souffrir que vous le méritez.

La belle figure qu'il avait adoptée avait une expression singulièrement amère.

Le haut commissaire se retourna de tous côtés. Tous les techniciens s'abritaient en tremblant derrière ce qu'ils trouvaient. Sur le pupitre illuminé du grand ordinateur, des cadrans continuaient de tourner, le compte à rebours se poursuivait.

Le haut commissaire redressa la tête avec arrogance.

— Vous pouvez me tuer, ça n'a aucune importance, dit-elle. Maintenant, le compte à rebours est sous contrôle automatique. Le *Volga* sera lancé dans dix minutes et rien de ce que vous ferez ne peut l'empêcher. (Elle se tourna vers Remo, avec un mauvais sourire triomphant.) Ici, c'est mon pays. Vous me tuez et vous n'y vivrez pas longtemps.

— J'ai une nouvelle pour vous, ma jolie, répliqua Remo. Aucun de nous ne va vivre longtemps ici. Gordons, là-bas, est programmé pour ramener le *Volga* vers la chère Mère Russie dès qu'il aura quitté l'atmosphère terrestre.

— Vous mentez ! glapit-elle. Vous mentez !

— Il ne ment pas, murmura faiblement une voix de femme, dans un coin éloigné et les yeux du professeur s'ouvrirent.

— Frances, dit tendrement M^r Gordons.

— Qui a parlé ? demanda vivement le haut commissaire.

— Aide-moi à m'approcher, souffla le professeur.

M^r Gordons la porta vers le pupitre de lancement de l'ordinateur principal et l'y allongea. Le haut commissaire s'approcha d'elle, l'air furieux.

— C'est vrai ? gronda-t-elle. Vous avez reprogrammé robot tueur pour ramener *Volga* vers Union soviétique ?

Le professeur réussit à sourire faiblement avant d'être secouée par une quinte de toux.

— Oui... Je savais que vos hommes n'auraient pas le temps ni l'intelligence de vérifier les circuits les plus complexes de M^r Gordons.

— Salope !

Le haut commissaire empoigna à deux mains le cou du professeur. Fou de rage, M^r Gordons la gifla d'un revers de main. Elle effectua un

vol plané sur le dos, à travers le laboratoire, et tandis que tous les techniciens ahuris poussaient des cris perçants elle heurta les vitres fumées avec un bruit mat et s'écroula par terre.

M^r Gordons se pencha sur le Pr Payton-Holmes.

— Frances...

— Oui, mon chéri...

— Frances, nous avons échoué.

— Pourquoi ?

— Je ne peux pas arrêter ce *Volga*. Pour produire de l'oxygène, il y a quelques minutes, j'ai grillé les circuits.

— Oh non ! gémit le Pr Payton-Holmes, la figure angoissée. Il doit être arrêté !

— Je ne sais pas comment.

— Tu es créatif. Trouve un moyen.

— Je vais essayer, Frances.

— Je t'aime, Gordons.

— Je vous aime aussi, murmura l'androïde tandis que le professeur retombait entre ses bras et mourait.

M^r Gordons se releva et se retourna. Il fit trois pas vers Remo qui pivota pour lui faire face.

— Je vous laisse vivre, dit M^r Gordons. Le *Volga* était plus important que tout, pour elle, et elle m'aimait. J'arrêterai le *Volga* et je vous réserverai pour plus tard.

— Comment vas-tu l'arrêter ?

— Je suis créatif. Je changerai sa trajectoire. Jamais il n'atteindra la lune.

Remo sourit.

— Vas-y, mon pote.

— Je ne suis pas votre pote, répliqua amèrement M^r Gordons. Frances était mon amie. Elle m'a dit que la créativité me causerait de la douleur. J'aurais dû l'écouter. Je ne serai plus jamais l'ami de personne. Je vais partir, mais je reviendrai pour vous plus tard.

Il embrassa le professeur sur la bouche. Remo sourit.

— Toujours un robot quand même, hein ?

— C'est comme ça que j'ai été créé. C'est ce que je resterai.

M^r Gordons jeta un dernier coup d'œil au professeur, soupira et traversa la salle. Au passage, il ramassa le haut commissaire qui reprenait connaissance.

— Mais... Qu'est-ce que c'est ? glapit-elle. Lâche-moi ! Pose-moi par terre !

Avec fureur, M^r Gordons lui écrasa la figure contre la vitre. Le verre vola en éclats et céda devant la grande créature à la démarche mécanique, et la femme hurlante qu'il soulevait par les cheveux.

Il la jeta sur le siège d'un véhicule découvert, genre jeep, qui

stationnait devant le bâtiment et le conduisit rapidement vers la rampe de lancement. Remo et Chiun suivirent à la jumelle M^r Gordons qui, traînant toujours le haut commissaire, escaladait l'échafaudage vers le sabord d'entrée du *Volga*. Deux petits singes en combinaison spatiale sortirent précipitamment quand la porte s'ouvrit. M^r Gordons poussa le haut commissaire à l'intérieur, entra à son tour et referma le sabord. Quelques secondes plus tard, toute la structure frémit, le missile s'éleva dans un nuage de vapeur blanche et disparut dans le ciel.

— Qu'est-ce qu'il va faire ? demanda Remo en dehors du bâtiment.

— Ce qu'il doit, j'imagine, répondit Chiun.

Remo leva les yeux vers le sillage blanc du missile dans le ciel bleu.

— Il avait comme qui dirait le béguin pour le professeur, j'ai l'impression.

Chiun sourit.

— On a parfois la chance de trouver quelque chose, ou quelqu'un, de plus puissant que les plus puissantes impulsions. Cela peut même arriver à une machine de survie, sans doute. C'est un bon signe pour nous tous. Surtout pour toi.

— Et s'il sort de ce truc là ? demanda Remo en songeant au robot enfermé dans le missile qui s'enfuyait.

— Il nous trouvera et nous tuera, évidemment.

Remo haussa les épaules.

— Il n'en sortira jamais. Ce truc va errer éternellement dans l'espace.

— Espérons-le, murmura Chiun.

CHAPITRE XXI

À Rye, État de New York, dans le bureau de la direction du sanatorium de Folcroft, le Dr Harold W. Smith pinça ses lèvres pâles en examinant à la loupe le minuscule objet noir posé sur son buvard.

— Et alors ? dit-il. C'est un petit émetteur.

— Je pensais que vous aimeriez peut-être le voir, répondit Remo, agacé. C'était dans mon dos. Ça a failli me tuer. C'est pour ça que nous avons dû laisser aller les choses jusqu'à la dernière seconde.

— Ridicule, intervint Chiun. Il restait encore plusieurs secondes avant qu'il soit nécessaire de démanteler l'engin boum.

— C'était un missile, pas un engin boum, se plaignit Remo en coréen. Et si nous avions eu tellement de temps, Gordons ne serait pas en train de se balader dans l'espace. Nous aurions pu le liquider sur place, là dans le labo, et nous débarrasser de lui une fois pour toutes.

— Tss, tss, fit Chiun avec un petit rire. Avec toi, tout doit être total. La vie n'est pas totale. Beaucoup de choses sont inachevées, tout est question. Deviens vieux, Remo, et tu deviendras peut-être sage.

— Je ne vais pas avoir l'occasion de devenir vieux, avec ce robot qui traîne dans le coin.

— Ah, comme tu es loin d'être un vrai Maître de Sinanju ! soupira Chiun. Ton ami est une machine, pas un homme. Rien ne peut le détruire. Mieux vaut vivre avec lui à des millions de kilomètres qu'à la porte à côté.

— J'aimerais bien que vous abandonniez un peu la philosophie orientale, grogna Remo, toujours en coréen.

— Assez, assez, assez ! implora Smith. Il est onze heures du soir. J'aime assez rentrer chez moi tous les quatre ou cinq jours. Et vous avez besoin de repos. Quelque chose se prépare sur la côte Est qui exigera sans doute vos services dans un jour ou deux.

— Oh non, vous n'allez pas me faire ce coup-là ! protesta Remo. Je prends des vacances.

— Merveilleux, dit Chiun en souriant. Le souverain de la Perse a fait une offre perpétuelle au Maître de Sinanju, il y a trois cents ans. Il nous accueillera à son service quand nous voulons. Pour quatre malles de rubis par an !

— Il n'y a plus de Perse, petit père. C'est l'Iran, maintenant. Et je ne vais pas travailler pour un type qui porte un turban et un voile.

— Et l'Afrique ! La tribu de Timalu a également réclamé nos services. Ah, c'est superbe, là-bas ! La campagne ougandaise est la

plus...

— Je ne travaille pas non plus pour l'Ouganda.

— Chichiteux, chichiteux, dit Chiun.

— Je vais simplement me reposer, déclara Remo.

— Ne pourrions-nous pas parler de tout ça demain ? demanda Smith avec lassitude.

— Nous ne discuterons plus de rien. Assez. Fini. Vive les vacances.

Sur ce, Remo sortit résolument du bureau. Chiun se tourna vers Smith.

— Je crois que je peux le faire changer d'avis, empereur. Cependant, je devrais peut-être accepter, avec la plus grande reconnaissance, la photographie que vous m'avez promise de la ravissante Cheeta Ching.

— Cheeta Ching ?

— La charmante dame des nouvelles, à la télévision. Vous avez sûrement la photo :

Smith grimaça.

— Je regrette, Chiun. Avec tout ce qui s'est passé, j'ai oublié.

— La Perse est le pays le plus aimable pour des maîtres assassins, ô illustre empereur, dit sévèrement Chiun.

— Je vais envoyer quelqu'un chercher la photo tout de suite.

— C'est ce que vous avez dit la dernière fois, déclara Chiun en sortant.

Il claqua la porte derrière lui si fort que les gonds se brisèrent et tombèrent en morceaux.

Smith soupira et rassembla les papiers qu'il emportait chez lui.

Sur le seuil, il se rappela des imprimantes d'ordinateur qu'il avait laissées sur son bureau et retourna les prendre. Il ne prit pas la peine de rallumer, puisque sur son bureau tout était à un millimètre près là où il l'avait laissé la veille. Il prit les imprimantes et les fourra dans la poche de sa veste, sans s'apercevoir que le minuscule émetteur que Remo lui avait montré tombait et disparaissait entre deux lattes du plancher.

Smith ne repenserait plus à l'émetteur. Le lendemain, le travail reprendrait comme d'habitude et le lendemain soir, la femme de ménage viendrait balayer, avec le balai dont elle se servait toujours car Smith refusait de demander des crédits pour un tapis ou un aspirateur, pour le bureau de la direction de Folcroft ; la première couche de poussière glisserait entre les lattes pour recouvrir l'émetteur. Il avait disparu pour de bon, le dernier souvenir de M^r Gordons et du professeur annihilé à jamais.

ÉPILOGUE

Au loin dans l'espace, dans la clarté de la galaxie d'Andromède, la capsule orbitale du *Volga* soviétique dérivait sans mal au cours de son lent voyage éternel à travers l'univers.

À l'intérieur de la capsule gisaient les restes momifiés d'une femme, son uniforme de l'Armée Rouge parfaitement conservé, ses décorations luisant sur le torse squelettique. À côté du cadavre, il y avait une petite pierre métallique aux bords déchiquetés.

Lentement, d'abord presque imperceptiblement, la pierre bougea. Un centimètre à la fois, elle entama une rotation d'une lenteur infinitésimale vers la paroi intérieure du missile. Puis elle s'accéléra en prenant de l'élan.

Quand elle atteignit la paroi, la pierre tourbillonnait de plus en plus vite, complètement floue. Des éclats de fibre de verre tombèrent de la paroi intérieure. Le petit renforcement créé par la pierre s'approfondit et devint un trou, de plus en plus grand. Le vide de l'espace prit alors la relève et le déséquilibre de la pressurisation causé par le trou fit éclater les parois lisses dans un monstrueux fracas.

L'intérieur en fibre de verre s'étoila et se fragmenta. La matière isolante entre les parois intérieure et extérieure s'envola dans l'espace comme des toiles d'araignée. Et une fraction de seconde avant que les parois extérieures éclatent dans une énorme implosion, la petite pierre métallique tournoya par le trou et s'en alla plonger seule dans l'immensité sans air de l'espace.

À l'intérieur de la pierre, il y avait un léger bruit. Le bourdonnement régulier d'un émetteur. Il était stationnaire, quelque part sur terre et, déjà, les microscopiques éléments de la pierre métallique calculaient les coordonnées de l'émetteur. Il rappelait la pierre pour qu'elle termine une mission inachevée. Pour la faire revenir, sous une autre identité, une autre forme, vers de nouvelles aventures.

Les coordonnées étaient enregistrées. Une fois sur terre, l'entité dans la pierre se remettrait au travail, là d'où l'émetteur l'appelait.

Il appelait d'un coin quelconque de Rye, dans l'État du New York, aux États-Unis d'Amérique.

Il appelait M^r Gordons pour qu'il retrouve Remo Williams. Et qu'il le tue.

Le livre copié pour cette édition numérique
a été :

Achevé d'imprimer en septembre 1985
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

N° d'édit. 11354. – N° d'imp. 2013. –
Dépôt légal : octobre 1985.

Imprimé en France